LIRE magazine

NUMÉRO SPÉCIAL

DOSSIER

MARGUERITE YOURCENAR
Mémoires d'une indémodable

Rentrée littéraire

Ivan Jablonka : « Goldman & moi »

NOS 50 LIVRES PRÉFÉRÉS Nothomb, Reinhardt, Fleury, Diaz, Rushdie, Pourchet, Chalandon, Cagé–Piketty, Cyrulnik, Férey...

N° 522/Septembre 2023/www.lire.fr

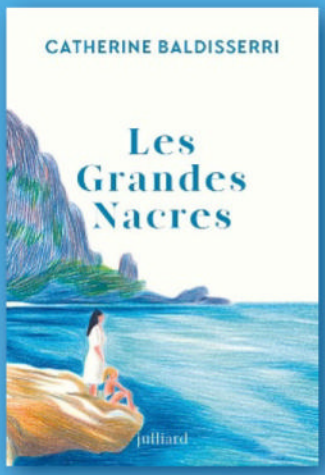
L 19817 - 522 S - F: 8,90 € - RD

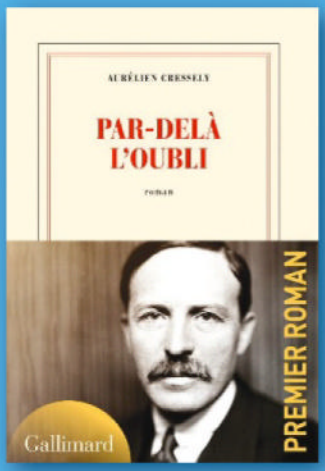
FRANCE MÉTRO : 8,90 € - DOM : 9,90 € - BEL : 9,50 € (AGRÉMENT P926150) - LUX : 9,50 € - CH : 12,50 FS - CAN : 15,99 $CA - D : 9,90 € - ITA/GR/ESP/PORT CONT : 9,90 € - MAR : 100 DH - TOM : 1200 XPF - TUN : 14,90 TND - NUMÉRO 522 - SEPTEMBRE 2023 LIRE LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

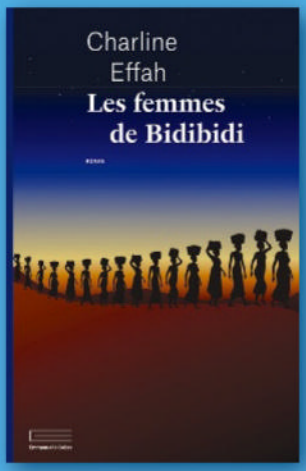
Découvrez les auteurs qui vont vite se faire un nom.

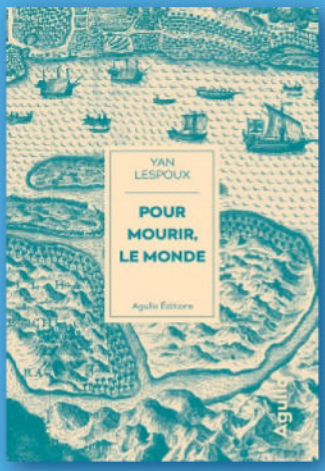
Plus d'un millier de clients et de libraires Cultura dénichent pour vous **les premiers romans prometteurs** de la rentrée littéraire.

Découvrez dès maintenant **les ouvrages présélectionnés** pour les Talents Cultura Romans 2023.









Cultura
La culture avec un grand AAAH!

N° 522 - SEPTEMBRE 2023

LIRE magazine

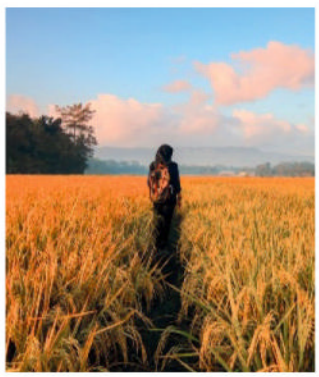
SOMMAIRE

8
LE GRAND ENTRETIEN
IVAN JABLONKA

38
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
ÉRIC REINHARDT

42
LE DOSSIER
MARGUERITE YOURCENAR

56
L'ENQUÊTE
FICTION FRANÇAISE ET ENVIRONNEMENT



6 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

8 **LE GRAND ENTRETIEN**
Ivan Jablonka

15 **L'ACTUALITÉ**

38 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Éric Reinhardt

42 **LE DOSSIER**
Marguerite Yourcenar

52 **LE PORTRAIT**
Pierric Bailly

56 **L'ENQUÊTE**
Fiction française et environnement

63 **LE CAHIER CRITIQUE**
64 • L'événement : Hernan Diaz
70 • Littérature française
86 • Littérature étrangère
94 • Polars
95 • Science-fiction/Fantastique/Romance
100 • Bande dessinée/Jeunesse
102 • Classiques/Études littéraires/Poésie
108 • Essais/Documents

LES EXTRAITS
66 • *Les Heures heureuses*, de Pascal Quignard
82 • *La Cité de la victoire*, de Salman Rushdie
96 • *Dalí 1. Avant Gala*, de Julie Birmant et Clément Oubrerie
104 • *La Clinique de la dignité*, de Cynthia Fleury

126 **LA LANGUE FRANÇAISE**

130 **LES LIVRES DE MA VIE**
Ramata-Toulaye Sy

LA CHRONIQUE DE
33 **Marylin Maeso** Philosophie
41 **Gérard Oberlé** Livres méconnus ou oubliés
62 **Patricia Reznikov** Dans les piles
81 **Daniel Picouly** Droit au but
115 **Pascal Ory** Mot de tête
127 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR
OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR
TOUTES NOS OFFRES !

Retrouvez les extraits de nombreux romans de la rentrée littéraire dans le précédent numéro de *Lire Magazine*. Parmi lesquels *Goldman* d'Ivan Jablonka, *Psychopompe* d'Amélie Nothomb, *Sarah, Susanne et l'écrivain* d'Éric Reinhardt ou *Trust* d'Hernan Diaz.

CRÉDIT COUVERTURE : ALOÏS MARIGNANE

JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE - ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE - LOUIS MONIER. ALL RIGHTS RESERVED 2023/BRIDGEMAN IMAGES - PEXELS

AMÉLIE

NOTHOMB

Psychopompe

roman

Albin Michel

Photo auteure : Photography agency Iconovision Image © Jean-Baptiste Mondino

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteur en chef
Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Sébastien Cordin

Iconographie
Janick Blanchard, Cyrille Derouineau

Chroniqueurs
Marylin Maeso, Gérard Oberlé, Pascal Ory, Daniel Picouly, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt.

Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Philippe-Jean Catinchi, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Aude Giger, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Éric Libiot, Aurélie Marcireau, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Sophie Péters, Rémy Poignault, Bernard Quiriny, Dominique Poncet, Maxime Rovere, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez, Camille Thomine.

Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS
Service Abonnements *Lire Magazine littéraire*
20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

La vie par procuration : ne serait-ce pas l'une des meilleures définitions de la littérature ? Cette référence au titre d'une fameuse chanson de Jean-Jacques Goldman prend une signification particulière en cette rentrée, dont l'un des événements est justement la parution de l'essai biographique d'Ivan Jablonka consacré au chanteur – souvent désigné « personnalité préférée des Français ». Cet ouvrage, certes contestable à bien des égards mais riche et passionnant, donne un peu le *la* d'une production éditoriale, se référant parfois de près ou de loin à des faits bien réels, à l'image des nouveaux romans de Sorj Chalandon, Agnès Desarthe, Pierric Bailly ou Julie Héraclès – pour ne citer que quelques-uns de nos livres préférés. Car on pourrait également recommander, dans des registres très variés, *Veiller sur elle* de Jean-Baptiste Andrea (ancien lauréat du grand prix RTL-*Lire Magazine*), *Trust* d'Hernan Diaz (prix Pulitzer), *Les Naufragés du Wager* de David Grann ou *La Clinique de la dignité* de Cynthia Fleury – et bien d'autres…

On profitera aussi de ce numéro de *Lire Magazine* pour revenir sur la vie et l'œuvre de Marguerite Yourcenar – née il y a cent vingt ans ! –, dont l'influence a été considérable sur de très nombreux écrivains. Rappelons que celle-ci fut également la première femme à être élue à l'Académie française (en 1980), des mots venant en écho à la récente disparition d'une autre « immortelle », Hélène Carrère d'Encausse et, quelques semaines plus tôt, à l'élection de Sylviane Agacinski sous la Coupole. L'autrice des *Mémoires d'Hadrien* avait ouvert la voie pour toutes les autres. Pour le futur. Car il suffira d'un signe…

Prix des Deux-Magots 2023

➔ Les saisons ne sont plus ce qu'elles étaient, et c'est parfois une bonne chose. Ainsi, pour sa 90e édition, le prix des Deux-Magots abandonne sa traditionnelle remise en janvier pour se déplacer à la rentrée littéraire. C'est ainsi le 25 septembre que sera révélé le nom du lauréat – parmi les dix titres en lice – de la très chic distinction, organisée sous l'égide du fameux établissement de Saint-Germain-des-Prés. À cette occasion, une journée spéciale est prévue avec une table ronde sur « l'esprit artistique et littéraire » du quartier, une rencontre avec Alain Souchon, un concert-hommage à Boris Vian et des lectures par Julie Depardieu et Francis Huster, le tout dans un esprit festif. Rendez-vous sur les réseaux sociaux de *Lire Magazine* pour en savoir plus et, peut-être, remporter des invitations pour cet événement.
lesdeuxmagots.fr

***Lire Magazine littéraire* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine littéraire est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :**
redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - DR

Serge Joncour

“Il paraît que ça arrivera de plus en plus souvent que le monde s’arrête.”

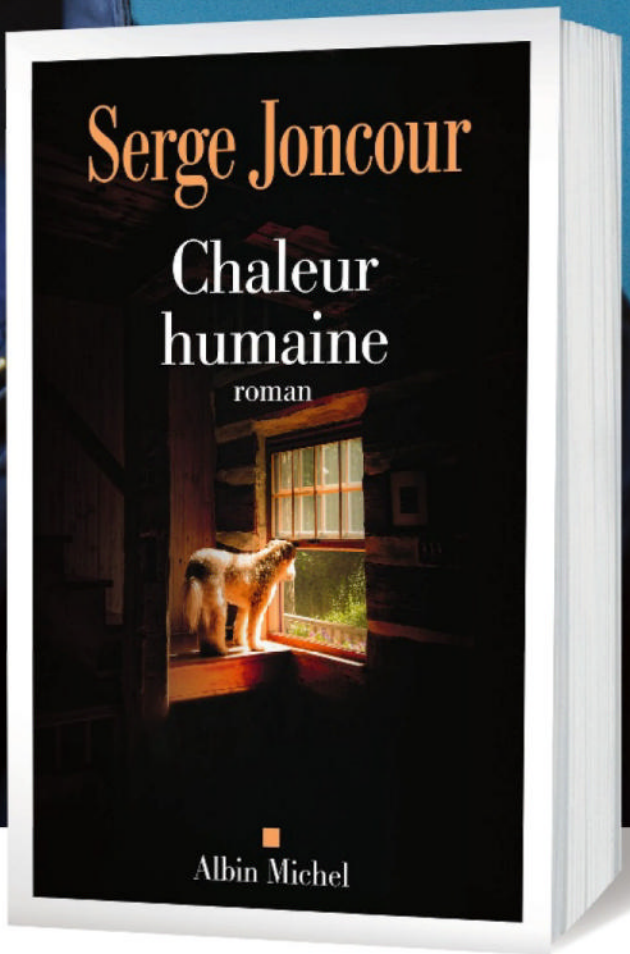
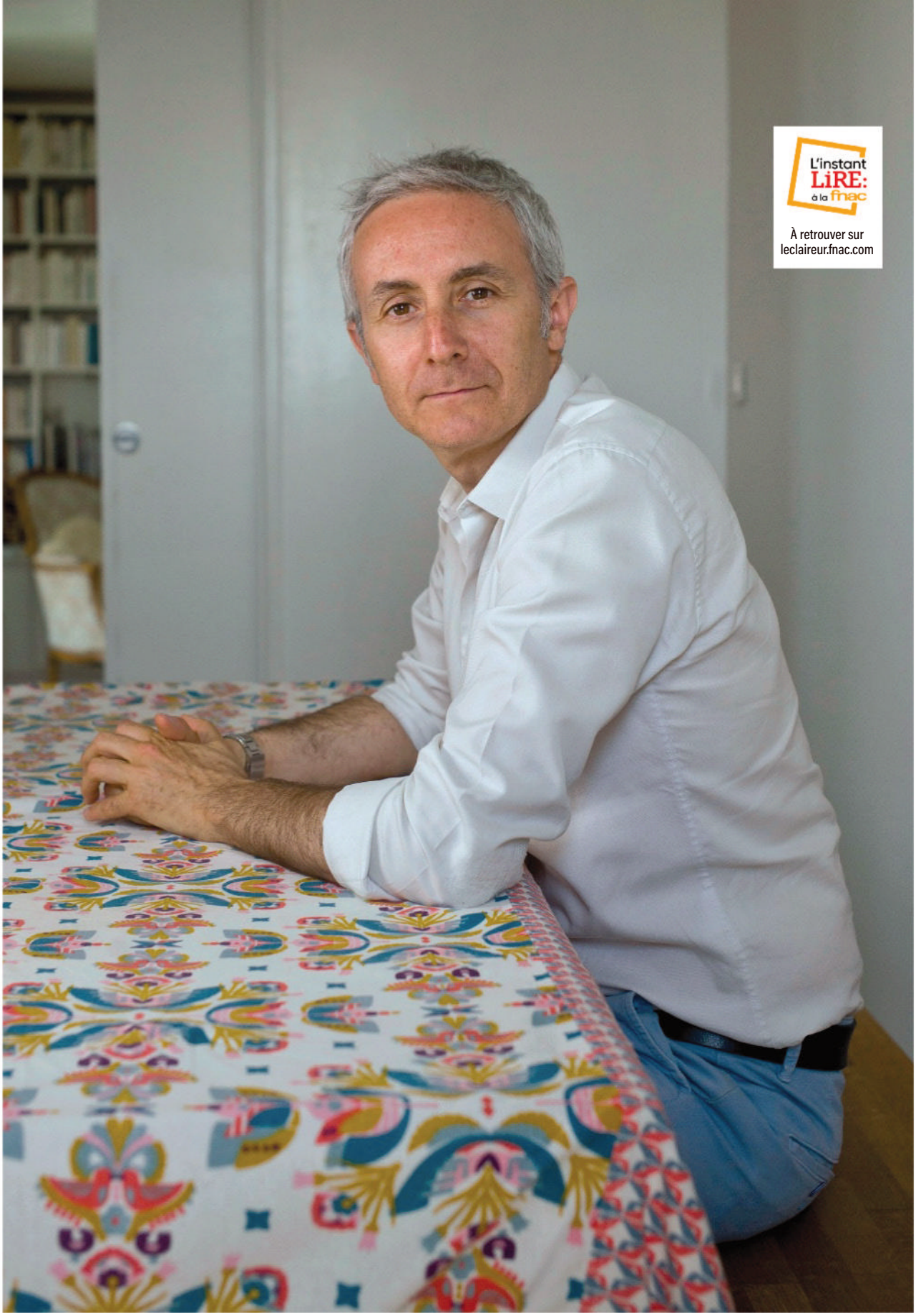


Photo auteur © Pascal Ito ; illustration couverture : © DEEPOL by plainpicture

ALBIN MICHEL



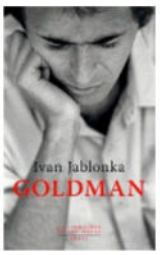
JEAN-LUC BERTINI POUR *LIRE MAGAZIN*

« *Goldman incarne une France qui était fière d'elle-même* »

On le connaissait pour un prénom ; c'est désormais à un nom qu'il faudra l'associer. Le grand public avait découvert l'historien Ivan Jablonka avec la parution, en 2016, de son enquête *Laëtitia ou la Fin des hommes,* qui s'emparait d'un triste fait divers (l'assassinat, en 2011, de la jeune Laëtitia Perrais) pour mieux évoquer, à travers la vie de la victime, la condition féminine et la réalité sociale et politique en France – tout en s'interrogeant sur les genres littéraires. Hasard, il se trouve qu'une chanson, sortie en 1978 et un peu méconnue, portait déjà ce titre. Son auteur ? Un certain Jean-Jacques Goldman. Ce n'est pas pour cette raison, toutefois, que l'auteur d'*Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus* a choisi de se pencher sur le parcours exceptionnel de ce monstre sacré de la variété française, dans un ouvrage passionnant dont le titre, donc, se résume cette fois au nom de famille : *Goldman.* Attention, *« ce livre n'est pas une "biographie de star", ni une mine de révélations sur l'"homme secret" »,* précise en introduction Jablonka, qui parle de *« travail de sciences sociales »,* d'*« archéologie d'une époque »* et même d'*« autoportrait ».* Il revient, bien sûr, sur les grandes étapes de la vie du chanteur : sa jeunesse – dans une famille de commerçants juifs de Montrouge –, ses études, le fameux procès de son demi-frère, Pierre (célèbre militant d'extrême gauche), sa carrière musicale (pour lui ou pour les autres), sa capacité à être à la fois plébiscité par le public et régulièrement égratigné par la presse, son effacement de la scène publique, son statut de personnalité préférée des Français. Le tout, évidemment, avec l'analyse de quelques tubes *(Comme toi, Là-bas, Les Restos du cœur...).* Surtout, cette ascension permet à l'écrivain universitaire d'explorer quelques-uns de ses thèmes fétiches à travers plus d'un demi-siècle d'histoire : l'identité juive, les différences entre extrême gauche et gauche sociale-démocrate, les concepts de « culture populaire » et de « minoritaire », la capacité à fédérer, la sociologie de la France, les codes de la virilité, les liens entre présence et effacement… La magistrale réussite de *Goldman* est d'avoir su greffer une telle richesse thématique sur cette vie (par procuration), avec une grande limpidité et une indéniable accessibilité, sans lésiner sur la rigueur « scientifique » (on y trouve même de très sérieux tableaux !). Jablonka a mis du temps, du talent et du cœur, et il résulte de son travail une étrange forme littéraire, quelque part entre Emmanuel Carrère, Jérôme Fourquet, Delphine Horvilleur et Éric Jean-Jean ! On pourrait bien sûr contester certaines analyses, certains points, mais cela, paradoxalement, renforce encore l'intérêt de cet ouvrage. Il convenait donc de parler musique – mais pas seulement – avec Ivan Jablonka. Qui semble avoir relevé le défi lancé par « J.J.G. » lorsqu'il chantait, dans *Il suffira d'un signe* : *« Regarde ma vie, tu la vois face à face / Dis-moi ton avis, que veux-tu que j'y fasse ? »* •••

IVAN JABLONKA

IL RÉSULTE DE CE TRAVAIL UNE ÉTRANGE FORME LITTÉRAIRE



★★★★★
GOLDMAN
IVAN JABLONKA
400 P., SEUIL/LA LIBRAIRIE DU XXIe SIÈCLE, 21,90 €

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1973

Naissance à Paris de ce fils d'un ingénieur et d'une enseignante en lettres. Normalien et agrégé d'histoire, il consacre sa thèse de doctorat aux enfants de l'Assistance publique sous la Troisième République. En 2005, il devient maître de conférences en histoire contemporaine à l'université du Mans, avant d'intégrer, huit ans plus tard, la Sorbonne-Paris Nord.

2012

S'il avait déjà publié plusieurs essais, Ivan Jablonka est remarqué d'un plus large public avec la publication d'*Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus,* au sujet de ses aïeux paternels, juifs polonais déportés à Auschwitz. Codirecteur de la collection « La République des idées » au Seuil, il crée un an plus tard la collection « La Vie des idées » aux PUF.

2016

Événement de la rentrée littéraire, son récit-enquête sur le meurtre de Laëtitia Perrais, *Laëtitia ou la Fin des hommes,* reçoit le prix Médicis du roman français. Une attribution surprise, puisque le livre était sélectionné au départ dans la section « essais ». L'ouvrage connaîtra une adaptation en série télé, signée par le documentariste oscarisé Jean-Xavier de Lestrade.

Vous enseignez l'histoire depuis vingt ans et cette dernière traverse tous vos ouvrages, dont le dernier, *Goldman.* D'où vient votre passion pour cette discipline ?

Ivan Jablonka. J'ai l'impression que c'est l'histoire qui est venue à moi. Pour deux raisons – l'une tragique, l'autre heureuse. Quand on vient d'une famille comme la mienne, avec deux grands-parents déportés et deux autres qui ont vécu la guerre à Paris en portant l'étoile, on se débat dans l'histoire, comme pris dans une vague. Enfant, j'ai eu la chance de voyager en camping-car, et c'était une autre manière de me transporter. Il ne s'agissait pas de voyages dans le temps, mais dans l'espace. Par exemple, au Maroc, on peut visiter des ruines romaines, un souk, un musée d'art contemporain… En un seul été, vous traversez deux mille ans d'histoire !

Vous avez, en tant qu'auteur, une particularité : vous mêlez le travail d'historien à une forme littéraire, assumant une part de subjectivité…

I.J. Depuis *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus* – qui correspond à un tournant personnel –, je considère que l'histoire est une littérature contemporaine. Ça ne veut pas dire que je fictionnalise, au contraire. Pour moi, les sciences sociales peuvent s'incarner dans un texte pour créer des formes nouvelles, que je définirai à l'aide de mots-clés : un travail sur la langue, une voix singulière, une atmosphère, un rythme, l'effort pour écrire des choses vraies. Selon moi, le front pionnier de la littérature aujourd'hui, ce sont les écrits du réel : récit, portrait, enquête, grand reportage, autobiographie, biographie, ainsi que les sciences humaines, dès lors qu'elles acceptent de s'incarner dans un texte. C'est ce que je fais depuis cinq ou six livres.

Quels ont été vos modèles, vos repères ?

I.J. C'est un peu paradoxal, car ce sont surtout des repères littéraires. Les grands aînés : Primo Levi, Georges Perec, Annie Ernaux. Bien sûr, je pourrais aussi parler de la microhistoire italienne, dans les années 1970, et d'Alain Corbin, en France. Mais ce n'est pas un hasard si plusieurs prix Nobel de littérature ont été récemment décernés à des écrivains du réel : Patrick Modiano, Svetlana Alexievitch, Annie Ernaux, voire Le Clézio. Ils ont bouleversé non seulement la littérature, mais aussi les sciences humaines ! Leur œuvre montre à quel point l'histoire a raté le rendez-vous du roman moderne au début du XX^e^ siècle. Quand les *Annales* ont été créées, en 1929, elles ont révolutionné la méthode, mais, sur le plan de l'écriture, elles n'ont rien appris des romanciers contemporains, Proust, Kafka, Woolf, Joyce, Céline, etc. On en paie encore le prix.

Le grand public vous a découvert avec *Laëtitia,* qui a connu un enthousiasme critique, un succès en librairies et une reconnaissance institutionnelle avec le prix Médicis, saluant sa forme littéraire. Cet engouement a-t-il été une sorte d'encouragement à poursuivre dans cette voie singulière ?

I.J. Je suis fier de cette reconnaissance, mais, d'un point de vue personnel, *Laëtitia* était presque une fin de cycle. Avec *Histoire des grands-parents…,* en 2012, j'avais proposé une histoire-littérature qui satisfasse aux règles de la méthode. Deux ans plus tard, je l'ai théorisée avec *L'histoire est une littérature contemporaine,* puis en 2016 je l'ai appliquée de manière plus « grand public » dans *Laëtitia.*

Parlons maintenant de *Goldman*. D'où vous est venue l'envie d'écrire sur ce chanteur ?

I.J. J'en rêvais depuis longtemps. En revanche, ce n'est pas Goldman que j'écoutais quand j'étais ado, mais Renaud et Gainsbourg, dont je pourrais vous chanter encore nombre de chansons. Ce qui m'a intéressé, c'est de comprendre la signification de Jean-Jacques Goldman, qui est à la fois un artiste exceptionnel, une hyperstar et une sorte d'institu-

« Quand on vient d'une famille comme la mienne, on se débat dans l'histoire, comme pris dans une vague »

tion nationale. Signification collective, d'abord : cinquante ans d'histoire culturelle, des tubes que tout le monde connaît. Signification individuelle, aussi, car Goldman me permettait de faire un portrait en creux de moi-même. Et j'ai compris pourquoi je ne l'avais pas écouté quand j'étais ado : je lui ressemblais trop ! Juif, intello, garçon fragile, look passe-partout… Dix ans plus tard, je me suis mis à l'écouter assidûment et, depuis une dizaine d'années, en me disant qu'il y avait un livre à faire. Attention, il ne s'agit pas d'un livre de fan, mais d'un livre qui cherche à comprendre le phénomène, ainsi que nos années Goldman.

Pourquoi, au fond, vous êtes-vous mis à écouter ses chansons et à apprécier son parcours ?
I.J. Pour des raisons musicales, tout d'abord. Mais j'ai aussi compris à quel point des chansons comme *Là-bas*, *Né en 17 à Leidenstadt* ou *Comme toi* résonnaient en moi. Goldman posait les questions qui m'obsédaient confusément : l'exil, la diaspora, la mémoire, l'identité. Ces thèmes ne concernent pas seulement les Juifs, bien sûr, mais, avec le parcours qui est le mien, la famille que j'ai, la manière dont je suis entré en histoire, mon engagement d'homme de gauche, tout était là. Ça a été un choc de me dire que ses tubes du Top 50 me parlaient de moi et que je ne les avais pas réellement entendus. Il a fallu trente ans pour que je m'en rende compte. Ça méritait bien un livre !

Parmi les titres que vous analysez, vous insistez sur *Comme toi*. Pourquoi ?
I.J. Aujourd'hui, on ne s'en rend plus compte, mais *Comme toi* date de 1982. Le film *Shoah* n'est pas encore sorti, *Les Lieux de mémoire* de Nora non plus, les procès Barbie ou Papon n'ont pas eu lieu… À sa manière, c'est une chanson mémorielle. Quand on pense que la carrière de Goldman débutait à peine, on mesure son courage. Il faut défamiliariser notre regard et se dire que ce « chanteur à minettes » chantait en fait la Shoah. Cette grande chanson cristallise toute une époque, comme, dans d'autres domaines, *Y'a d'la joie* de Trenet ou *Je t'aime… moi non plus* de Gainsbourg.

Votre livre a pris pour titre un nom de famille : Goldman. Un intitulé qui permet, au-delà de l'individu, d'évoquer l'identité juive, mais aussi sa sonorité et sa signification anglo-saxonnes, soit l'« homme en or ».
I.J. J'ai refusé les sous-titres du type « Goldman et nous », « Goldman le mythe », etc. J'aime bien ce titre simple qui éclate sur la couverture, comme pour *Laëtitia*. « Goldman » tout court, cela renvoie à Jean-Jacques, mais également à sa famille et encore à tous les Goldman, Goldstein, Zylberberg, Zylberstein et autres Jablonka. Mon livre parle aussi du modèle d'intégration franco-juif.

Des enfants survivants montrant leurs bras tatoués le jour de la libération du camp d'Auschwitz par l'Armée rouge, en janvier 1945.

AKG IMAGES / MONDADORI PORTFOLIO

Vous passez ainsi d'un prénom, *Laëtitia*, à un nom de famille, *Goldman*…
I.J. Oui, et c'est très genré. J'ai souvent observé qu'on se permet d'appeler les femmes par leur prénom, et les hommes par leur nom de famille. En l'occurrence, ce Goldman, c'est surtout une histoire au masculin, parce que les Goldman sur lesquels on sait le plus de choses, par effet de notoriété ou grâce aux archives, ce sont des hommes : Pierre le truand, Jean-Jacques le chanteur, leur père Albert. C'est d'ailleurs la même chose dans *Histoire des grands-parents…* : par la force des choses, j'ai parlé davantage de mon grand-père et de mon père que de ma grand-mère et de ma mère.

Par ailleurs, Jean-Jacques Goldman a signé une chanson intitulée *Laëtitia* !
I.J. Absolument. C'est une chanson de 1978, quasiment inconnue, assez influencée par Michel Berger.

Justement, autant Michel Berger a toujours assumé une certaine influence de la musique classique sur ses compositions, autant Goldman s'en est détourné. Pourquoi, selon vous ?
I.J. C'est la veine profondément populaire de Goldman. Pour une raison qui lui appartient, il a toujours caché le fait qu'il est un intellectuel, un homme très cultivé qui a fait des études poussées, notamment en sciences économiques et sociales. C'est aussi un musicien de blues, avec une solide formation en solfège, violon, piano, guitare… Si on regardait les musiciens et chanteurs de sa génération sous l'angle de la formation intellectuelle et de la culture générale, il arriverait tout en haut. Michel Berger, lui, avait une maîtrise de philosophie. Ces vedettes sont aussi des intellectuels. Voilà pourquoi leurs chansons ont, l'air de rien, une profondeur philosophique ou historique, ainsi qu'une indéniable subtilité. Par modestie et par adhésion au modèle d'intégration franco-juif, Goldman a toujours eu tendance à raser les murs et à cacher le fait qu'il est un homme de culture.

À travers l'histoire familiale de Jean-Jacques Goldman, avez-vous souhaité raconter celle d'une famille juive de cette génération, comme la vôtre ?
I.J. C'est un livre sur un artiste exceptionnel et sur un homme banal. Une fois qu'on a rappelé qu'il est l'auteur de tubes intemporels, il faut énoncer la vérité sociologique et historique de Jean-Jacques – à savoir la banalité. Le •••

parcours familial des Goldman est assez classique, du shtetl à l'Occident. Comme mon propre grand-père, Albert Goldman est né dans la région de Lublin en 1909. En France, il rencontre Ruth, une jeune femme juive d'origine allemande. Ils se marient, ils ont trois enfants, avec des prénoms archi-français qui précèdent un patronyme archi-juif. Tout cela dans les années 1950, par un couple de petits commerçants dans la banlieue rouge, qui travaille dur et essaie de profiter des Trente Glorieuses. C'est une histoire très française, et je crois que c'était important de la raconter. Avant d'incarner la « nation Goldman », Jean-Jacques raconte un siècle de migrations.

Vous revenez, bien sûr, sur le cas Pierre Goldman et son procès retentissant. Jean-Jacques et lui ne représenteraient-ils pas, au fond, les deux facettes irréconciliables de la gauche ?
I.J. On pourrait même évoquer un combat fratricide. D'un côté, l'ultra-gauchisme de Pierre au cœur des années 1960 ; de l'autre, la social-démocratie apaisée de Jean-Jacques, qui se disait « *politiquement musicien* ». Au-delà de ces deux frères, il y a deux traditions de la gauche française qui sont irréconciliables. Je trouve ça incroyable que cette fracture traverse la famille Goldman, sachant que le père était communiste ! Cela explique le dénigrement subi par Jean-Jacques pendant les années 1980, de la part de tout un pan de la presse de gauche où s'étaient réfugiés trotskistes, maoïstes, marxistes-léninistes, etc. Jean-Jacques, ils ne l'ont pas laissé passer ! Pour des raisons musicales parfois, mais aussi et surtout pour des raisons politiques. Au fond, on reprochait à Jean-Jacques de ne pas être Pierre. Nombre de journalistes et d'intellectuels l'ont accueilli avec dégoût, parce qu'il représentait la « deuxième gauche » contre la gauche archéo-marxiste.

Vous citez d'ailleurs de nombreux extraits de presse, édifiants, montrant le rejet de Jean-Jacques Goldman de la part de la presse, de gauche comme de droite. Avec des arguments très variés…
I.J. En effet, il a fait l'unanimité contre lui, pour plein de raisons que j'essaie d'étudier. Le gauchisme, l'élitisme, la misogynie, sans oublier l'antisémitisme, et j'en passe… S'il faut résumer, je dirai

que la gauche a été beaucoup plus sévère que la droite. En vingt ans, *Le Monde*, *Libération*, *Le Nouvel Obs* ont publié des articles sanglants sur Goldman ! En revanche, *Le Point* fait paraître en 1991 un grand article plutôt indulgent de Philippe Labro. Au bout d'un moment, les journaux de droite finissent par se ranger aux succès populaires, en se disant : « *Bon, ça révèle quand même quelque chose de notre société.* » Pour toute une partie de la presse de gauche, au contraire, un tel succès populaire est suspect.

Comment expliquez-vous alors le succès de Jean-Jacques Goldman ? Sa capacité à fédérer différents publics ?
I.J. Goldman n'est pas l'inventeur d'un genre, au sens où il aurait créé le blues, le rock ou la chanson à texte. Tout cela, il en est plutôt l'héritier. À ce titre, il a un génie de la synthèse. Il a su absorber tous les genres, tel un ogre. Et proposer, à partir de ça, quelque chose de profondément neuf : le « son Goldman ».

Vous montrez dans votre livre ce paradoxe : Goldman était populaire et, en même temps, il était « honteux » d'affirmer son goût pour lui. Pourquoi, selon vous ?
I.J. Les fans devaient un peu se cacher, en effet, tout particulièrement les femmes et, plus encore, les femmes issues des milieux favorisés. Il y a des témoignages que j'ai trouvés passionnants, où des femmes de 45-50 ans m'ont dit en substance : « *J'adorais Goldman, mais je n'osais pas le dire.* » Il y avait, dans les années 1980-1990, au sein des milieux intellectuels, une gêne à assumer son goût pour la pop culture, c'est-à-dire les sous-genres de la culture populaire : le rock, la variété, la BD, le polar, la SF, la comédie populaire. Aujourd'hui, les choses ont changé, avec ce que les sociologues appellent le modèle culturel « omnivore ». De nos jours, c'est chic de tout aimer !

À partir de quel moment Goldman est-il devenu un nom « culturellement » correct ?
I.J. En fait, il commence à devenir légitime – *mainstream*, il l'était déjà – au moment où il s'efface, au début des années 2000. À partir de là, on a l'impression que, Goldman disparu, on se dit qu'en fait il était pas mal. Il nous disait quelque chose de nous, de la société, d'un style musical, de notre adolescence – et c'est comme si, soudain, il se mettait à nous manquer terriblement. Son « omni-absence » correspond à sa montée au symbole. Officieusement, il est la personnalité préférée des Français depuis 2003 ; officiellement, depuis 2013. Mais c'est trop tard : en tant qu'homme public, il n'existe plus.

Le fait d'écrire des tubes pour Johnny Hallyday, Céline Dion ou Khaled n'a-t-il pas aidé à sa « reconnaissance » ?
I.J. Je n'en suis pas sûr, parce que beaucoup de gens ont écouté l'album *Gang* de Johnny ou l'album *D'eux* de Céline Dion sans même savoir que Goldman avait tout fait, paroles, musique, réalisation, production ! D'ailleurs, dans les années 1990, il est déjà sur la voie de l'absence.

Vous insistez sur le mot « minoritaire », qui est le titre d'une de ses chansons. Cela peut étonner, tant il représente, en même temps, la « majorité »…
I.J. La chanson *Minoritaire,* de 1982, fondamentale dans son répertoire et aujourd'hui complètement oubliée, explique pourquoi, au moment où il

« Avant d'incarner la "nation Goldman", Jean-Jacques raconte un siècle de migrations »

devient *mainstream,* Goldman s'attache à rester minoritaire sur les plans culturel, religieux, intellectuel et politique. On a oublié que cet homme s'est toujours pensé comme faisant partie d'une minorité : juif en pays catholique, intello dans le milieu du show-biz, banlieusard en marge du Tout-Paris, proche de cette deuxième gauche qui a toujours été dominée par la Mitterrandie. L'ironie est qu'on a voulu en faire le porte-parole d'une génération. Goldman avait vraiment une pensée minoritaire, qui débouchait sur ce que j'appellerais l'« universel minoritaire », avec un Juif qui écrit une chanson pour un Arabe – *Aïcha* pour Khaled –, ou qui chante avec une femme afro-américaine et un immigré gallois à l'époque de Fredericks Goldman Jones. C'est cela, la solidarité minoritaire. Vingt ans plus tard, on s'aperçoit que le modèle goldmanien est mort. Dans la chanson des *Restos du cœur,* il exprime une pensée de la réciprocité : « *Pourquoi je t'aide ? Pas parce que je suis un révolutionnaire, mais parce que je pourrais moi aussi me retrouver dans la misère.* » Cette peur du déclassement, source de solidarité, est caractéristique du monde de la boutique et de l'artisanat, le monde des Goldman.

Pour autant, suite à certaines déclarations, Goldman est considéré par certains comme un réactionnaire…

I.J. À sa manière, Goldman inventait la nouvelle gauche. Il faisait dans la chanson comme Rocard dans le monde politique, comme Alain Touraine dans le monde sociologique, comme Pierre Rosanvallon dans le monde syndical. Chacun dans son domaine, ces hommes-là ont été les piliers de la deuxième gauche. Goldman fait complètement partie de cette famille, et il a d'ailleurs tenu à interviewer Rocard en 1988, à la veille de l'élection présidentielle. Les Restos du cœur, c'était une manière de réinventer la gauche au moment où elle était en train de se perdre. Et je suis, nous sommes aujourd'hui orphelins de la social-démocratie.

Depuis des années, Jean-Jacques Goldman est désigné personnalité préférée des Français dans le fameux classement Ifop-*JDD*. Quelles sont, selon vous, les raisons de cet amour ?

I.J. Il y a naturellement des raisons musicales. Goldman a composé la playlist de nos vies, et ce, pour plusieurs générations, du berceau à la tombe. Mais il y a également une raison éthique : Goldman est l'homme de la solidarité, de la générosité, et ça, les Français s'y reconnaissent, comme ils se reconnaissaient dans l'abbé Pierre une ou deux décennies plus tôt. Et puis il y a le ciment national. Goldman incarne une France de l'âge d'or, une France qui allait bien, qui était heureuse, qui était fière d'elle-même et de son unité, et non pas dans ces petites radicalités qui la divisent. Par rapport à d'autres personnalités très aimées – tel footballeur, tel acteur… –, Goldman a une épaisseur humaine, artistique, éthique et politique, une probité, une discrétion qui font de lui, star omni-absente, un modèle omniprésent. Jeunes, vieux, femmes, hommes, de gauche, de droite, tout le monde l'aime !

Votre chanson préférée de Jean-Jacques Goldman ?

I.J. Question cruelle. Disons *Là-bas* ! ■

Propos recueillis par Baptiste Liger

Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine*

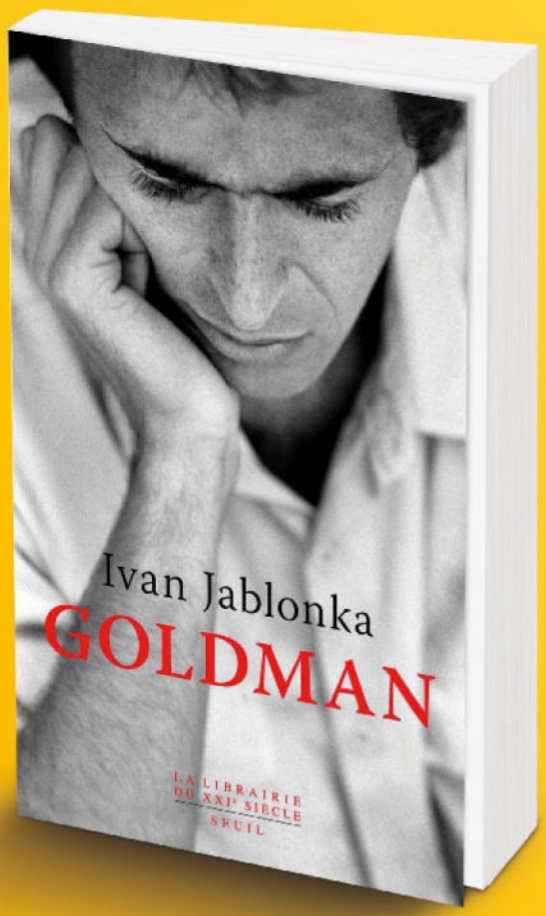
En poche

"Un très grand livre d'amour." RTL

"Un texte puissant, à vif et inoubliable."
Librairie La Machine à lire, Bordeaux

"La romancière dessine avec justesse l'histoire complexe de cette famille meurtrie."
France Info

J'AI LU



Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
GOLDMAN
Le nouveau livre de
IVAN JABLONKA

Le parcours exceptionnel de ce monstre sacré de la variété française

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ ***Goldman*** pour 49€ seulement au lieu de ~~102,90 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/23 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

OMLML522

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

L'ACTUALITÉ

16

LES ENFANTS CHASSÉS DE **SORJ CHALANDON**

18

LA NATURE HUMAINE SELON **BORIS CYRULNIK**

24

JUSTINE TRIET : « LA QUESTION "QUI CROIRE ?" EST À L'ORIGINE DE CE FILM »

22

LE CAS ZULMA, MAISON D'ÉDITION ET LIBRAIRIE

DRFP/ODILE JACOB - JOËL SAGET/AFP - LAURE SCHAUFELBERGER/ZULMA - VALERY HACHE/AFP

Belle-Île amère

Le même drame, survenu sur l'île bretonne en 1934, a saisi simultanément Sorj Chalandon pour son nouveau roman et Victor Jestin, qui a coécrit un film sur le sujet. Un hasard créatif aux airs de cas d'école.

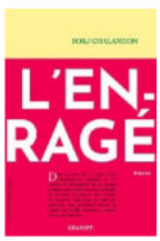
Belle-Île-en-Mer est un joyau naturel, un site touristique incontournable. Mais Belle-Île-en-Mer, c'est aussi le site de Haute-Boulogne, fortification élevée en 1802, prison devenue colonie pénitentiaire pour jeunes délinquants. Un bagne pour enfants de 8 à 21 ans, resté célèbre par la grande évasion de cinquante-six de ces « colons », le 27 août 1934. Ce soir-là, les autorités demandèrent aux Bellilois de traquer les fuyards, une récompense de 20 francs à la clé. En quelques heures, l'ensemble des évadés avaient été retrouvés. Du moins, c'est ce que clamèrent les autorités. Alors de passage sur l'île, un certain Jacques Prévert allait écrire son célèbre *Chasse à l'enfant*. Cette chasse est le cadre unique de *Belle-Île,* le deuxième long-métrage d'Élie Grappe (tournage à l'automne, sortie annoncée en 2024), coécrit avec Victor Jestin. Elle est aussi l'un des chapitres marquants du nouveau roman de Sorj Chalandon.

C'est dans les archives de la presse de l'époque que ce dernier a déniché un détail: « *Un article de* L'Ouest républicain *contredisait la version officielle* [selon laquelle tous les évadés avaient été rattrapés] *et disait qu'il en manquait un. Les autorités ont rusé, affirmant que ce jeune-là s'était évadé avant, qu'il n'avait rien à voir avec la "chasse".* » Personne n'a jamais su la vérité. Alors, de ce « *cinquante-sixième* », Chalandon fait une vraie « *Teigne* », lui donne un nom (Jules Bonneau). *L'Enragé* raconte sa vie d'avant, mais surtout celle d'après. Quant à Prévert, il apparaît dans quelques scènes.

VISITER « CE QUI RESTE » DE LA COLONIE

L'angle est plus serré concernant *Belle-Île,* ce film (de fiction) « *centré uniquement sur la nuit de la chasse* », avance Victor Jestin. Le romancier (*La Chaleur,* 2019), qui en a donc coécrit le scénario, avait « *quasiment terminé* » sa mission lorsque nous le contactions, mi-juillet. Un peu « *navré* » de coiffer son aîné au poteau audiovisuel, il rappelle que « *le projet était lancé depuis 2019* ». Un projet qu'il résume ainsi: « *Ce fait politique est choquant. Mais aujourd'hui on peut l'analyser froidement. Ceux qui ont "chassé" avaient des besoins, des peurs, des désirs. Tous n'étaient pas des monstres. Ce sont donc des personnages.* »

Dans l'œuvre de Chalandon, ce livre est une déviation venant prolonger la partie autobiographique de son corpus, qui traite d'une violence qu'il a lui-même subie, enfant. Connaissant bien Belle-Île, il y a assuré, en juillet 2022, une ultime rencontre en librairie autour d'*Enfant de salaud,* sorti dix mois auparavant. Ce sont les patrons de l'établissement, La Longue Vue, qui l'ont emmené visiter « *ce qui reste* » de la colonie: deux bâtiments encore debout, devenus aujourd'hui un lieu associatif et multiculturel. Il a tenu à « *toucher les murs, les cellules vides, sondé la hauteur de l'enclos, palmé la pierre. Là, le journaliste instruisait l'écrivain* ». Victor Jestin est également allé au centre de ces lieux, et de l'île: « *Élie et moi avons rencontré beaucoup de gens. La mémoire de cette nuit de 1934 est encore très vivace, car beaucoup d'habitants ont connu la colonie. Si ce n'est celle de 1934, du moins celle d'après, puisqu'elle n'a été fermée qu'en 1977.* » ■ **Hubert Artus**



L'ENRAGÉ
SORJ CHALANDON
416 P., GRASSET, 22 €

JF PAGA/GRASSET

LIVRES DANS LA BOUCLE

Tous à Besançon !

Du 15 au 17 septembre, le festival bisontin propose cette année encore un programme alléchant aux amoureux des mots et de la francophonie.

Après une édition 2022 record, Livres dans la boucle fait son grand retour, du 15 au 17 septembre, au cœur de Besançon et dans toute l'agglomération. « *Échanger, se divertir, découvrir ou redécouvrir la beauté et la force des mots* », voilà ce que le festival proposera en cette rentrée à un public toujours plus nombreux.

Après Tatiana de Rosnay en 2022, c'est l'académicien Dany Laferrière, le grand romancier natif d'Haïti, Prix Médicis 2009 pour *L'Énigme du retour,* qui a accepté d'être le président d'honneur de ce festival placé sous le signe de l'amour des mots et de la francophonie. À ses côtés, on retrouvera un plateau d'écrivains prestigieux parmi les plus attendus de la rentrée, dont Laurent Binet, Amélie Cordonnier, Jean-Baptiste Andrea ou encore Tobie Nathan.

Comme chaque année, Livres dans la boucle accueillera plus de 100 rencontres, sur tout le territoire, dans les écoles, les médiathèques, les sites culturels de la ville (dont la maison natale de Victor Hugo !), l'hôpital ou encore la maison d'arrêt.

Rencontres croisées, conférences et discussions thématiques, mais aussi performances artistiques, spectacles et animations viendront ponctuer un week-end mêlant littérature, musique, cinéma, théâtre… et même gastronomie ! Un programme alléchant et un casting de choix pour une manifestation qui chaque année marque de son empreinte la rentrée littéraire. ■ **Léonard Desbrières**

→ **En savoir plus : *livresdanslaboucle.fr***

LE MOT DU PRÉSIDENT
DANY LAFERRIÈRE

« Dans une petite ville près de Montréal, chez une amie, je suis tombé sur un poète dont j'ignorais encore l'œuvre. Il s'agissait de Bashō. Le poète, alors malade, s'était mis en route pour voir un coucher de soleil au nord du Japon. Par ce vers, *"La vie même est un voyage"*, Bashō mettait son cœur à nu, et le paysage s'est élargi sous mes yeux. Ainsi, il m'entraînait à sa suite. Ce mouvement que j'entreprends aujourd'hui vers Besançon se retrouve dans le sillage de Bashō. Et l'émotion que j'éprouve en pensant à revoir cette ville me rapproche du poète voyageur. J'ai hâte de flâner dans ce paysage où je croiserai des visages illuminés par l'alphabet. À cela il faut ajouter le vin, la conversation et de minuscules surprises auxquelles on doit rester attentif pour ne pas rater sa vie ou son voyage. J'attends beaucoup de Besançon, en échange je lui offre toute l'énergie dont je disposerai à ce moment-là. » ■

UNE FENÊTRE SUR LE MONDE

Pour cette édition, Livres dans la boucle entend également être une fenêtre sur le monde. En partenariat avec l'Institut Ramon Llull, le festival réservera ainsi, en cette année 2023, une place de choix aux écrivains catalans. On notera notamment la présence de la romancière Eva Baltasar, nominée pour le Booker International Prize avec *Boulder,* et celle du poète et écrivain Miquel de Palol *(Phrixos le fou).* ■ **L.D.**

COLETTE À L'HONNEUR

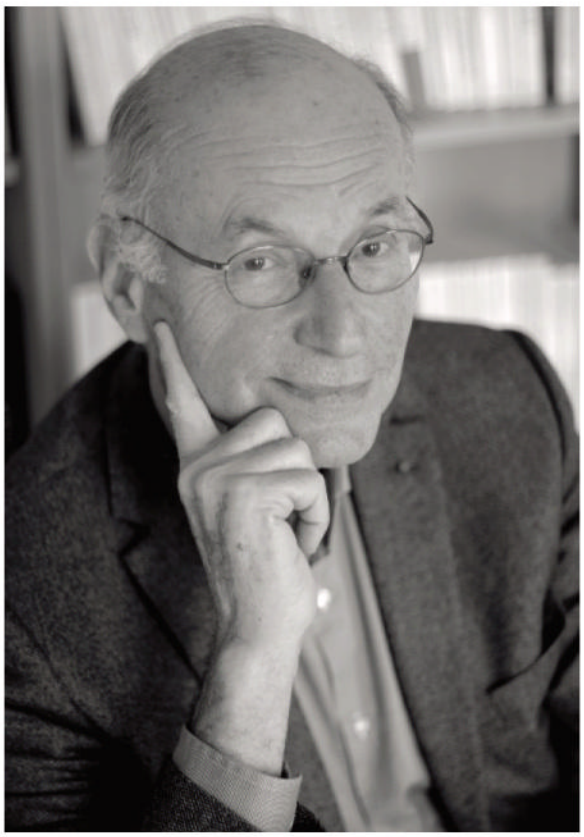
Une thématique fil rouge traversera cette édition du festival bisontin. Livres dans la boucle tenait en effet à fêter comme il se doit le 150e anniversaire de la naissance de l'écrivaine Colette, figure du féminisme, intimement liée à la ville de Besançon. De nombreux temps forts lui seront ainsi consacrés : une grande rencontre autour de son œuvre avec deux éminents spécialistes, Emmanuelle Lambert (*Sidonie Gabrielle Colette*, Gallimard) et Frédéric Maget (*Notre Colette. Un portrait de Colette par ses lectrices*, Flammarion), une lecture de ses textes par Marie-Christine Barrault et François Marthouret avec l'Orchestre Victor-Hugo de Franche-Comté, et, enfin, la projection du film *Colette* (2018), de Wash Westmoreland. ■ **L.D.**

LIVRES DANS LA BOUCLE - WIKIPÉDIA

Humanité en mal d'amour

Dans *Quarante voleurs en carence affective,* Boris Cyrulnik explore le caractère neuropsychologique de la violence et de ses racines. Un ouvrage qui sonne comme une mise en garde face à la montée des totalitarismes.

Auteur de nombreux succès de librairie – *Un merveilleux malheur, Les Vilains Petits Canards* ou encore, plus récemment, *Sauve-toi, la vie t'appelle* –, Boris Cyrulnik nous a quasiment tous formés au concept de résilience. Par son écriture pédagogique, il nous a initiés à la notion d'autonomie psychique. Ces livres sont aussi connus pour nous faire du bien. Mais c'est une tout autre partition qu'il entame depuis *Le Laboureur et les Mangeurs de vent*, paru l'an dernier, qui fait entendre une voix préoccupée davantage par la direction que prend notre humanité. Une véritable inquiétude, de la part de celui qui, très tôt, a eu affaire à la violence humaine et à l'aveuglement idéologique.



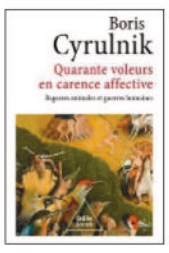
Son nouveau livre, *Quarante voleurs en carence affective*, sous-titré *Bagarres animales et guerres humaines*, témoigne en filigrane du désert affectif dont il a réchappé, dit-il, en partie grâce à son intérêt pour les animaux et à ses relations avec eux. « *Toute vision du monde est un aveu autobiographique. Pendant les années de guerre j'avais été souvent isolé, privé de toute relation. Dans ce désert affectif, la plupart des enfants s'éteignaient, quelques-uns affrontaient et devenaient de petites brutes, j'ai fait partie de ceux qui ont réussi à s'évader en découvrant les mondes animaux* », raconte-t-il. Cyrulnik montre ainsi que, chez l'homme comme chez l'animal, l'environnement naturel et les interactions sociales affectent l'individu et son cerveau, et conditionnent le comportement. La carence affective des enfants mal-aimés, la pauvreté de leur « *niche sensorielle* » engendrent des troubles cérébraux et comportementaux qui les rendent mal-aimants et produisent de la violence aussi sûrement que le manque de nourriture ou le stress environnemental. Les « *quarante voleurs* » ne sont donc pas voleurs de naissance; ils le deviennent.

EXPÉRIENCE CLINIQUE

Cet ouvrage est le résultat d'un cheminement fondé sur une expérience clinique au croisement de différentes disciplines. On en ressort ébranlé par la tournure que prend notre société actuelle. En mettant en regard cette lecture et les récents événements violents qui ont secoué la France, on comprend qu'il faut renoncer aux explications linéaires, où une seule cause provoque un seul effet. Il vaut mieux raisonner en termes systémiques. Mais on découvre alors des pans entiers de nos sociétés laissés à l'abandon affectif, auxquels il serait urgent d'apporter des réponses de soin. Car le neuropsychiatre nous fait prendre conscience que les dimensions affective, éducative, cognitive et comportementale sont liées: « *L'échec, dans ce domaine, conduit à des pathologies de l'individu et de la société qui créent du malheur et se traduisent par diverses formes de violence – la guerre étant la plus spécifique aux humains.* » Il revisite également la question du genre à la lumière de ses connaissances en matière de développement, nous révélant les racines de la violence. « *Les empreintes précoces désorganisées par la culture font souffrir les bébés filles et augmentent leur aptitude à l'angoisse et à la dépression. Quant aux bébés garçons, plus vulnérables, plus sensibles à la séparation, ils souffrent encore plus et acquièrent un cerveau dysfonctionnel qui en fera des hommes violents.* »

Avec ces *Quarante voleurs,* Boris Cyrulnik poursuit son exploration de l'âme humaine en s'inquiétant du devenir de notre monde commun. En nous invitant à réfléchir plus profondément à nos comportements collectifs et à ce que la société peut produire de plus dangereux, il continue, finalement, de nous faire du bien avec ses ouvrages. D'une façon peut-être plus exigeante que par le passé, et c'est bienvenu. ■

Sophie Péters



QUARANTE VOLEURS EN CARENCE AFFECTIVE. BAGARRES ANIMALES ET GUERRES HUMAINES
BORIS CYRULNIK
352 P., ODILE JACOB, 23,40 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 SEPTEMBRE.

DRFP/ODILE JACOB

Les enfants de la télé

Chansons, films, radio… Des Trente Glorieuses à nos jours, une histoire de France par le prisme des images et des sons.

L'après-guerre fut une période de diffusion massive des moyens de communication audiovisuels, télévision en tête. Partant de ce constat somme toute banal, l'historien Jean-François Sirinelli s'est livré, avec *Le Temps qui passe, la France qui change,* à un travail de mémoire original : établir un inventaire des images et des sons qui ont marqué une certaine « France profonde », celle, populaire et hexagonale, des Trente Glorieuses. Portée par le rêve américain et ses promesses consuméristes, ce pays du plein-emploi s'appliqua à fabriquer des « *mythologies* », comme dira Roland Barthes, et des icônes made in France (Johnny Hallyday au premier chef), avant de subir une série de mutations socioculturelles qui allaient donner naissance à la France d'aujourd'hui, moins optimiste et où règne l'omnipotente image, livrée sans décodeur. Les sexagénaires se souviendront que le petit écran n'a eu longtemps qu'une seule chaîne, de surcroît diffusée en noir et blanc, et que s'y affrontaient « *la France de Guy Lux* », ancêtre de celle d'Hanouna, et celle d'*Au théâtre ce soir* disparue depuis, avec son cortège d'intellos et de pédagogues. Ils revivront les chocs que furent les films *Mourir d'aimer,* d'André Cayatte, ou *Emmanuelle,* de Just Jaeckin (9 millions d'entrées !). Ils se rappelleront en souriant le slogan « La force tranquille » de François Mitterrand, revivront la fin du mur de Berlin… Les plus jeunes, eux, pourront se faire une idée assez précise de l'univers mental d'un pays qui se remettait mal de sa période coloniale et qui était alors exclusivement dominé, ou presque, par la partie masculine de la génération du baby-boom. Mieux connaître cette « France d'avant », à laquelle d'aucuns restent indécrottablement attachés, permet aussi de comprendre la force qu'exerce aujourd'hui, sur certains esprits, une forme de pensée nostalgique et cocardière que l'on peut qualifier de réactionnaire. ■

Claude François, Guy Lux et Dalida sur le plateau de l'émission *Si ça vous chante* en octobre 1968.

AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

Jean-François Paillard

LE TEMPS QUI PASSE, LA FRANCE QUI CHANGE. ÉCHOS DU MONDE D'AVANT
JEAN-FRANÇOIS SIRINELLI
328 P., ODILE JACOB, 23,90 €

Interroger ce que l'on naît

Dans son nouveau livre, Diana Filippova raconte l'histoire de sa famille et celle de la Russie, donc la sienne, entre conflits intimes et tensions extérieures.

La première fois que l'on a entendu parler de Diana Filippova, elle était porte-parole de OuiShare, une association en pointe sur le sujet de l'économie collaborative, nouveau modèle à inventer. La fois suivante, on la découvrait au côté de Raphaël Glucksmann au sein de Place publique, un mouvement à part, pro-européen, jeune, qui voulait réinventer la politique. La rencontre la plus récente, c'est ce livre, *De l'inconvénient d'être russe*. Ce n'est pas son premier ouvrage, loin de là, mais encore une fois il s'agit ici de se réinventer. Une opération qui n'est possible qu'à condition de savoir *« ce que l'on est »*, voire ce que l'on naît, car comment ne pas penser, en lisant ce titre, à Cioran et son *Inconvénient d'être né*?

La conseillère d'Anne Hidalgo a vu le jour en Russie. Mais l'attaque russe contre l'Ukraine, en février 2022, se révèle comme un nouveau faire-part. Quand on lui demande *« Et toi, ça va? »*, la colère l'envahit : *« Était-ce moi qui tombais sous les bombes? Était-ce moi qui les envoyais? Parce que j'étais née à Moscou? »* On lui rappelle cette origine qu'elle cherche à gommer depuis son arrivée en France, à l'âge de 8 ans. Elle doit affronter ce rappel et commence à écrire. Ce livre n'est pas un essai sur la guerre en Ukraine, pas un roman non plus. Il parle de la Russie mais aussi de la France, de la ville à côté de Nancy où elle a grandi, de la fameuse *« âme russe »*, de ses origines grecques par son père qui font que, pour les Russes, elle n'est pas totalement des leurs.

L'ALTÉRITÉ ET L'EXIL

C'est un livre sur les origines, l'altérité et l'exil. Elle cite Joseph Brodsky : *« L'exil est l'ultime leçon d'humilité. »* On lit souvent que les écrivains russes qui parlent le mieux de la Russie sont les exilés. Ceux qui racontent cette Russie fantasmée dans laquelle Diana Filippova se love tout en disséquant sévèrement le pays. *« Il y a en russe un verbe,* запугать, *qu'on pourrait traduire en français par intimider, effrayer, apeurer, avec la nuance suivante : une fois qu'on s'est fait* запугать, *on ne revient pas en arrière. C'est ainsi qu'on dissuade les gens tentés par la fronde.* […] *Permanente est la peur; elle survole les années, les générations, les régimes, les siècles.* […] *On a fichu la frousse à la Russie jusqu'à la mort. »*

Elle ne parle pas russe à ses enfants, mais ses passages sur cette langue sont particulièrement touchants. Cet héritage est pour elle lourd et détestable, mais elle se souvient de la genèse de ses premiers livres : *« Au lieu de militer ou de donner de la voix, j'avais choisi d'écrire, persuadée que cet écrit pourrait changer plus de choses que l'engagement politique franc. J'obéissais sans le savoir à un instinct très russe. »* Souvent, dans la violence du propos résonne comme une culpabilité. En 2021, Diana Filippova confiait à *Libération* : *« Je ne peux me contenter de parler d'un seul endroit, d'être dans une logique déterminée. Ça me permet de ne jamais sortir du doute, de continuer à me poser des questions. Il ne faut pas essayer de tuer sa multiplicité pour occuper une seule place, qui est une sorte de mensonge à soi. »* Ce livre est donc la mise en mots d'un exercice de vérité. ■

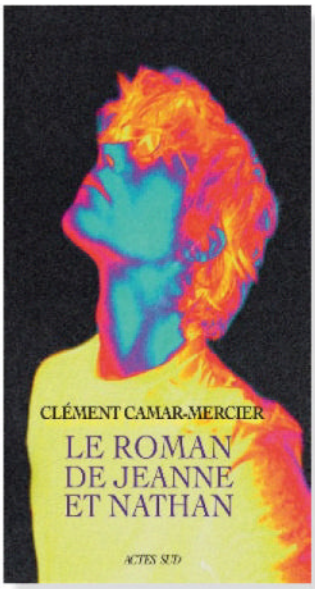
Aurélie Marcireau

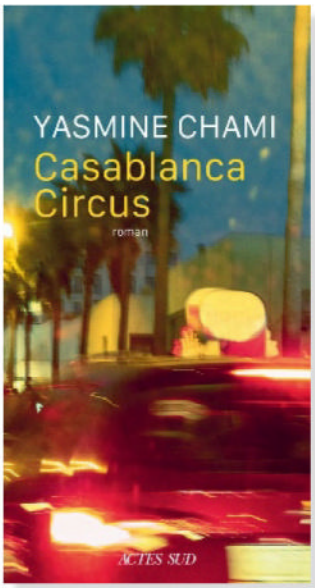
DE L'INCONVÉNIENT D'ÊTRE RUSSE
DIANA FILIPPOVA
202 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

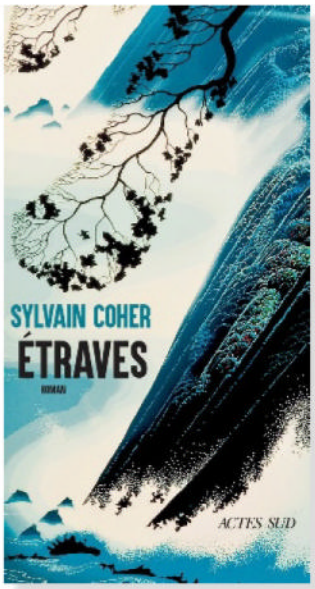
PASCAL ITO/ALBIN MICHEL

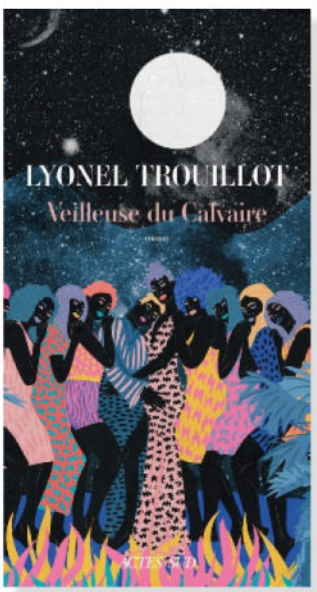
ACTES SUD

Rentrée littéraire 2023









actes-sud.fr

Nouvel horizon

Attachée au village normand de Veules-les-Roses, l'éditrice Laure Leroy y a réinventé son métier en ouvrant la librairie Les Mondes de Zulma*, près de la mer et loin de la frénésie parisienne.

Laure Leroy nous attend à la gare d'Yvetot. Au volant de sa Peugeot blanche, l'éditrice fonce à travers le pays cauchois, direction Veules-les-Roses. Cette commune en bord de mer s'enorgueillit d'avoir été un refuge pour de nombreux artistes, comme Victor Hugo, dont la statue se tient face aux flots. Mais la nouveauté qui fait la fierté du village, attirant de nombreux touristes, ce sont Les Mondes de Zulma.

Inaugurée au printemps 2022, la librairie est le fruit d'une prise de conscience en plein confinement. La directrice des éditions Zulma passe le printemps 2020 dans sa maison de Veules-les-Roses. La fermeture des librairies la scandalise. Avec son amie Laure Schaufelberger, typographe dans l'édition, elles ouvrent une librairie éphémère. Il leur faut ensuite deux ans pour échafauder un modèle durable, trouver un lieu et rassembler une équipe. Entre-temps, Laure Leroy a quitté Saint-Germain-des-Prés pour établir ses quartiers parisiens au 360 Paris Music Factory, dans le 18e arrondissement de la capitale. Mais elle a *« l'impression d'avoir échappé à un burn out »*, confie-t-elle, tout sourire, en garant la voiture devant sa maison.

Cinq minutes de marche nous séparent de la librairie, que l'on découvre au fond d'un petit jardin public sonorisé par le débit du fleuve en contrebas. Une poignée de tables accueillent des lecteurs sous un saule. Aux Mondes de Zulma, on vend du café, de la papeterie de créateurs et des objets de décoration, mais surtout des livres, lus et chéris par les membres de l'équipe. *« Il faut s'extraire de la tyrannie de la nouveauté, s'inscrire dans le temps »*, défend l'éditrice, qui passe désormais la moitié de la semaine à Veules, où elle vient d'aménager des bureaux.

La formule fonctionne : l'équipe a dépassé son budget prévisionnel (300 000 euros de chiffres d'affaires, au lieu des 200 000 attendus, la vente de livres représentant les deux tiers) et, le jour de notre venue, en juillet, ça ne désemplit pas. *« Exigeante mais pas élitiste »*, la librairie veut être un endroit où s'exprime *« une autre vision du monde »*. Toutes les langues, traduites en français, sont représentées, les productions Zulma n'occupant qu'une seule table. Chaque saison, la littérature d'un pays est à l'honneur – cet été, l'Algérie. Des auteurs, traducteurs ou éditeurs du pays concerné viennent parler de leur travail, et la programmation du cinéma de Veules colle à la thématique. En plus de ces *« saisons culturelles »*, des rencontres avec des écrivains sont organisées toute l'année.

« Le métier d'éditeur évolue, analyse Laure Leroy. *Il y a aujourd'hui un besoin de recréer des cercles plus petits, une communauté de lecteurs ailleurs que sur les réseaux sociaux. »* Il est agréable de se dire que la rentrée littéraire de Zulma sera tout aussi accessible à Veules-les-Roses, qui compte quelque 500 âmes, qu'à Paris. ■

Gladys Marivat

* Les Mondes de Zulma, 1 rue Gabriel-Marty, Veules-les-Roses (Seine-Maritime). Ouvert du mercredi au samedi de 10 heures à 13 heures et de 14 heures à 18 h 30, le dimanche jusqu'à 17 h 30. *lesmondesdezulma.fr*

QUELQUES CHIFFRES...

- **1er juin 2022** Inauguration de la librairie
- **31** langues représentées (en plus du français)
- **2 500** références, dont **250** titres publiés aux éditions Zulma
- **45 m²** Surface dédiée aux livres
- **28** rencontres organisées depuis septembre 2022

LAURE SCHAUFELBERGER

« Le groupe Inculte n'a ni leader ni manifeste »

Revue, puis maison d'édition aujourd'hui rattachée à Actes Sud, Inculte a réinventé la dynamique du groupe d'écrivains fédérés autour d'elle. Un collectif original dont Jean-Marc Baud retrace l'histoire.

Le collectif Inculte est né en lançant une *« revue littéraire et philosophique »* au format poche inhabituel. Quel était son projet ?

Jean-Marc Baud. Le collectif, c'est d'abord la revue. Outre un intérêt marqué pour la littérature anglo-saxonne, elle se distingue notamment par le choix des fondateurs – Oliver Rohe, Jérôme Schmidt, Benoît Maurer et Maxime Berrée – de s'entourer de jeunes écrivains pour animer de façon régulière le périodique, et en particulier son dossier, qui aborde des thèmes allant du plus grand sérieux philosophique (« le ressentiment », « le faux ») au plus potache (« le cul », « l'alcool »). Parmi eux, on retrouve de nombreux auteurs et autrices aujourd'hui bien connus : Maylis de Kerangal, Mathias Énard, François Bégaudeau, Joy Sorman, Arno Bertina, Claro, Hélène Gaudy, Mathieu Larnaudie… Le groupe n'a ni leader, ni manifeste, ni liste de membres, ni discipline collective.

Existe-t-il une littérature « Inculte » ?

J.-M. B. Sans programme, il peut sembler compliqué, a priori, de parler d'une littérature inculte. Pourtant, au fur et à mesure des discussions et des projets communs, des références circulent au sein du groupe – Claude Simon, W.G. Sebald… L'« écrivain Inculte » serait celui qui fait fi du bon goût et des hiérarchies culturelles, en écrivant sur le foot, le rock ou une star de la téléréalité. Ce serait aussi un auteur qui s'autorise à s'emparer de sujets dont il n'est pas spécialiste, en amateur, dans une veine documentaire.

Mathias Énard a reçu le prix Goncourt en 2015 pour *Boussole*. Cette « institutionnalisation » est-elle contradictoire, selon vous, avec les principes originels du collectif ?

J.-M. B. C'est toute l'ambiguïté de nombreux groupes littéraires : s'ils s'affirment d'abord comme des lieux de contestation de la littérature en place, ils constituent aussi de formidables moyens de promotion, donc d'intégration dans ce milieu. Et Inculte n'y échappe pas. Mais, même si ses membres produisent une littérature assez clairement à gauche, ils n'ont jamais conçu Inculte comme une machine. Aussi, l'institutionnalisation dont vous parlez est davantage individuelle que collective. Si de nombreux lecteurs connaissent les noms de Mathias Énard ou Maylis de Kerangal, beaucoup ignorent qu'ils font partie du même groupe, preuve que les collectifs sont aujourd'hui moins déterminants dans la carrière des écrivains et sont même souvent invisibilisés. ■

Propos recueillis par Olivier Cariguel

INCULTE. COLLECTIF LITTÉRAIRE
JEAN-MARC BAUD
336 P., PRESSES UNIVERSITAIRES DU SEPTENTRION/PERSPECTIVES, 26 €

DR

« Dans ce procès, là où il n'y a pas de preuves, il y a les mots »

Son *Anatomie d'une chute,* l'histoire d'une écrivaine accusée d'avoir tué son compagnon, lui a valu la Palme d'or à Cannes en mai dernier. La réalisatrice Justine Triet revient sur les enjeux dramatiques de ce vrai-faux thriller.

Justine Triet, à Cannes le 27 mai 2023, après avoir remporté la Palme d'or.

VALERY HACHE/AFP

Après *Sibyl,* en 2019, c'est la deuxième fois que vous filmez un personnage d'écrivaine. Quel rapport entretenez-vous avec l'écriture ?

Justine Triet. Ce que j'écris n'étant jamais autobiographique, je ne choisis pas des cinéastes, mais des personnages qui créent. Dans ce film, je trouvais intéressant de mettre en scène une femme, Sandra, dont les livres vont être analysés au procès. J'ai aussi souhaité que son compagnon décédé, Samuel, soit écrivain également. Il y a une confrontation dramatique que je trouve d'autant plus passionnante que je vis moi-même avec quelqu'un qui fait le même métier que moi [*Arthur Harari, réalisateur d'*Onoda]. Cela amplifiait l'idée d'un couple qui essaie d'être dans la parité mais qui n'y arrive pas. Elle a du succès, pas lui : j'inverse les standards du couple classique. Les mots et le langage sont importants aussi : elle est allemande, il est français, ils se parlent en anglais. C'est un terrain neutre. La langue incarne leur problème.

Le film s'ouvre sur une interview de Sandra par une étudiante qui l'interroge sur son rapport à la fiction, au réel, à l'imaginaire… Pourquoi ?

J.T. L'étudiante l'avoue : ce qui l'intéresse, c'est finalement la vie de la romancière. Moi, j'adore la fiction, mais, comme beaucoup, je suis victime du piège : si l'histoire racontée est vraie, c'est encore mieux. Pourtant, je reste très suspicieuse. Où est la vérité ? Mettre en scène cette vérité se cristallise dans un procès. La question « qui croire ? » est à l'origine de ce film.

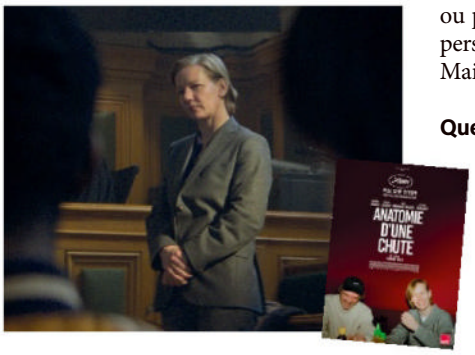
Comment aborder, justement, le « film de procès », un genre à part entière ?

J.T. Il en existe deux types, dont le premier est construit sur la découverte des pièces du puzzle et joue sur le suspense. Moi, je voulais l'inverse : c'est Sandra que l'on découvre petit à petit et, plus on avance, plus les mots, et seulement eux, vont venir combler les trous de l'enquête. Là où il n'y a pas de preuves, il y a les mots, donc du fantasme et de l'imaginaire. Le récit est bâti sur deux registres : le « comment », ce qui s'est passé, et le « pourquoi », l'exploration de la vie de cette femme, sa sexualité, sa façon de vivre, sa position de mère, d'amante… Un tribunal figure toute la société. On y cherche la vérité et on l'évite. L'avocat général et celui de la défense inventent un récit lié à leurs propres enjeux. Ce qu'on y raconte est peut-être plus important que la vérité elle-même. C'est pourquoi je voulais qu'un élément tangible soit au centre du procès : une discussion qui vire à la dispute. Mais cette discussion n'est volontairement pas filmée. Le manque d'images fait fantasmer. Est-ce que la vérité est là ? Bien sûr que non. C'en est une partie, mais une partie sur laquelle se brodent les enjeux du procès. C'est une discussion violente mais, selon qui vous êtes, vous

penchez pour elle ou pour lui. Et le jeu des acteurs y est pour beaucoup. J'ai tourné en demandant aux comédiens des intentions de jeu différentes pour pouvoir m'en sortir au montage. Mais je dois avouer que je n'avais pas pensé que les différences seraient si importantes. J'ai été surprise que les gens penchent davantage pour l'un des deux personnages – je ne dis pas lequel… Je voulais contrôler l'écriture du scénario, mais nous avons systématiquement posé la question à celles et ceux à qui l'on montrait le film : « *Tu es contre elle ? Pour elle ? Pour lui ?* » Je voulais préserver l'ambiguïté et garder le suspense du verdict, mais je pensais maîtriser davantage à l'écrit. Ce film est l'alliance entre l'écriture précise et le désir de laisser le jeu des comédiens faire bouger les lignes.

La fin fut-elle toujours la même : innocente ou coupable ?

J.T. Oui, il n'y a toujours eu qu'une seule fin. Mais la résolution a changé : il y a eu une version avec un rebondissement, que l'on a finalement supprimé. Nous avons voulu prendre un autre chemin en donnant plus d'importance à l'enfant du couple. Ce qui m'importait aussi, c'était l'après-verdict,



quel qu'il soit, car beaucoup de choses se rejouent après un verdict. Il y a sans doute l'ombre d'un doute, comme le titre de ce film d'Hitchcock que j'ai souvent regardé.

Les mots sont importants dans vos films. Comment les dialogues ont-ils été écrits ?

J.T. Nous écrivions à deux, Arthur et moi, puis nous corrigions. C'était joyeux. Un procès, ce n'est pas simple à construire, mais c'est fascinant. Le dialogue est omniprésent. Paradoxalement, cette partie a été beaucoup plus rapide à écrire que les autres scènes. Dans un procès, les mots sont là pour accuser ou pour défendre, pour raconter ce que personne ne sait, pour faire office de faits. Mais la question centrale est : sont-ils vrais ?

Quel souvenir gardez-vous de la Palme d'or que vous avez reçue ?

J.T. C'était angoissant et formidable à la fois. Le matin même, je pensais avoir gagné un petit prix, car les organisateurs, qui me demandaient de revenir pour le palmarès, n'étaient pas très enthousiastes. Puis la soirée s'est déroulée sans que je sois appelée, jusqu'à la Palme… À la fin, je voulais juste que mes jambes me portent jusqu'à la scène !

Et quel souvenir de la polémique qui a suivi ?

J.T. J'ai simplement voulu dire que la jeune génération devait pouvoir profiter de ce que la mienne a eu. Mes propos ont été déformés. L'importance des mots, toujours… ■ **Propos recueillis par Éric Libiot**

→ **Anatomie d'une chute,** de Justine Triet. Avec Sandra Hüller, Swann Arlaud, Milo Machado Graner… En salles.

3 QUESTIONS À… JAMES PRICHARD

L'arrière-petit-fils d'Agatha Christie nous parle de *Mystère à Venise,* qui est la troisième adaptation d'un roman de la reine du crime par Kenneth Branagh.

***Mystère à Venise* est une adaptation du *Crime d'Halloween.* En quoi se distingue-t-elle ?**

James Prichard. Michael Green, le scénariste du *Crime de l'Orient-Express* et de *Mort sur le Nil*, voulait s'attaquer au *Crime d'Halloween* depuis longtemps. Cela m'avait surpris car ce roman est bien moins connu que ceux utilisés pour les deux précédents films. Mais, selon Michael, si l'on voulait continuer à faire des adaptations réussies, il fallait que celle-ci se démarque. C'est le cas de *Mystère à Venise,* dont la tonalité est totalement différente. Des libertés ont été prises avec le roman, qui se déroule dans la campagne anglaise et non à Venise. Quand Michael a écrit le scénario, il voulait situer l'intrigue dans un environnement plus atmosphérique, et Venise, au-dessus de laquelle plane une aura de mystère, offre cette théâtralité. Il y a toujours une énigme à résoudre, mais avec un soupçon de surnaturel, un genre qui a toujours beaucoup intéressé mon arrière-grand-mère.

C'est votre troisième collaboration avec Kenneth Branagh. Qu'a-t-il apporté à ces adaptations ?

J.P. Quand Kenneth Branagh est arrivé sur ces projets d'adaptation – bien avant que je prenne la place de mon père à la tête d'Agatha Christie Limited –, en nous disant qu'il voulait également interpréter Hercule Poirot, cela nous a paru comme une évidence, tant il a de points communs avec le personnage. Il a parfaitement cerné l'essence de Poirot, tout en lui donnant une dimension supplémentaire. C'est un être merveilleux. Je ne sais pas où il trouve l'énergie d'être à la fois le réalisateur et l'acteur principal. Il apporte une vitalité incroyable à ses films. Tout le monde adore travailler avec lui, on s'amuse beaucoup sur ses tournages. Et il respecte énormément le travail de mon arrière-grand-mère, ce qui, bien évidemment, est primordial.

Quel autre réalisateur aimeriez-vous voir aux commandes d'une adaptation d'Agatha Christie ?

J.P. J'aime beaucoup ce que Rian Johnson a fait avec *À couteaux tirés* et *Glass Onion.* Ce sont de beaux hommages à mon arrière-grand-mère, mis en scène de façon très malicieuse, intelligente. Je serais ravi qu'il décide un jour d'adapter officiellement un roman d'Agatha Christie, mais je reconnais qu'il se débrouille déjà très bien tout seul ! ■

Propos recueillis par Ilan Ferry

→ **Mystère à Venise,** de et avec Kenneth Branagh. Avec aussi Kyle Allen, Camille Cottin, Jamie Dornan… En salles le 13 septembre.

LES FILMS PELLÉAS/LES FILMS DE PIERRE - DR

LIVRE

BANDES ORIGINALES & CINÉMA DE GENRE. DE PSYCHOSE À BLADE RUNNER
LUDOVIC VILLARD (LE MOT ET LE RESTE)

→ **Rien ne vaut l'érudition lorsqu'elle s'expose avec clarté et simplicité. Ici, l'érudit se nomme Ludovic Villard. Cinéphile, musicien, poète, il s'est attaché à un corpus original résumé par le titre de son ouvrage. Les films de genre dont il parle – fantastique, polar, western… – ont tous un point commun : des budgets serrés, des cinéastes curieux et des compositeurs inventifs, qui rompent avec le classicisme pour réinventer l'utilisation des instruments. Bernard Herrmann pour *Psychose,* mondialement célèbre, en est l'exemple type. Un condensé parfait de l'histoire du cinéma et une succession de chapitres consacrés à des films emblématiques. Pas mieux.** E.L.

DVD

***VIRGIN SUICIDES* DE SOFIA COPPOLA** (PATHÉ)

Avec ce premier long-métrage, la fille du réalisateur du *Parrain* imposait d'emblée son prénom et sa patte. Plus de vingt ans après sa sortie, cette adaptation du roman de Jeffrey Eugenides a non seulement gardé sa force émotionnelle, mais elle a gagné en mélancolie – notamment grâce aux visages de ses actrices, sublimés par la lumière, et à la musique planante du groupe Air. B.L.

***LES TROIS MOUSQUETAIRES. D'ARTAGNAN* DE MARTIN BOURBOULON** (PATHÉ)

En attendant le deuxième volet, intitulé *Milady* (en salles le 13 décembre), on peut revoir ce premier épisode enlevé, impeccablement écrit, interprété et mis en scène (malgré une image un poil sombre). Du grand cinéma populaire français, mais aussi l'une des meilleures adaptations du classique de Dumas. B.L.

À l'étouffée

Pour son retour au cinéma, Catherine Breillat raconte, dans *L'Été dernier,* la relation entre une femme et son beau-fils. Provoc ? Non, mollo.

Dix ans après *Abus de faiblesse,* l'autrice Catherine Breillat revient derrière la caméra. *L'Été dernier,* en compétition au dernier Festival de Cannes, est un remake du film *Dronningen,* de la Danoise May el-Thouky. Avec le même point de départ : une femme, avocate, a une liaison amoureuse et sexuelle avec son beau-fils de 17 ans. Il avoue, elle nie. Frisson familial, thème sociétal, ambition morale : Catherine Breillat, qui n'aime rien tant que les sujets qui chauffent les yeux, l'esprit et la raison avec, souvent, des morceaux de sexe dedans, notamment dans *Anatomie de l'enfer,* avec Rocco Siffredi. La provocation ne lui fait donc pas peur, mais c'est paradoxalement ce qui est absent de cet *Été dernier.* Tout n'y est que calme et cheveux lisses. L'exposition est parfaite, mais, une fois l'acte consommé, il ne se passe pas grand-chose. Ni scandale, ni révolte, ni acceptation. Juste un drame petit-bourgeois qui avance tranquillement. Les acteurs ne sont pas fautifs – Léa Drucker, Samuel Kircher, Olivier Rabourdin, tous très bien. Ce qui manque, c'est un tremblement de terre. Au moins un questionnement moral chez Anne, l'avocate. Le personnage est là, mais, à part prendre du plaisir malgré elle… Catherine Breillat cuit son sujet à l'étouffée en espérant faire exploser le couvercle de la marmite. Mais non. ■ **Éric Libiot**

(En salles le 13 septembre)

Les dents (pointues) de la mer

Quelques pages d'une œuvre suffisent parfois à inspirer une adaptation au cinéma. Ainsi, un simple passage du *Dracula* de Bram Stoker a suggéré ce *Dernier voyage du Demeter,* en l'occurrence un extrait du chapitre 7 : le journal de bord du bateau transportant le célèbre vampire jusqu'en Angleterre. On pouvait redouter cette relecture, eu égard à sa production chaotique (plusieurs réalisateurs ont quitté le navire en cours de route), mais, malgré un cahier des charges « politiquement correct » limitant la puissance du film et une interprétation un peu plate, le Norvégien André Øvredal *(The Jane Doe Identity)* a su tenir sa barque et renouveler le mythe grâce à un climat anxiogène à souhait, une reconstitution crédible, une créature graphiquement réussie et – c'est le principal – de vrais beaux moments de frousse. ■ **Baptiste Liger**

(En salles)

ET AUSSI…

Basé sur un roman de Mizuki Tsujimura, *Le Château solitaire dans le miroir* marque le retour d'un maître de l'animation nippone, Keiichi Hara. Une jeune collégienne, déscolarisée et renfermée, traverse régulièrement le miroir (au sens propre) pour retrouver des camarades dans un étrange manoir. Une évocation subtile et onirique du mal-être adolescent *(en salles le 6 septembre).* Après avoir raflé un césar pour son adaptation d'*Illusions perdues,* Jacques Fieschi remet le couvert avec Balzac en transposant la nouvelle *Les Secrets de la princesse de Cardignan.* Derrière la caméra, pas de Xavier Giannoli mais Arielle Dombasle – qui s'offre d'ailleurs le rôle-titre *(en salles le 13 septembre).* B.L.

PYRAMIDE FILMS

Mystères et puberté

Une nouvelle et surprenante adaptation d'Harlan Coben.

Entre Harlan Coben et le petit écran, c'est une longue et fructueuse histoire d'amour, qui a commencé sous pavillon français avec les miniséries *Une chance de trop* et *Juste un regard,* diffusées sur TF1. En 2018, Netflix signe avec l'auteur un mirobolant contrat prévoyant pas moins de quatorze adaptations. Cinq ans plus tard, c'est au tour de Prime Video de mettre le grappin sur le prolifique maître du polar. Premier jalon de cette nouvelle collaboration, *À découvert* (*Shelter,* en V.O.) est l'adaptation du roman éponyme de l'Américain, publié en 2011. On y fait la connaissance de Mickey Bolitar (neveu de Myron Bolitar, personnage phare des romans de Coben), un adolescent parti vivre chez sa tante, dans la petite ville de Kasselton, après le décès brutal de son père. Bien décidé à faire la lumière sur l'étrange disparition d'une de ses camarades de classe, ce jeune homme introverti et rebelle va dévoiler peu à peu la face cachée d'une communauté pas si tranquille qu'elle en a l'air.

Bien que résolument orienté *young adult, À découvert* contient tous les ingrédients qui ont fait le succès de son auteur et se pare d'un propos étonnamment sombre et mature. Une dichotomie que son adaptation télévisée embrasse à merveille, jonglant habilement entre différentes tonalités tout en parvenant à nous tenir en haleine au fil de ses huit épisodes. Il faut dire que l'écriture, particulièrement ciselée, de Coben se fond parfaitement dans le format épisodique et trouve un étonnant écho dans une mise en scène certes fonctionnelle mais généreuse en ambiances tortueuses. Évoquant des sujets aussi douloureux que le deuil ou l'Holocauste, *À découvert* parvient à diluer totalement cette noirceur en brossant les touchants portraits d'adolescents en quête d'identité. Et, si les quelques clichés égrenés ici et là (l'homme de main aux allures de garde du corps, l'adolescente introvertie au look gothique, le rigolo de service cachant des fêlures intérieures…) prêtent à sourire, l'intrigue à tiroirs, assortie d'un propos plutôt bien amené sur la transmission, aura de quoi séduire les plus réfractaires à l'univers d'Harlan Coben. ■

Ilan Ferry

(Sur Prime Video)

Planches mixtes

Avant leur création à La Colline, à Paris, les nouvelles pièces de Laurent Mauvignier et de Yasmina Reza, dans des registres différents, se dévoilent d'ores et déjà à l'écrit.

Avec *Proches,* c'est encore une fois une pièce singulière et de haute intensité dramatique que propose Laurent Mauvignier. Un père, une mère et leurs deux filles, aidées par leurs compagnons respectifs, préparent une fête en l'honneur de Yoann, leur fils et frère, à l'occasion de sa sortie de prison, après quatre ans de captivité. Mais voici que débarque Clément, l'ancien amant de Yoann. Que vient-il faire dans cette réunion des proches de l'ex-prisonnier ? Le suspense se met en marche. Au fil de confidences arrachées ou volées, d'engueulades tonitruantes et de tendres réconciliations, les sept personnages présents, à la fois unis et inconciliables, tous traumatisés pour des raisons différentes, vont se dévoiler. Parfois interrompus par des interventions fantasmées de Yoann, les dialogues s'enchaînent, à la fois quotidiens et poétiques, drôles et poignants, vachards et tendres, brillants, inattendus. Répétitifs aussi, parfois, pour témoigner, à la façon d'un Thomas Bernhard, des hoquets de la pensée des personnages, sans que la tension de ce huis clos à la fois dramatique et comique en soit amoindrie une seule seconde. La pièce sera présentée dans une mise en scène de l'auteur *(photo).*

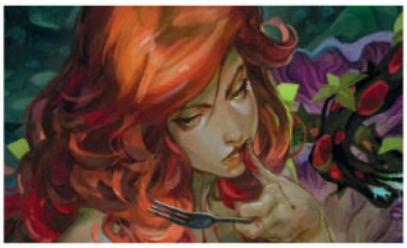
Dans un tout autre registre, la drôlerie de la nouvelle pièce de Yasmina Reza s'annonce dès son titre, *James Brown mettait des bigoudis.* Dans une maison de repos, on suit les parents, complètement dépassés, d'un ado qui se prend pour Céline Dion et s'est lié d'amitié avec un autre ado, qui, lui, se vit comme un Noir alors qu'il est blanc. En vingt scènes hilarantes dans le ton mais plutôt graves et mélancoliques sur le fond, l'autrice d'*Art* réussit une éblouissante variation sur les thèmes de l'identité et de la différence. Qui se dévore comme un roman. ■

Dominique Poncet

PROCHES
LAURENT MAUVIGNIER
128 P., MINUIT, 15 €. Au Théâtre de La Colline (Paris 20e) du 12 septembre au 8 octobre.

JAMES BROWN METTAIT DES BIGOUDIS
YASMINA REZA
112 P., FLAMMARION, 14 €. Au Théâtre de La Colline (Paris 20e) du 19 septembre au 15 octobre.

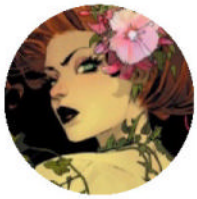
AMAZON PRIME VIDEO - TUONG-VI NGUYEN/LA COLLINE



Plante vivace

Poison Ivy, personnage phare de l'univers de Batman, se voit efficacement modernisée.

Avec Harley Quinn, Poison Ivy fait partie des personnages féminins les plus passionnants à avoir jalonné l'univers de Batman. Faisant partie intégrante de la mythologie du héros, elle en a traversé toutes les itérations, télévisuelles, cinématographiques, graphiques ou vidéoludiques. Petite piqûre de rappel pour qui ne connaîtrait pas la vénéneuse antagoniste du Chevalier Noir. À la suite de diverses expérimentations, Pamela Isley, botaniste, se voit dotée de pouvoirs qui lui permettent de contrôler les plantes et d'empoisonner quiconque se dresserait sur son chemin. Redoutable séductrice, cette supercriminelle instable et ambiguë voue aux hommes une haine aussi forte que son amour pour les plantes. Dans *Poison Ivy Infinite,* l'antihéroïne décide de tout laisser derrière elle après les terribles événements de *Batman Infinite,* qui ont failli lui coûter la vie ainsi que ses pouvoirs. Mais chassez le naturel, il revient au galop, et bientôt Pamela Isley redevient Poison Ivy, jonchant son parcours « rédempteur » de cadavres et… de plantes!

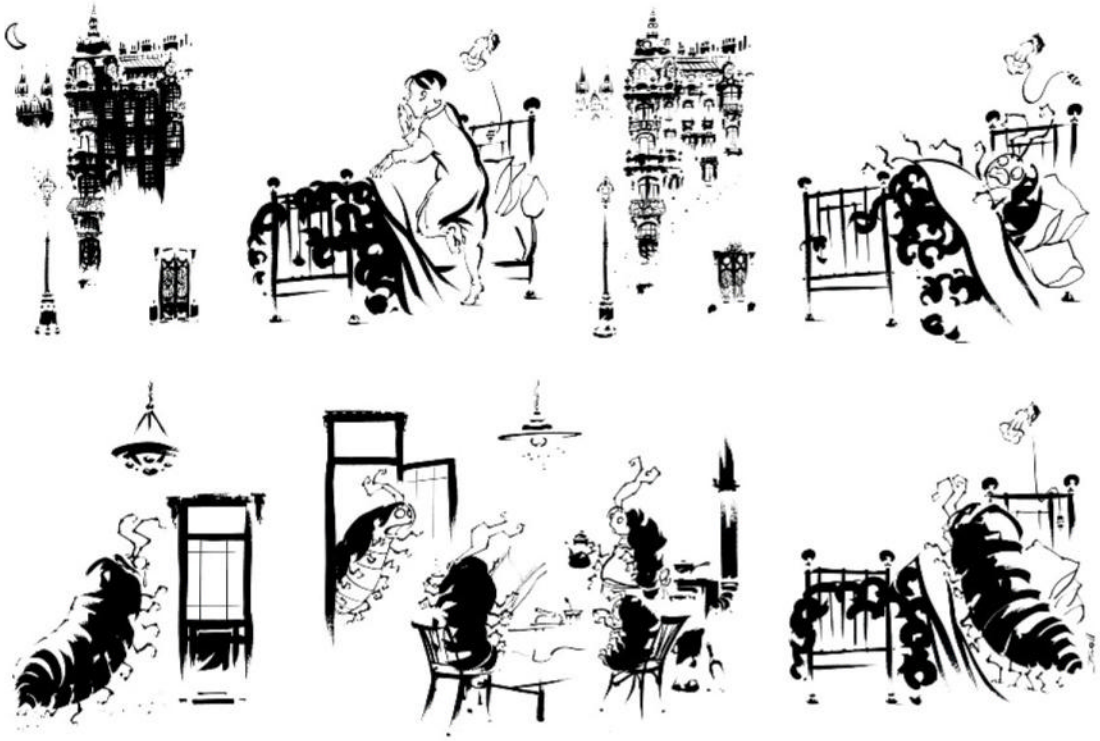


Personnage charismatique mais trop sous-exploité, Poison Ivy trouve enfin ici un récit à la hauteur de son aura. À la fois brûlot féministe et fable écologiste, *Poison Ivy Infinite* utilise intelligemment les codes propres au genre horrifique pour illustrer son propos d'une actualité glaçante. À travers son personnage-titre, c'est tout un « scope » des préoccupations sociétales actuelles qui est ici traité. Un angle d'attaque judicieux que l'on doit à la plume de Gwendolyn Willow Wilson, connue pour avoir créé, avec Adrian Alphona et Sana Amanat, le personnage de Kamala Khan, alias Miss Marvel, première héroïne musulmane de l'univers Marvel. En passant dans le camp « adverse », la scénariste n'a rien perdu de sa nature subversive, sa Poison Ivy incarnant une antihéroïne comme on en voit peu, à la fois forte et fragile, en proie à ses parts d'ombre. Une dualité que souligne parfaitement le crayon de Marcio Takara, déjà à l'œuvre sur *Wonder Woman Infinite.* ■

Ilan Ferry

POISON IVY INFINITE (T. 1). CYCLE VERTUEUX
GWENDOLYN WILLOW WILSON ET MARCIO TAKARA
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MATHIEU AUVERDIN, 184 P., URBAN COMICS, 19 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL *LA MÉTAMORPHOSE*



MARCIO TAKARA/URBAN COMICS - BOLL

ÇA FAIT DU BIEN DE TOURNER LA PAGE

INFORMER. DIVERTIR. APPROFONDIR.

PRIX RELAY-SEPM DES **MAGAZINES** DE L'ANNÉE 2023

RELAY sepm SYNDICAT DES ÉDITEURS DE LA PRESSE MAGAZINE

LES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2023

Découvrez chez RELAY les **magazines** de l'année.

LE PODCAST
Kube
→ On a déjà parlé dans ces pages de la formidable initiative Kube, une box littéraire personnalisée pour chacun par des libraires, et livrée partout dans le monde. Pour élargir la communauté, les trois fondateurs proposent désormais un podcast passionnant qui commente l'actualité littéraire.

LA NEWSLETTER
Incipit
→ Notre journaliste Léonard Desbrières a lancé cet été une newsletter littéraire consacrée à la nouvelle génération de romancières et romanciers français. Des portraits, des interviews et des listes de lecture directement dans votre boîte mail, gratuitement ! Rendez-vous sur Kessel.media pour vous abonner.

LE REPLAY
Milan Kundera. Odyssée des illusions trahies
→ Dès le lendemain de la mort du romancier d'origine tchèque Milan Kundera, Arte.tv mettait en ligne ce documentaire fascinant qui revient sur la trajectoire singulière et énigmatique de ce géant des lettres. Un bijou disponible jusqu'au 10 octobre. **J.H.**

Olivier Bourdeaut, pionnier d'une rentrée connectée

Pour s'adapter aux bouleversements du marché du livre, les éditeurs ne sont pas seuls à innover : les écrivains s'y risquent aussi, à commencer par l'auteur d'*En attendant Bojangles*.

Le règne sans partage des réseaux sociaux, l'émergence de nouveaux médias et de plateformes numériques innovantes poussent de plus en plus d'auteurs à s'interroger sur les méthodes de diffusion de leurs écrits. Si la publication papier reste un graal prestigieux, incomparable, de nouveaux procédés étonnants voient le jour qui viennent secouer le milieu en même temps que nos habitudes de lecture. En cette rentrée littéraire, une initiative risque ainsi de faire beaucoup parler d'elle. En juin dernier déjà, Olivier Bourdeaut avait surpris son monde. L'auteur d'*En attendant Bojangles*, livre multirécompensé, vendu à plus d'un million d'exemplaires et adapté au cinéma, choisissait la plateforme Kessel, spécialisée dans la newsletter, pour publier en quatre épisodes une nouvelle inédite intitulée *Devenir quelqu'un, rester un fils*. Mais cette courte aventure d'un nouveau genre n'était qu'un prélude à un projet beaucoup plus ambitieux et novateur puisque, dans quelques semaines, c'est son tout nouveau roman que l'écrivain publiera en exclusivité sur la plateforme. Un épisode par semaine, pour un temps de lecture de dix minutes environ, et un retour tonitruant du roman-feuilleton, dont la presse faisait ses choux gras au XIXe siècle. Avec ce nouveau format, c'est une méthode d'écriture inédite que le romancier éprouve : « *Il faut que ce soit une récréation dans la journée ou la semaine de l'abonné* », déclarait Olivier Bourdeaut au moment de lancer sa nouvelle. « *Une parenthèse complète, un chapitre entier qui s'inscrit dans une continuité, dans un ensemble plus vaste, mais avec une introduction, un développement, une chute.* » Cette façon de raconter, cette envie de changer la manière de s'immerger dans les histoires saura-t-elle toucher le cœur des lecteurs ? ■ **Jean Hurtin**

• LIVRES AUDIO/PODCAST

***AU-DELÀ DE NOS LARMES* DE TATIANA MUKANIRE BANDALIRE**
LU PAR GUILA CLARA KESSOUS (ÉDITIONS DES FEMMES-ANTOINETTE FOUQUE)

■ **Coordinatrice du Mouvement national des survivant.e.s de violences sexuelles en République démocratique du Congo, Tatiana Mukanire Bandalire témoigne de l'utilisation du viol comme arme de guerre. Préfacé par le docteur Denis Mukwege, prix Nobel de la Paix, son récit, lu ici par Guila Clara Kessous, est une grande leçon de courage.**

***LE SENS DES MOTS* PODCAST DE L'ENS DE LYON**
ÉDITIONS DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE LYON

■ **Le Sens des mots, proposé par les Éditions de l'ENS de Lyon, cherche à répondre à des questions variées et passionnantes, comme « Quel rôle peut jouer la fiction dans le militantisme écologique ? » ou « La fabrique des inégalités, ça commence dès l'école maternelle ? ». Une première saison en forme d'éloge du gai savoir.**

***LE GUERRIER DE PORCELAINE* DE MATHIAS MALZIEU**
LU PAR L'AUTEUR (AUDIOLIB)

■ **Décoré par le prix Plume de paon des lycéens en 2023, *Le Guerrier de porcelaine* retrace l'enfance d'un père dans les derniers mois de la Seconde Guerre mondiale. Lu par Mathias Malzieu lui-même, ce texte très intime de l'auteur, chanteur et musicien mêle les voix intérieures d'un fils et de son père, à partir des souvenirs de ce dernier.**
Christophe Rioux

DR

MAGSTD/PIXABAY

Cordes sensibles

En compagnie de Bach et Vivaldi, Akira Mizubayashi et Léonor de Récondo chantent l'amour de la lutherie.

Amati, Stradivari, Guarneri, Goffriller… L'époque fastueuse de la lutherie à Venise et à Crémone s'est teintée de noms illustres qui fondent la légende et font gambader l'imaginaire. Avec sa *Suite inoubliable,* Akira Mizubayashi s'appuie sur le mystère de la facture instrumentale pour développer un récit envoûtant qui nous transporte entre Tokyo, Karuizawa, Marseille et Paris. En 1936, Ken Mizutani part explorer son talent de jeune violoncelliste au Conservatoire de Paris, mais le début de la guerre le rappelle, trois ans plus tard, dans son pays. Prisonnier d'une dictature violente et mortifère, il se lie d'amitié avec sa luthière française et lui présente son splendide Goffriller de 1712, confié par une fondation à l'issue d'un concours brillamment remporté à Lausanne. En 2016, une jeune luthière découvre cet instrument au vernis rouge sombre et les secrets qui l'accompagnent dans son atelier parisien de la rue La Boétie… S'ensuit un chemin de piste à travers l'histoire du violoncelle et de ses détenteurs successifs.

Les passages décousus épousent la structure en six mouvements de la première *Suite* de Bach dans un effet de style parfaitement réussi ; l'auteur tisse progressivement les liens et nous tient en haleine avec une écriture d'une grande finesse, un discours subtil et une émouvante simplicité dans la narration. D'une habileté remarquable, il dépose des éléments dans l'esprit du lecteur, puis en invoque les réminiscences qui apparaissent à la manière d'évocations troubles. Assurément, Akira Mizubayashi est un grand auteur.

La lutherie est également au cœur du nouveau roman de Léonor de Récondo, *Le Grand Feu*. L'autrice et violoniste nous emmène à Venise à l'aube du XVIIIe siècle. Ilaria est envoyée dès sa naissance dans l'institution de la Pietà, orphelinat et conservatoire pour jeunes filles. Encadrées par Antonio Vivaldi dans leur progression artistique, celles-ci grandissent au sein d'un univers clos où la solitude et le rigorisme côtoient la beauté absolue de la musique. La plume délicate de Léonor de Récondo suit l'épanouissement et les tourments d'Ilaria dans sa vie intérieure et au violon, avec une authenticité de ton qui ne laisse pas de doute sur son propre lien à l'instrument. ■ **Aude Giger**

SUITE INOUBLIABLE
AKIRA MIZUBAYASHI
256 P., GALLIMARD, 20 €

LE GRAND FEU
LÉONOR DE RÉCONDO
224 P., GRASSET, 19,50 €

La compétitivité doit-elle primer sur tout ?

L'essayiste Benjamin Brice fustige la logique de concurrence économique à tout crin. Mais comment s'en abstraire dans un marché mondialisé et, en premier lieu, dans le cadre européen ?

De droite ou de gauche, tous nos gouvernements se sont ralliés, depuis trois décennies, à une « *politique de l'offre* » visant, par des baisses d'impôts pour les entreprises, par une réduction des dépenses publiques et par un salariat « *flexibilisé* », donc moins exigeant sur les salaires, à améliorer la compétitivité de nos produits. On en connaît les raisons : la concurrence mondiale et l'euro, qui empêche de pratiquer des dévaluations permettant d'abaisser nos prix à l'exportation.

Le hic, comme l'explique le docteur en sciences politiques Benjamin Brice dans *L'Impasse de la compétitivité,* est que cette stratégie a non seulement échoué – jamais notre balance commerciale n'a été aussi déficitaire – mais qu'elle a eu des effets collatéraux désastreux. Elle a accéléré la désindustrialisation de notre pays, entraînant, comme on l'a vu avec le Covid-19, des problèmes d'approvisionnement. Elle a dégradé nos services publics et réduit le niveau de vie des couches les plus défavorisées, générant un malaise social endémique (Gilets jaunes, retraites…) et aggravant la faillite démocratique.

Benjamin Brice ne conteste pas la logique de cette politique dans un certain état du monde, mais il pense que ce dernier a changé : la mondialisation régresse, l'écologie devient centrale et, la guerre en Ukraine aidant, l'indépendance économique prend le pas sur la compétitivité. Dans la lignée de son premier ouvrage, *La obriété gagnante,* il préconise une maîtrise de nos importations qui passe par un changement de nos habitudes de consommation et une réindustrialisation. Mais on peut se demander si le cadre de résolution de cette question ne devrait pas être l'Europe entière, avec une « *Europe-puissance* » protectionniste et dotée d'un plan « *à la chinoise* » de montée en gamme de nos exportations. Un débat qui mériterait une discussion approfondie. ■ **Patrice Bollon**

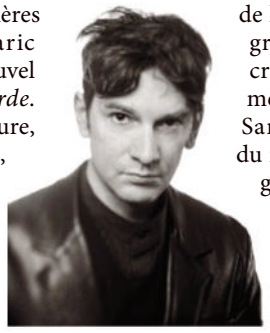
L'IMPASSE DE LA COMPÉTITIVITÉ
BENJAMIN BRICE
224 P., LES LIENS QUI LIBÈRENT, 16 €

• MAUVAIS ESPRIT

Sauver l'art en panne

Romaric Sangars convoque la mystique cistercienne pour rendre à l'art occidental sa vocation première. Un essai radical.

En 2015, il se demandait si « *gifler Jean d'Ormesson* » pourrait donner quelque chance de sortir la littérature française des ornières de la complaisance. Romaric Sangars récidive avec un nouvel essai, *La Dernière Avant-garde.* Cible élargie : outre la littérature, l'art moderne et postmoderne, un art épuisé, qui bégaie en se parodiant et patauge dans les provocations à deux sous. « *On voudrait nous faire croire que la vulgarité des tags pourrait nous sauver de l'inhumanité des blocs* » ou que le snobisme kitsch et régressif d'un Jeff Koons porte encore quelque chose de la promesse de ce qui fut le grand art. Il n'en est rien et la crise est totale, métaphysique même : « *le centre est perdu* », Sangars renvoyant là au titre du remarquable essai du poète grec Zissimos Lorentzatos. Ce diagnostic est certes partagé par nombre de ceux qui réfléchissent aux impasses de l'art contemporain. Plus originales sont les suggestions invitant à passer ce cap : rappeler que Dieu (celui du Christ) est Dieu et qu'on ne saurait le « *rhabiller en notaire de l'ordre bourgeois* » ni en « *doux rêveur inoffensif* ». Et donc ? Aller chercher au XIIe siècle le « *repère salvateur* », chez saint Bernard et les premiers cisterciens qui « *pensaient le corps spirituellement et l'esprit d'une manière charnelle* », et ainsi l'art retrouvera sa vocation profonde, qui est de « *bâtir une manière sacrée d'habiter le monde* », en pèlerin qui cherche la vie et non en rentier qui a désappris à vivre. À la suite de cette révolution cistercienne « *s'élaborèrent les fondements de la littérature, de la peinture et de la musique européennes* ». Si l'élan mystique s'est perdu en partie, l'auteur remarque que certains précurseurs, y compris au sein de la culture de masse, produisent encore des œuvres inédites et fécondes. Intelligent et plaisamment insolent. ■ **Jean Montenot**



LA DERNIÈRE AVANT-GARDE. LE CHRIST OU LE NÉANT
ROMARIC SANGARS
162 P., CERF, 18 €

DR/LES LIENS QUI LIBÈRENT - BENJAMIN DE DIESBACH/CERF

PHILOSOPHIE

MARYLIN MAESO

Judéité littéraire

« *La littérature juive de langue française n'existe pas, et nous allons vous en parler.* » C'est avec ce trait d'esprit digne de Woody Allen que Nelly Wolf introduit le paradoxe qui traverse son dernier ouvrage, *Le Juif imaginé. Scénographie de la judéité dans le roman français*. La littérature juive est, à ses yeux, cette entité à la fois obscure et évidente, un objet littéraire dont l'existence parfois floue est pourtant confirmée jusque dans sa remise en question. L'histoire de la littérature juive reflète en cela celle, riche et tragique, des Juifs en France : « *Les termes du contrat social proposé à la minorité juive au moment de la Révolution française ont durablement façonné l'existence juive entre une invitation à paraître et une injonction à s'effacer. Les écrivains pourvus d'une filiation juive ont négocié dans le champ littéraire les termes de ce contrat* », avance l'autrice. L'écriture devient ainsi le lieu d'une mise en scène de la judéité, où l'imaginaire tâtonnant compose avec la réalité compliquée de l'être-minoritaire et contribue, en retour, à construire cette identité.

Qu'est-ce qui rend juive la littérature ? Le fait d'être juif ? L'exploration de thématiques et d'enjeux jugés typiques de la judéité ? Une prise de position engagée en faveur de l'histoire et de l'identité juives ? Les critiques et universitaires, juifs ou non, ne s'entendent pas sur la question. Cette mésentente, cette incertitude féconde, ne serait-elle pas, justement, un motif inhérent au judaïsme ? Comment se situer, savoir et dire qui l'on est dans un pays où l'accueil est conditionnel et l'ouverture, soupçonneuse ? L'anecdote d'un Romain Gary tentant de dissuader Myriam Anissimov d'écrire des romans juifs car les Français « *ne peuvent pas nous comprendre* » dit tout de ce besoin de construction, d'expression et de communication de soi, d'autant plus impératif qu'il est contrarié. Gary hésite et, pourtant, il doit son second Goncourt à l'écriture d'un roman, *La Vie devant soi*, célébrant l'amitié improbable entre un orphelin arabe et une vieille rescapée des camps d'extermination nazis.

Au « pays des droits de l'homme », qui se targue d'incarner l'universel et se méfie des particularismes, l'idée même d'une « littérature juive » dérange, comme une menace de sécession au sein d'un champ littéraire sommé d'être à tout le monde et de parler pour tous. C'est qu'il y a un malentendu, que la littérature juive ne cesse de dissiper. Quoi de plus juif que le sentiment d'être un étranger chez soi ? Et quoi de plus universel, à la fois, que cette expérience de l'altérité et de l'exil intérieur ? « *La légitimité de l'écrivain et son degré de consécration dans le champ littéraire sont proportionnels à la quantité d'universalité qui lui est reconnue. Écrivain, ou artiste, sont des métiers qui supportent mal d'être spécifiés par un déterminant. Être un écrivain juif renvoie d'emblée à un statut de minorité, d'exception communautaire, de particularisme. Le label est synonyme d'universalisme amputé. Pourtant, la condition juive est une condition humaine. À ce titre, elle est porteuse, comme toute autre, d'universalité.* » La littérature est un humanisme de l'imaginaire. ■

> CETTE MÉSENTENTE, CETTE INCERTITUDE FÉCONDE, NE SERAIT-ELLE PAS UN MOTIF INHÉRENT AU JUDAÏSME ?

★★★☆☆

LE JUIF IMAGINÉ. SCÉNOGRAPHIE DE LA JUDÉITÉ DANS LE ROMAN FRANÇAIS

NELLY WOLF

380 P., CNRS, 26 €.

EN LIBRAIRIES LE 7 SEPTEMBRE.

AUDREY SOVIGNET

DES LIVRES ET DES JEUX À VILLENEUVE-SUR-LOT

Les 23 et 24 septembre, le festival Villeneuve se livre investit le cœur historique de la cité du Sud-Ouest pour sa troisième édition.

Le premier week-end de l'automne 2023 se tiendra, pour la troisième année consécutive, le festival littéraire Villeneuve se livre. Près de 70 auteurs sont attendus pour ces deux journées de rencontres, de dédicaces et d'animations littéraires. Parmi eux, Alexia Stresi, Régis Jauffret, Michelle Perrot, notre chroniqueur Daniel Picouly ou encore le lauréat du prix Goncourt 2020, Hervé Le Tellier.

Le festival prévoit de faire la part belle aux plus jeunes. Sept auteurs jeunesse sont attendus, et les organisateurs ont prévu des ateliers d'écriture, des séances de contes et des animations destinés aux familles, ainsi que des rencontres entre les auteurs et les scolaires villeneuvois. Les festivités commencent dès le 22 septembre, avec une soirée d'ouverture au théâtre Georges-Leygues, en présence de la marraine et du parrain de l'événement, Colombe Schneck et Franz-Olivier Giesbert. À cette occasion, le nom du lauréat du prix du roman de Villeneuve se livre sera annoncé : le gagnant succédera ainsi à Corinne Royer *(Pleine terre)* et à Akli Tadjer *(D'audace et de liberté)*.

Cette année, les organisateurs ont choisi pour thème « Un esprit sain dans un corps sain », en référence à la tenue des Jeux olympiques de 2024. Les curieux pourront ainsi découvrir, en marge des réjouissances littéraires, l'exposition de sculpture de Jean-Pierre Rives, ancien capitaine de l'équipe de France de rugby !

Margaux Morasso

facebook.com/villeneuve.se.livre

Le testament de Pierre Soulages

Le musée Soulages de Rodez expose une quarantaine d'œuvres que le maître de l'outrenoir, disparu en 2022, a créées au crépuscule de sa vie. Une rétrospective chargée d'émotion.

Le 25 octobre 2022, Pierre Soulages tirait sa révérence à l'âge de 102 ans. Il disait : *« Quand on se consacre à sa passion, ce n'est pas du travail. »* Et il aura appliqué cette devise jusqu'au bout, puisque son ultime toile, de petite taille, a été réalisée sur la terrasse de sa maison, à Sète, le 15 mai 2022. *« Si j'arrête de peindre, il me reste à mourir »*, prédisait-il. C'est avec une immense émotion que le musée Soulages, situé à Rodez (Aveyron), a organisé une rétrospective, huit mois plus tard, de ses dernières œuvres, balayant la période 2010-2022, qui aura vu éclore plus de 300 pièces ! Le délai était extrêmement court pour monter ce projet ambitieux, mais le directeur, Benoît Decron, a relevé le défi avec l'aide de Gallimard, qui a édité un superbe catalogue testamentaire, et de Colette Soulages, 101 ans, épouse de l'artiste et propriétaire de la plupart des tableaux accrochés ici sur des cimaises immaculées, le reste étant prêté par des collectionneurs privés du monde entier.

La scénographie épurée laisse éclater une quarantaine de pépites témoignant de la fougue intacte, au crépuscule de sa vie, de la figure majeure de l'abstraction contemporaine, qui n'aura cessé de se renouveler. En apothéose, les cinq polyptiques monumentaux de son centenaire, présentés au Louvre en 2019, où le maître éblouissait encore en s'adonnant à l'outrenoir, dont il avait eu la révélation en 1979. Le pigment, étalé sur la surface fibreuse, accroche la lumière différemment selon l'outil avec lequel il est arrangé, provoquant alors une vibration et un reflet uniques, du mat au brillant. Curiosité dans le parcours, un monochrome blanc datant de 2012, que Colette, par miracle, a sauvé du feu… car le peintre avait coutume de brûler dans son jardin les pièces dont il n'était pas satisfait ! ■

Gabrielle Martin

« Les Derniers Soulages. 2010-2022 ».
Jusqu'au 7 janvier 2024 au musée Soulages de Rodez.
Catalogue édité par Gallimard (224 p., 35 €).
musee-soulages-rodez.fr

VINCENT CUNILLÈRE/ARCHIVES SOULAGES/ADAGP, PARIS, 2023 - T. ESTADIEU

Terres de paroles, entre l'oral et l'écrit

Le bien nommé festival littéraire de la Seine-Maritime revient du 30 septembre au 8 octobre.

Terres de paroles nous offre cette année une nouvelle édition ambitieuse. Ce festival littéraire itinérant, qui s'installe partout dans le département de la Seine-Maritime, porte les lectures et les rencontres au-devant du public, dans les grandes villes mais aussi dans les petites communes ou au cœur de lieux uniques, comme l'abbaye de Jumièges. Le festival, qui s'ouvrira le 30 septembre par une rencontre entre l'académicien Dany Laferrière et le lauréat du Goncourt 2021, Mohamed Mbougar Sarr, promet de savoureux instants. Michelle Perrot, Lydie Salvayre et Annie Ernaux nous offriront des moments hors du temps face au public, tandis que Lola Lafon et Hélène Frappat s'essaieront, en duo, à l'exercice de la carte blanche (le 5/10, à Rouen). En compagnie de la pianiste Aline Piboule, Pascal Quignard dévoilera un récit-récital en hommage à Boutès (le 7/10, à Varengeville). Comédiens, chanteurs et activistes seront aussi de la partie. Cyril Dion proposera ses « résistances poétiques » (le 4/10, à Rouen), la militante écologiste Camille Étienne présentera son film *Pourquoi on se bat* (le 5/10, à Mont-Saint-Aignan), le chanteur Hervé donnera un concert exceptionnel (le 7/10, à Rouen)… Une programmation hétéroclite et engagée pour un festival qui capte à merveille l'air du temps. ■ **Léonard Desbrières**

terresdeparoles.com

LiRE magazine

Le Tour de France des écrivains

HORS-SÉRIE

Nul besoin de porter un maillot jaune pour faire le tour de France. Ainsi, *Lire Magazine* vous propose d'explorer le pays à travers son patrimoine littéraire. De la Normandie à l'Aquitaine, en passant par les outre-mer, ce hors-série revient sur la richesse de chaque territoire à travers ses plumes emblématiques (Hugo, Colette, Flaubert…), ses œuvres majeures et ses lieux iconiques (pour la plupart tirés de *Mes maisons d'écrivains* d'Évelyne Bloch-Dano, au Livre de Poche). Mais les plumes contemporaines ne sont pas oubliées (Jean-Christophe Rufin à Chamonix, Christian Signol en Corrèze…), ni les textes inédits – le Jura de Pierric Bailly, le mystérieux lac du Salagou de Fabrice Caro ou La Réunion chère à Gaëlle Bélem. Une véritable « *invitation au voyage* », comme dirait Baudelaire ! ■ **Baptiste Liger**

Disponible chez votre marchand de journaux et sur *lire.fr*

Langue française : arrêtez le massacre !

HORS-SÉRIE

L'erreur est humaine. Malgré nos précautions et nos efforts, nous commettons tous des fautes de français, par étourderie ou par méconnaissance de certaines subtilités lexicales ou grammaticales. Voilà pourquoi *Lire Magazine* publie le hors-série « Langue française : arrêtez le massacre ! ». Grâce à de nombreux exemples amusants (en premier lieu les gaffes de personnalités politiques) et divers questionnaires ludiques, cette édition met en lumière barbarismes, pléonasmes, tautologies, janotismes (parfois très drôles) et autres anglicismes malencontreux – sans oublier les tics de langage insupportables (« ça l'fait », « un monde de Bisounours »…), les concordances des temps erronées ni les problèmes de confusion des genres. Par exemple, le mot « échappatoire » est-il masculin ou féminin ? Et les « soldes » ? ■ **B.L.**

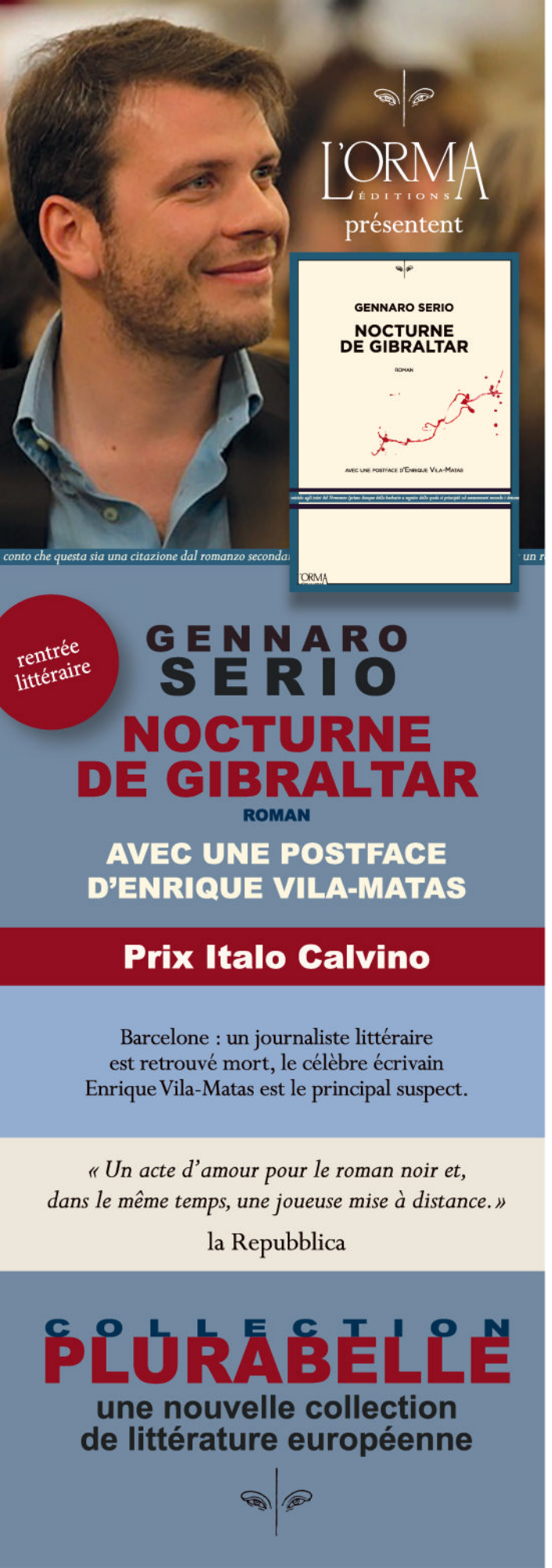
Disponible chez votre marchand de journaux et sur *lire.fr*

Maupassant, le Faune et la lyre

LES CLASSIQUES

Vous l'avez lu, vous l'avez aimé, vous l'avez oublié ? Vous y reviendrez ! Car Guy de Maupassant n'est pas seulement cet auteur pour adolescents avides de sensations fortes et de cyniques leçons de vie ! Dans ce numéro, retour sur la figure de l'auteur d'*Une vie,* sur son génie stylistique sous influence flaubertienne, sur l'amplitude exceptionnelle de son inspiration – des nouvelles fantastiques aux romans implacablement réalistes –, sur sa capacité à se glisser dans tous les univers, des salons parisiens aux bateaux de pêche normands… Travailleur frénétique, Maupassant était aussi un jouisseur acharné, grand amateur de femmes, ainsi qu'un pessimiste athée sujet au désespoir, rongé par la syphilis et hanté par la folie. Un disciple de Flaubert, certes, mais capable d'écrire au bord de l'abîme… ■ **Alexis Brocas**

Parution le 15 septembre.



L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

2 ★ Son odeur après la pluie
Cédric Sapin-Defour (Stock)

« Cédric Sapin-Defour m'était jusqu'alors un auteur parfaitement inconnu, et pour cause : prof d'éducation physique, il a consacré l'essentiel de ses ouvrages à l'alpinisme. Ce qui aurait pu n'être qu'une énième anecdote littéraire sur les relations qui lient l'humain à son meilleur ami à quatre pattes est en réalité un contre-pied parfait à cette quête de verticalité qui anime les arpenteurs des sommets, quand justement le chien, dans tous les aspects du quotidien, amène à plutôt tout horizontaliser. De la rencontre […] au sein d'un pittoresque élevage suisse de bouviers bernois aux visites chez les vétos en passant par les balades en montagne, au bord des lacs […], l'auteur témoigne de cette fusion de tous les instants avec son compagnon. Mais en profite aussi pour, en filigrane, dire bien d'autres choses, sur le temps qui passe et le sens de la vie. […] Il dépeint un peu plus de treize ans de vie partagée, dans une déconcertante fluidité, où la fusion qui lie l'animal à son compagnon (et l'inverse) n'est jamais béate, mais maculée d'une touchante poésie tout sauf vaine. Le rythme est parfait, aidé par une ponctuation érudite, tel un fleuve pas si tranquille que certains appellent le bonheur simple, où les emmerdes sont en vacances, apprennent au moins pour un temps à se taire, et où chaque jour passé ensemble est un renouveau à entretenir et à chérir jusqu'au bout. » ■

#AugusteBourrain_de_L

3 ★ Connemara
Nicolas Mathieu (Babel)

« Prix Goncourt 2018 pour *Leurs enfants après eux*, Nicolas Mathieu poursuit sa fine analyse de la société en racontant avec *Connemara* le parcours de deux quadragénaires, deux âmes à la dérive, entre deux milieux sociaux, entre le passé et le présent. […] Observateur précis, il évite les clichés. Tout sonne juste, le fonctionnement des entreprises et des administrations, leur implacable logique capitaliste, l'adolescence où l'on trouve que sa vie est trop étroite, le désir de la réussite sociale, les scènes d'amour crues. Une fois de plus, Nicolas Mathieu réussit avec talent à explorer l'intime d'une France dont on entend rarement la voix. » ■

#Feursy

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 10 août 2023, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Fred Vargas	Sur la dalle	Flammarion	Polars
2	Cédric Sapin-Defour	Son odeur après la pluie	Stock	Littérature
3	Les Linguistes atterrées	Le français va très bien, merci	Gallimard	Essais
4	Inès Léraud, Pierre Van Hove	Algues vertes. L'histoire interdite	Delcourt	BD
5	Mathieu Belezi	Attaquer la terre et le soleil	Le Tripode	Littérature
6	Frédéric Migayrou	Norman Foster	Centre Pompidou	Beaux-Arts
7	Riad Sattouf	Les Cahiers d'Esther (t. 8)	Allary	BD
8	Collectif	On ne dissout pas un soulèvement	Seuil	Essais
9	François-Henri Désérable	L'Usure d'un monde	Gallimard	Littérature
10	Titiou Lecoq, Charline Vanhoenacker, Zoé Thouron	En vacances, Simone	Denoël	BD
11	Giuliano da Empoli	Le Mage du Kremlin	Gallimard	Littérature
12	Kid Toussaint, Aveline Stokart	Elles (t. 3)	Lombard	BD
13	Pierre Lemaitre	Le Silence et la Colère	Calmann-Lévy	Littérature
14	Jean-Marc Jancovici, Christophe Blain	Le Monde sans fin	Dargaud	BD
15	Bernhard Schlink	La Petite-fille	Gallimard	Littérature
16	Éric-Emmanuel Schmitt	Le Défi de Jérusalem	Albin Michel	Littérature
17	Franck Thilliez	La Faille	Fleuve	Polars
18	Virginie Grimaldi	Une belle vie	Flammarion	Littérature
19	Dennis Lehane	Le Silence	Gallmeister	Littérature
20	Emma Cline	L'Invitée	La Table ronde	Littérature
21	Marc Dugain	Tsunami	Albin Michel	Littérature
22	Kid Toussaint, Aveline Stokart	Elles (t. 1)	Lombard	BD
23	Andreas Malm	Comment saboter un pipeline	La Fabrique	Essais
24	Ali Rebeihi	Tante Alice enquête	Le Masque	Polars
25	Sarah Rivens	Captive (t. 0)	HLab	Littérature
26	Colleen Hoover	À tout jamais	Hugo Roman	Littérature
27	Camille Étienne	Pour un soulèvement écologique	Seuil	Essais
28	Claire Marin	Les Débuts	Autrement	Essais
29	Lucinda Riley, Harry Whittaker	Les Sept Sœurs (t. 8)	Charleston	Littérature
30	Katherine Pancol	La mariée portait des bottes jaunes	Albin Michel	Littérature
31	Mélissa Da Costa	Les Femmes du bout du monde	Albin Michel	Littérature
32	Pierre Assouline	Le Nageur	Gallimard	Littérature
33	Mr Tan, Diane Le Feyer	Mortelle Adèle (t. 4)	Mr Tan and Co	Jeunesse
34	Gilles Marchand	Le Soldat désaccordé	Aux forges de Vulcain	Littérature
35	Kid Toussaint, Aveline Stokart	Elles (t. 2)	Lombard	BD
36	Collectif	Over the rainbow	Centre Pompidou	Beaux-Arts
37	Douglas Kennedy	Et c'est ainsi que nous vivrons	Belfond	Littérature
38	Maud Ankaoua	Plus jamais sans moi	Eyrolles	Littérature
39	Amélie de Bourbon Parme	Les Trafiquants d'éternité (t. 1)	Gallimard	Littérature
40	Fanny Ruwet	Bien sûr que les poissons ont froid	L'Iconoclaste	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Milan Kundera	L'Insoutenable Légèreté de l'être	Folio	Littérature
2	Maud Ventura	Mon mari	Proche	Littérature
3	Nicolas Mathieu	Connemara	Babel	Littérature
4	Toshikazu Kawaguchi	Tant que le café est encore chaud	Le Livre de Poche	Littérature
5	Karine Tuil	La Décision	Folio	Littérature
6	Claire Marin	Être à sa place	Le Livre de Poche	Essais
7	Pierre Lemaitre	Le Grand Monde	Le Livre de Poche	Littérature
8	Maud Ankaoua	Kilomètre Zéro	J'ai lu	Littérature
9	Mélissa Da Costa	Tout le bleu du ciel	Le Livre de Poche	Littérature
10	Virginie Grimaldi	Il nous restera ça	Le Livre de Poche	Littérature

Éric Reinhardt

UN PARISIEN EN SES FORÊTS

L'auteur de *Cendrillon* est-il fidèle à son image de romancier élitiste chic? À l'occasion de la sortie de *Sarah, Susanne et l'écrivain*, nous lui avons rendu visite dans sa maison de campagne du Perche. Une virée au vert qui ne nous a pas fait changer d'avis: Éric Reinhardt n'est pas un néorural comme les autres…

Avant que nous prenions le train pour le Perche, deux camarades bien introduits dans le milieu littéraire nous avaient mis en garde. Le premier, écrivain taquin: « *Je ne connais pas d'auteur plus sophistiqué qu'Éric Reinhardt, il ferait passer Charles Dantzig pour un Gilet jaune.* » La seconde, critique pourtant expérimentée: « *Il est très sympa en vérité, mais à côté de lui on se sent toujours un peu bouseux.* »

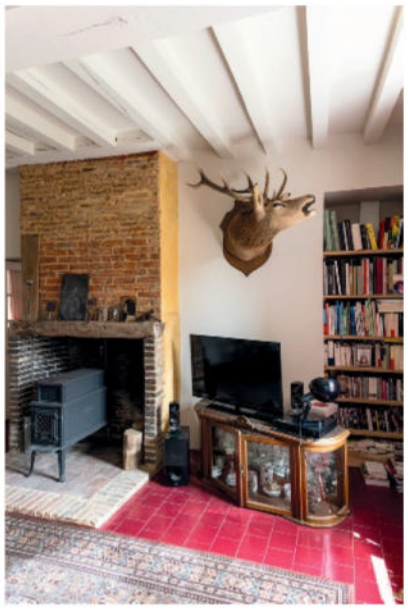
C'est donc avec nos gros sabots et notre accent paysan que l'on arrive à la gare. Éric Reinhardt vient nous chercher en voiture (une Audi). Son tee-shirt décontracté ne fait pas oublier ses bagues, son bracelet ni son collier, des ornements que l'on imagine mal sur, mettons, Christian Signol: « *Il y a vingt ans, avec ma femme et nos deux fils, on venait en week-end de temps en temps, chez l'un de mes plus anciens amis, Pierre Astier* [agent littéraire qui s'occupe, entre autres, d'Hervé Le Tellier]. *Soudain, à l'étonnement général, j'ai eu envie d'acheter une maison à la campagne. J'avais toujours dit que j'étais un être éminemment urbain, qui avait besoin de l'énergie de la ville, qui ne pouvait pas s'en passer, qui trouvait la campagne ennuyeuse. Et, en même temps, j'ai toujours aimé les maisons. J'ai trouvé ici la possibilité d'un refuge. C'est un lieu de concentration et de méditation. J'ai mûri* Cendrillon *ici, en faisant de grandes marches – je réfléchis beaucoup quand je marche.* »

Sur la route, un panneau indique La Ferté-Vidame, où le grand Saint-Simon avait son château, dont il ne reste que des ruines. Dix minutes plus tard, on arrive dans un charmant village. L'église médiévale est classée au titre des monuments historiques. Ses gargouilles font de l'effet. D'un banc, on domine le coin. C'est sur ce banc précis que Reinhardt, à l'été 2021, a eu le déclic qui a débloqué l'écriture de *Sarah, Susanne et l'écrivain,* l'un des romans dont on parlera en cette rentrée, tant il rappelle *L'Amour et les Forêts*, en allant plus loin formellement.

LE SOIN DU DÉTAIL

La maison de Reinhardt est simple en apparence, mais chaque détail est soigné, des tables basses signées par des designers (Jacques Quinet, Constance Guisset) jusqu'au jardin suspendu qu'embaume un seringa centenaire. « *Mon épouse travaille ce jardin en prairie* », précise notre hôte. Dans le salon, on remarque une superbe tête de cerf empaillée. Explication de Reinhardt: « *Je ne suis pas du tout partisan de la chasse, je tiens à le dire. Ce cerf, pour moi, c'est Actéon. Mais évoquer la mythologie ne suffit pas, hélas, à calmer les foudres des écologistes antitaxidermie…* »

On le suit dans l'escalier à vis en bois datant du XVIIIe siècle. C'est dans sa chambre qu'il a écrit intégralement *Sarah, Susanne et l'écrivain*. Sur un pupitre repose *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard,* de Mallarmé. Des romans P.O.L et des galets décorent le bureau. Derrière, on voit une toile bleue du peintre Christian Debout, oncle de Reinhardt. Dans un coin, on tombe sur le *Manifeste du surréalisme* de Breton, le livre

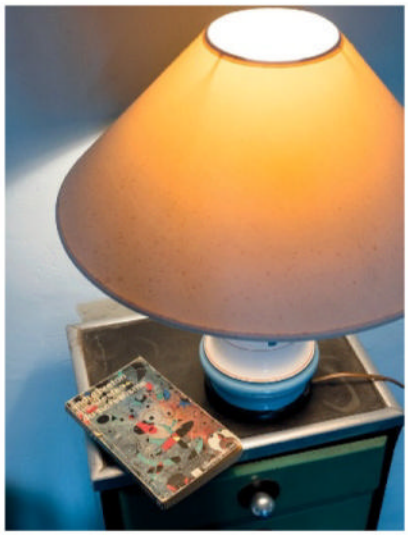


Vue du petit village du Perche où Éric Reinhardt a jeté son dévolu, y ayant décelé *« la possibilité d'un refuge »*. Ci-contre : dans le salon, un trophée inattendu. *« Ce cerf, pour moi, c'est Actéon »*, explique l'écrivain.

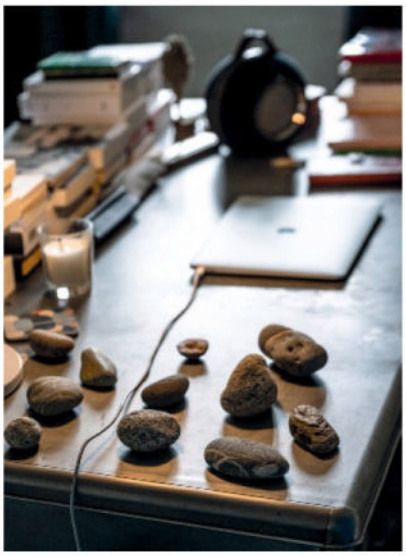
qui a changé la vie de l'auteur : *« Je l'avais volé dans la bibliothèque de mon oncle Christian quand j'avais 17 ans, ça avait été un choc. Breton y fait l'éloge des puissances du rêve et de l'inconscient, de la vie poétique, de la liberté, du hasard. Quand je suis arrivé ensuite à Paris, logé dans une chambre de bonne de la rue de Sèvres, cette ville était celle de tous les possibles, de toutes les aventures sentimentales, spirituelles, humaines. J'aspirais à vivre intensément, à vivre ma vie, et la mythologie fabriquée par les surréalistes me parlait encore plus que celles de Nerval, Baudelaire ou Balzac. Ayant été élevé dans un milieu très matérialiste, j'aimais le merveilleux, les coïncidences – je ne dirais pas l'ésotérisme, mais la pensée magique, oui. Chaque fois que je relis* Nadja *ou le* Manifeste du surréalisme, *je suis séduit, emporté, charmé, ébloui. Ça me parle toujours autant. »*

FAIRE CONVERGER LES ARTS

Sur un mur près du lit conjugal est épinglé un chausson de danse. Pas n'importe quel chausson : il appartenait à une danseuse du New York City Ballet et a été offert à Reinhardt par la photographe américaine Rhona Bitner. Notre homme, qui a collaboré avec Angelin Preljocaj et Marie-Agnès Gillot, est intarissable sur le sujet : *« J'aime l'architecture et les arts plastiques, et surtout j'ai une passion pour le spectacle vivant et la danse. Comme écrivain, j'ai un réel besoin de cette forme d'expression. Je me connecte à moi-même, c'est l'art du moment présent. Se trouver dans une salle de spectacle, dans le même espace et le même instant que ceux qui réalisent l'œuvre, c'est important pour moi. Dans la danse et le théâtre, on travaille le temps, la lumière, l'espace et les corps. Quand j'écris, j'ai le sentiment de travailler ça aussi… J'espère que ça ne vous paraîtra pas une coquetterie : je cherche à produire le même effet sur mes lecteurs que des comédiens ou des danseurs sur scène, avec la même force de présence, irréfutable de vérité, du corps qui est là. Mon écriture est visuelle, très peu abstraite. »* •••



Kafka, Bernhard, Breton, Matali Crasset, Tadao Ando… Les livres de la maison témoignent des goûts de l'auteur en matière de littérature, de design et d'architecture.



Des galets sur le bureau, une ancienne édition du *Château* de Kafka et, ci-dessous, une intégrale des œuvres romanesques croisées d'Elsa Triolet et Louis Aragon, que le romancier tient de sa grand-mère.

On écoute, sans tout comprendre. On redescend alors au salon pour prolonger l'interview, repérant ici une vieille édition de *Béatrix* de Balzac, là une intégrale des œuvres romanesques croisées d'Elsa Triolet et Louis Aragon, que Reinhardt tient de sa grand-mère. Et si nous parlions enfin de son roman ? *Sarah, Susanne et l'écrivain* raconte l'histoire d'une certaine Sarah qui confie son histoire à un écrivain, lequel la réinvente sous les traits du personnage de Susanne. Remise d'un cancer du sein, Susanne juge que son mari, absent et nonchalant, n'est plus à la hauteur de son appétit de vivre ; alors elle fuit, noue une relation étrange avec un tableau (nous n'en dirons pas plus) et se retrouve en hôpital psychiatrique. Le roman, construit comme une conversation entre Sarah et l'écrivain au sujet de Susanne, a, disons-le, divisé notre rédaction : certains en ont salué la finesse psychologique et la virtuosité narrative, quand d'autres ont jugé le livre trop intellectualiste et complaisant, limite hermétique. À vous de trancher.

Page 121, Sarah dit au double de Reinhardt : « *Vous êtes cruel comme écrivain.* » Après *L'Amour et les Forêts*, c'est la deuxième fois qu'il part du témoignage d'une lectrice pour élaborer un roman. Prend-il tout cela comme jeu (des personnages en quête d'auteur façon Pirandello) ou fait-il attention à ne pas trahir la confiance des lectrices qui se dévoilent ainsi à lui ? « *Je préviens évidemment la personne que je vais m'approprier son histoire et l'emmener dans mon univers. Je ne suis pas dans un devoir de fidélité : l'héroïne sera différente de son modèle, je m'en affranchis. Pour* Sarah, Susanne et l'écrivain, *une femme avait envie de m'inspirer, et elle m'a fait repousser mes limites littéraires… Sarah et Susanne sont des poupées gigognes. Je savais que l'histoire que je raconterais serait dure, une longue descente aux enfers, malgré un dénouement heureux et lumineux. Le caractère ludique de l'écriture permet de souffler et de sourire, de faire un pas de côté.* »

CASSAVETES ET ROHMER

Il doit être épuisant d'être aussi raffiné. Lui, l'écrivain élitiste, que pense-t-il de la culture populaire ? S'offre-t-il parfois une pause en regardant un film avec Christian Clavier, ou en écoutant Michel Sardou ? « *Oh ! jamais… Je suis dans une grande cohérence, et j'aspire à la plus grande vérité dans la conduite de ma vie, et dans l'élaboration de mes livres. Je ne me mens pas à moi-même et je ne mens pas aux autres quand je dis que le* mainstream *ne m'intéresse pas et ne me nourrit pas. Un ami très cher a essayé de m'initier aux blockbusters américains, ça n'a pas marché. Je ne fais pas la fine bouche, ce n'est pas un jugement de valeur, une attitude snob… Devant le film* Jeanne Dielman, *je pleure, c'est la plénitude totale, ça me remplit – le temps passe alors extrêmement vite. Alors que, devant* Les Tuche, *pardon, mais je me fais chier !* »

Très cinéphile, Reinhardt place au sommet *Opening Night* de Cassavetes et *Les Nuits de la pleine lune* de Rohmer. En musique, son goût le porte vers le rap US, dont Kendrick Lamar – « *un génie* ». Et dans le champ de la littérature contemporaine, qui suit-il ? « *J'ai une véritable vénération pour Annie Ernaux : je lui avais écrit une lettre en 1986, et je l'avais rencontrée… Michel Houellebecq m'intéresse, même si je le lis toujours avec un léger décalage. Je suis impatient de découvrir le nouveau Jean-Philippe Toussaint, que je lis assidûment depuis* La Salle de bain. *Et enfin, le livre qui m'a le plus impressionné dernièrement était* Le Livre du large et du long, *de Laura Vazquez.* »

Là-dessus, ayant une heure à tuer avant le train du retour, on part se promener dans les bois. Sous les arbres, Reinhardt évoque la cuisine éditoriale, puis la cuisine tout court. Savions-nous que c'est ici que sont élevées les poulardes de Culoiseau, que l'on retrouve aux tables des plus grands chefs, dont Pierre Gagnaire ? Nous l'ignorions. Même quand il s'agit de parler de poulet, Reinhardt, danseur étoile des lettres, ne connaît que le nec plus ultra. À la gare, nous posant une main sur l'épaule dans un geste délicat qu'Angelin Preljocaj pourrait intégrer à un prochain ballet, il nous remercie pour notre visite, et « *l'agréable moment passé ensemble* ». Plaisir partagé, même si certaines de ses chorégraphies intellectuelles resteront à jamais impénétrables pour un indécrottable plouc dans notre style. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine*

★★★☆☆
SARAH, SUSANNE ET L'ÉCRIVAIN
ÉRIC REINHARDT
432 P., GALLIMARD, 22 €

GÉRARD OBERLÉ

Libertin de second rayon

« *J'ai écrit l'histoire de ma vie pour ma propre satisfaction. Je souhaite, ami lecteur, qu'elle te procure quelque amusement. Je suis jeune, je m'amuse de peu de choses, voilà une excuse…* » Avec cet argument ingénu, l'auteur anonyme soumet au lecteur un roman paru en 1770 sous le titre *Mémoires et aventures du Chevalier de St.-Vincent*. Un roman de jeunesse, donc, un exposé très détaillé des débuts d'un gourgandin à l'époque pompadour. « *J'avais 15 ans lorsque mon père, craignant les écueils de Paris, m'envoya en province finir mes études commencées fort nonchalamment et que je continuai avec autant de négligence. J'entrais en Rhétorique, c'est à peu près le temps où l'on cesse d'être polisson pour devenir libertin…* » Le cœur en pleine efflorescence, c'est avec la sœur aînée d'un condisciple qu'il fera ses premiers essais. Mademoiselle Dulis, 26 printemps, gagnait à ne pas être vue de face, mais « *elle était si voluptueuse qu'elle en paraissait tendre* ». Déniaisé, amoureux et se croyant aimé (les artifices et fourberies du cœur féminin tardant encore un peu), il gagne Paris pour les vacances. Là, son père le présente à Madame V. , une femme mûre « *qui avait été très bien et n'était point encore mal* ». La douairière, très portée sur la chair fraîche, lui fait vite oublier les serments faits à la demoiselle Dulis. Découvrant qu'il n'est pas le seul partenaire des jeux sexuels de l'ogresse, il la quitte, mortifié, et retourne vers la Dulis, puis séduit une jeune cousine de celle-ci. Dulis fornique avec son professeur… Les Lumières s'affirment et tout le monde couche avec tout le monde. La deuxième partie du récit, qui se joue à Paris quelques années plus tard, est plus intéressante.

Sybarite accompli, le chevalier se gausse de la vertu et des « *sectateurs idiots de cette chimère* ». Sans atteindre, regrette-t-il, à la « *manière* » de l'élégant Crébillon fils, il poursuit néanmoins son récit. À Paris, il fait l'expérience de plaisirs plus pimentés : le jeu, les spectacles, les petits cabinets, les galanteries et intrigues d'un monde où l'on s'ennuie, où l'on s'amuse, des Valmont et des Merteuil avant l'heure, des abbés débauchés, des parties de campagne organisées par un marquis voyeur, des salons de femmes savantes où paradent les beaux esprits, poètes, mathématiciens, astronomes, tous « *Narcisses incorrigibles* ». Des aventures et des personnages à coup sûr véridiques, un tableau de mœurs dont, hélas, les clés manquent. Le récit reparaîtra en 1803 sous le titre *Les Rencontres au Palais-Royal. Tableaux de société* par A. S. Victor. Sous ce pseudonyme se dissimule Ambroise Falconnet, un célèbre avocat né en 1742 à Saint-Antoine (Isère), mort en 1817. À 28 ans, il publie le récit de ses frasques et ne récidivera pas dans la fiction romanesque. Outre une vingtaine d'essais et de mémoires juridiques, il a rédigé une grande partie des factums publiés par Beaumarchais lors de son procès dans l'affaire Göezman-La Blache, des chefs-d'œuvre de plaisanterie. Un épisode d'un de ces factums relatant les malheurs de la sœur de Beaumarchais inspirera à Goethe la pièce de théâtre *Clavigo* en 1774. ■

LE JEU, LES SPECTACLES, LES GALANTERIES ET INTRIGUES D'UN MONDE OÙ L'ON S'ENNUIE, OÙ L'ON S'AMUSE, DES VALMONT ET DES MERTEUIL AVANT L'HEURE

AUDREY SOVIGNET

INA VIA AFP

MARGUERITE YOURCENAR

Modernité d'une inactuelle

Lorsque l'on cite les grands du XXe siècle, elle vient toujours en second lieu : Proust évidemment, Céline incontestablement, Albert Cohen à la rigueur, et puis… et puis Duras, Colette, et enfin Yourcenar, dont on célèbre aujourd'hui les 120 ans de la naissance. On peut y voir une manifestation du sexisme de l'historiographie, qui tend à se figurer la littérature masculine comme un continent où tout se relie, et les romancières comme des îles surgies de l'océan sans trop de conséquences sur le paysage. Sauf que Marguerite Yourcenar était bien une île, même si elle a influé, entre autres, sur tous les romans historiques sérieux, en donnant, avec *Mémoires d'Hadrien,* un modèle indépassable. Son éducation solitaire et à moitié autodidacte en a fait une érudite dont la passion pour l'Antiquité n'était pas seulement intellectuelle – elle était charnelle et vivante.
Son statut, à l'écart du monde des lettres et des avant-gardes, ne l'a pas empêchée d'imposer une originalité – sa littérature autobiographique devance bien des enquêtes littéraires contemporaines, bien des textes relevant de ce que nous appelons aujourd'hui la littérature du réel. Sa façon de vivre son homosexualité, non militante, lui fut reprochée, mais ses romans détruisent aussi par la raison et par l'exemple (Hadrien, Alexis) les arguments homophobes. Son écriture, capable d'épouser les complexités de la pensée alchimique dans *L'Œuvre au noir*, pouvait également adopter l'épure propre aux contes. Ajoutons que cette romancière apparaît née pourvue de tous ses attributs, comme la déesse Athéna : son premier roman témoigne d'une maîtrise du style classique et d'une clarté de vue qui ne semblent pas de son âge (26 ans). Mais elle n'était pas un *« adorable petit monstre »* médiatisable, comme le serait Françoise Sagan. Juste, déjà, une grande romancière qui finirait par s'imposer sans tapage, par son seul talent. ■

Alexis Brocas

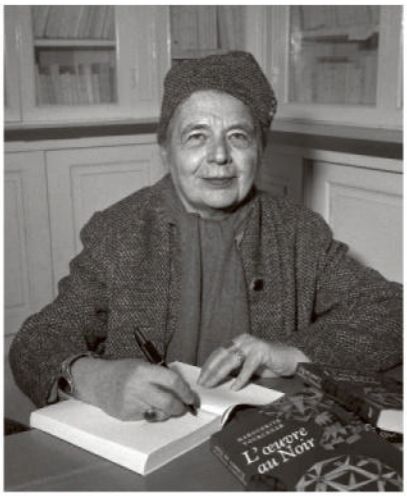
SOMMAIRE

44 **Sans cadre et sans limite** L'autodidacte à l'ouvrage
46 **En cinq livres** La fine fleur de Marguerite
48 **Une passion créatrice** L'idéal antique à portée de plume
50 **« Le Labyrinthe du monde »** Une réécriture du moi

Sans cadre et sans limite

L'AUTODIDACTE À L'OUVRAGE

Son éblouissante érudition et sa maîtrise du style classique ne doivent pas nous tromper: Marguerite Yourcenar s'est construite seule en tant que romancière.



En novembre 1968, l'autrice dédicace, à Paris, son roman *L'Œuvre au noir*, publié six mois plus tôt.

Peut-on dire qu'est malchanceuse une enfance sans cadre ni contraintes, avec l'un des deux parents absent, sans vraiment d'amour, mais sans non plus autorité ni école ? Peut-être pas, si l'on songe qu'elle fut celle de Léonard de Vinci, génie autodidacte sans père ni repères, dont la libido homosexuelle se « *sublima en une immense curiosité intellectuelle* », selon Freud[1]. On retrouve la même soif inextinguible de savoir chez Marguerite Yourcenar, dont la mère, Fernande Cartier de Marchienne, mourut d'une fièvre puerpérale quelques jours après la naissance de sa fille, le 8 juin 1903. Souvent absent, son père, Michel-Charles de Crayencour, un notable lillois désœuvré et flambeur, ne lui apporta pas une réelle « éducation ». Élevée par la gouvernante Barbara chez sa grand-mère paternelle, Noémie Dufresne (qu'elle qualifie d'« *abîme mesquin* »), Marguerite s'initia seule à l'étude du grec, du latin et de l'italien. Elle n'alla jamais à l'école et, si elle obtint, en 1919, la première partie du bac à Aix-en-Provence avec mention « passable », ce fut en candidate libre.

Libre jusqu'au relâchement, son enfance, Yourcenar s'est toujours refusée à la condamner. « *Si j'avais eu une mère,* confia-t-elle un jour, *peut-être aurais-je dû me battre pour apprendre le latin plutôt que la broderie.* » Car, bien qu'il fût « *bien embarrassé* » par la naissance de sa fille, alors qu'il était déjà quinquagénaire et père d'un fils de 18 ans, le « *monsieur de haute taille* […] *qui ne* [lui] *adressait jamais de remontrances* » sut l'entraîner dans ses errances de rentier cultivé : à Londres, où l'enfant de 11 ans voit un buste de l'empereur Hadrien au British Museum, sur la Riviera, en Suisse ou encore en Italie, où Marguerite visite la villa d'Hadrien, à Tivoli. Mieux : ce farouche anticonformiste dont la devise était « *on n'est pas d'ici, on s'en va demain* » et dont l'un des plaisirs était de lire à haute voix, avec sa fille, les grandes œuvres de la littérature (Ibsen, Shakespeare, Homère, Racine, Dante…) encouragea son désir d'écrire. En 1921, il finança la publication du *Jardin des chimères*, un poème de jeunesse gorgé d'« *abîmes infinis* » et d'« *astres hagards* », tiré du mythe d'Icare. Il est déjà signé « Yourcenar », anagramme de son patronyme, un *c* en moins. L'année suivante, toujours avec l'aide de Charles, paraît *Les dieux ne sont pas morts*, une compilation d'une cinquantaine de poèmes adolescents. Dispensable lui aussi, il atteste « *l'ambition démesurée d'un jeune écrivain de vingt ans qui s'exclame: "Gloire! Salut à toi* […] ! *Inspire à mon esprit les beaux vers éclatants!"* » écrit le spécialiste Denys Magne[2].

UNE ŒUVRE À JAMAIS INACCOMPLIE

Malgré le silence assourdissant qui accompagne la sortie de ces premières tentatives (qu'elle mettra rapidement au pilon), Yourcenar forme dès les années 1922-1925 le projet d'écrire un essai sur l'empereur Hadrien et un roman, *Remous,* qu'elle ne terminera pas. Y apparaît déjà Zénon, médecin errant assoiffé de savoir dans l'Europe de la Contre-Réforme et futur personnage fictif de *L'Œuvre au noir*. Comme le voyageur compulsif et autodidacte de génie Léonard de Vinci, dont maints travaux sont restés inachevés, et dont elle s'inspira pour camper Zénon, Yourcenar considérait son œuvre comme à jamais inaccomplie. Elle ne cessa de reprendre et d'approfondir ses écrits, en offrant une nouvelle version à chaque réédition. Avant même de faire paraître un ouvrage, elle s'essayait à différentes formes littéraires. Ce fut le cas, entre 1924 et 1939, pour les *Mémoires d'Hadrien*. Égaré en 1939, puis redécouvert en 1948, l'un des manuscrits inachevés, qui avait pris la forme d'une lettre d'Hadrien à Marc Aurèle, servira de trame à la version définitive, publiée en 1951.

Vingt-deux ans plus tôt, en 1929, l'année de la mort de son père, avait paru son premier texte à compte d'éditeur, *Alexis ou le Traité du vain combat*. Cette lettre aux accents gidiens adressée par Alexis à

Marguerite Yourcenar en 1905.

AFP - BRIDGEMAN IMAGES

Marguerite Yourcenar et l'Américaine Grace Frick (1903-1979), qui fut sa compagne.

son épouse, Monique, pour lui signifier son homosexualité (sans jamais la nommer) est remarquée par les meilleurs critiques. Paul Morand, notamment, s'avoue étonné qu'une « *femme soit parvenue à s'identifier avec son sujet à tel point qu'Alexis est véritablement la confession d'un homme* ». Conquis, il publiera en 1938 ses *Nouvelles orientales*, chez Gallimard. Après ce succès critique, Marguerite, dispensée par sa fortune de travail alimentaire, entame une existence nomade. Elle s'installe plusieurs mois par an en Grèce et en Italie, séjours qui, outre un texte sur le poète grec Pindare, lui inspirent *Denier du rêve* (1934), un roman qui se situe dans l'Italie mussolinienne, et, la même année, *La mort conduit l'attelage*, un ouvrage sorti de la matrice originelle de *Remous*.

En 1936 paraît *Feux*, où se lit sa passion pour André Fraigneau, alors jeune éditeur chez Grasset. Elle est tombée amoureuse, mais il ne répondra pas à cet amour : il aime les hommes. Trois ans plus tard sort chez Gallimard *Le Coup de grâce*, bref roman conçu à Sorrente, en Italie, qui conte le drame d'amours également non partagées sur fond de montée du bolchevisme dans les pays Baltes. En 1937-1938, l'écrivaine voyageuse avait déjà fait un premier périple aux États-Unis, en compagnie de Grace Frick, une Américaine de son âge devenue son amante. En octobre 1939, l'Europe basculant dans la guerre, elle décide de s'installer outre-Atlantique pour quelques mois. Elle y restera jusqu'à la fin de sa vie, occupant durant plusieurs années des postes d'enseignante en collège universitaire, quoiqu'elle soit dépourvue du moindre diplôme. Elle acquerra la nationalité américaine en 1947.

PRODUCTIONS AMÉRICAINES

En 1950, elle s'installe avec Grace Frick dans la maison Petite Plaisance, sur l'île des Monts-Déserts, dans le nord-est des États-Unis. C'est dans cette demeure aux allures de cottage qu'elle recevra la malle retrouvée à l'hôtel Meurice de Lausanne, qui lui fera réécrire les *Mémoires d'Hadrien,* dont le succès « *passa toute attente* ». Il sera pourtant moindre que celui de *L'Œuvre au noir,* sorti chez Gallimard en mai 1968 : plus de 80 000 exemplaires de l'ouvrage auront été écoulés avant qu'il n'obtienne, à l'unanimité, le prix Femina ! Entre ces deux romans, Marguerite aura publié des pièces de théâtre, des essais littéraires, des traductions de poètes et de chants populaires et religieux afro-américains.

Désormais célèbre dans le monde entier, elle est élue en 1970 à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, prolégomènes, en quelque sorte, à son élection, dix ans plus tard, à l'Académie française. Entre-temps, elle s'était lancée dans une entreprise originale, « Le Labyrinthe du monde », une enquête sur ses ascendants dont on trouve déjà les prémices dans l'incroyable creuset qu'était *Remous*. Ascendants maternels, d'abord, avec *Souvenirs pieux* (1974), où Yourcenar dépeint avec une extraordinaire froideur sa propre naissance et la mort de sa mère, Fernande. Paternels, ensuite, avec *Archives du Nord* (1977), étrange livre qui commence par une longue rêverie poétique sur l'origine de l'humanité. Grace Frick meurt en 1979. Marguerite, elle, continue de voyager avec le jeune réalisateur américain Jerry Wilson, son secrétaire et ami, et d'écrire, jusqu'à sa mort, le 17 décembre 1987, à Bar Harbor. Troisième volume consacré à ses souvenirs, *Quoi ? L'Éternité* paraîtra à titre posthume, en 1988. ■ **Jean-François Paillard**

1. Sigmund Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci,* 1910.
2. Denys Magne, « Deux œuvres de jeunesse de Marguerite Yourcenar », *Études littéraires,* vol. 12, n° 1, avril 1979.

Petite Plaisance, la dernière demeure de l'écrivaine, sur l'île des Monts-Déserts (Maine), aux États-Unis.

FRANCE AMÉRIQUE - PETITE PLAISANCE CONSERVATION FUND

En cinq livres

LA FINE FLEUR DE MARGUERITE

La production de la première de nos académiciennes est si foisonnante qu'en pénétrer le maquis s'apparente à une gageure. Par où commencer ? Par cette sélection d'ouvrages majeurs, qui sont autant de jalons dans l'œuvre de l'écrivaine.

MÉMOIRES D'HADRIEN, GRAVÉS DANS LE MARBRE

Véritable serpent de mer littéraire, ce roman historique que beaucoup considèrent comme son chef-d'œuvre fut écrit entre 1924 et 1939 sous différentes formes, l'écrivaine finissant par en égarer la dernière version en 1939, lors de son départ définitif pour les États-Unis. Bien plus tard, elle recevra de Suisse « *une malle pleine de papiers et de lettres* » de la part de l'hôtel Meurice de Lausanne, où elle avait séjourné pendant la guerre, confie-t-elle dans les « Carnets de notes » des *Mémoires d'Hadrien.* Dans la malle, elle tombe sur une curieuse lettre dactylographiée qui commence par un énigmatique « *Mon cher Marc… »*. Il s'agit du manuscrit perdu, une longue lettre en forme d'épître, qu'en l'an 138 l'empereur romain Hadrien est censé avoir adressée avant de mourir à son petit-fils adoptif, Marc Aurèle. Marguerite Yourcenar entreprend aussitôt de retravailler le texte, tel un « *nageur qui se jette à l'eau sans savoir s'il atteindra l'autre berge* ». Il faudra attendre encore trois ans avant qu'il ne paraisse, chez Plon (1951). La réussite indéniable du livre tient dans le prodigieux travail d'érudition auquel Yourcenar dut se plier pour faire revivre de l'intérieur la vie d'un empereur romain disparu il y a dix-huit siècles, tout en donnant à sa vie une résonance à la fois humaine et politique, et en rendant sa voix audible pour un lecteur contemporain. Au long de cette lettre-testament sensible et pleine de lucidité, on suit avec passion ses années « *d'enfant robuste des jardins d'Espagne* », puis, Rome étant à son apogée, on voit le jeune homme guerroyer hardiment au côté de Trajan, « *cet imitateur d'Alexandre* ». Lorsqu'il accède au trône de l'Empire, dans des conditions obscures (« *l'essentiel est que l'homme arrivé au pouvoir ait prouvé qu'il mérite de l'exercer* »), on découvre le récit de ses liens d'amitié avec Plotine (« *le plus sage de mes bons génies* »), d'amour avec Antinoüs, et l'on partage son désespoir lorsque son favori se suicide (« *Il n'y eut plus qu'un homme aux cheveux gris sanglotant sur le pont d'une barque* »). Jusqu'aux pages finales, où l'empereur, malade et assagi, envisage la mort « *comme un départ* » et y entre « *les yeux ouverts* », plein d'une sereine et discrète résignation. ■

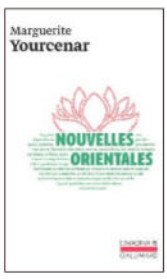
Jean-François Paillard

MÉMOIRES D'HADRIEN
MARGUERITE YOURCENAR
384 P., FOLIO, 8,10 €

L'ÉRUDITION FANTASTIQUE DES *NOUVELLES ORIENTALES*

Si vous cherchez une porte d'entrée dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar, c'est par ici ! Dans ce sublime recueil publié en 1938, la romancière adapte à la forme épurée des contes et nouvelles son immense érudition, son génie stylistique, sa poésie métaphysique. Histoire d'une femme emmurée dans une tour qui, par-delà la mort, persiste à allaiter son enfant. Aventure d'un peintre chinois qui « *aimait l'image des choses, non les choses elles-mêmes* », et d'un empereur que ses tableaux avaient rendu aveugle à la beauté du monde (« *Tu m'as menti, Wang-Fô, vieil imposteur : le monde n'est qu'un amas de taches confuses, jetées sur le vide par un peintre insensé, sans cesse effacées par nos larmes* »)… Et cette écriture, d'une beauté solaire, qui inscrit d'emblée ces textes dans l'éternité, où ils tutoient les chefs-d'œuvre antiques. Ainsi « Le Sourire de Marko », où trois voyageurs discutent d'une légende balkanique. Celle-ci conte l'aventure d'un héros capturé par les Turcs et qui, se faisant passer pour mort, résiste à leurs tortures mais ne peut retenir un sourire quand des jeunes filles dansent autour de son corps étendu. Commentaire vertigineux de Yourcenar, par la voix d'un des voyageurs : « *Il a manqué à l'*Iliade *un sourire d'Achille.* » ■

Alexis Brocas



NOUVELLES ORIENTALES
MARGUERITE YOURCENAR
168 P., L'IMAGINAIRE GALLIMARD, 9 €

L'ŒUVRE AU NOIR, ALCHIMIE ROMANESQUE

Longtemps en chantier comme le fut *Mémoires d'Hadrien,* ce roman historique prit d'abord la forme d'un bref récit, « D'après Dürer ». Publié en 1934 dans le recueil de nouvelles *La mort conduit l'attelage,* il faisait partie d'un projet plus ambitieux, jamais publié, mais qui servit de matrice pour un grand nombre de textes : *Remous.* Ce texte prit une dimension nouvelle lorsque Yourcenar s'avisa, en 1955, de le retoucher en vue d'une réimpression. Amplifié, transformé, il parut dans sa version définitive le 8 mai 1968, emportant la même année le prix Femina. Narrant le parcours initiatique de Zénon, un médecin persécuté par l'Inquisition impulsée par le concile de Trente (1542-1563), l'ouvrage a pour titre la formule qui désigne la première phase, la plus difficile, du grand œuvre, cette opération alchimique qui conduit à la transformation du plomb en or. Personnage d'imagination, Zénon est de fait un « précipité » de Léonard de Vinci, Giordano Bruno, Ambroise Paré, Paracelse ou Tommaso Campanella, tous ces savants de la Renaissance épris de liberté et férus d'expérimentation qui ont été en butte à l'obscurantisme et à l'intolérance, dans une Europe du XVI^e^ siècle moins humaniste qu'on le croit. Érudite et foisonnante, l'œuvre nous offre un voyage unique, d'Innsbruck à Wurtzbourg, de Thuringe en Pologne, d'officines en cloîtres, de cloîtres en tavernes, jusqu'à la geôle finale, à Bruges, où Zénon sera broyé par une Contre-Réforme qui s'entête à vouloir sauver les âmes au prix du sacrifice de leurs corps. ■

J.-F.P.

L'ŒUVRE AU NOIR
MARGUERITE YOURCENAR
512 P., FOLIO, 9,70 €

LE TOUR DE LA PRISON, UNE INVITATION AU VOYAGE

« *Qui serait assez insensé pour mourir sans avoir au moins fait le tour de sa prison ?* » s'interrogeait Zénon. À l'image du héros de *L'Œuvre au noir,* mais aussi du prêtre errant Bashô, qu'elle fait revivre avec tendresse dans ce livre posthume, Marguerite Yourcenar fut une grande voyageuse, la pérégrination étant pour elle un « *moyen d'enrichissement et de connaissance* », une manière de « *briser les préjugés* » et une façon privilégiée de vivre l'instant : « *On ne voit pas deux fois le même cerisier, ni la même lune découpant un pin. Tout moment est dernier, parce qu'il est unique.* » Conçu de son vivant, ce recueil de quatorze textes, dont certains sont inachevés, s'articule autour d'un voyage qu'elle effectua en 1982 au Japon, où elle donna une conférence qui figure à la fin de recueil. Évoquant avec sensibilité et érudition le Tokyo d'antan et le Tokyo contemporain, le mariage japonais et l'art du bouquet, le jardin zen et la légende des quarante-sept rônins ou les dernières heures de Mishima, à qui elle a consacré un livre[1], elle s'y passionne pour le kabuki, « *qui fait suivre bonheur et malheur comme la nuit et le jour dans les pays sans crépuscule* », et montre une fascination pour ses acteurs, leur travestissement et leurs maquillages. S'ajoutent des évocations, d'une lucidité caustique, de San Francisco, d'une croisière en direction d'Hawaï et de deux périples vers le Canada et l'Alaska, « *dévoré par les dents de loup des promoteurs* ». ■ **J.-F.P**

1. *Mishima ou la Vision du vide,* 1981, Gallimard.

LE TOUR DE LA PRISON
MARGUERITE YOURCENAR
240 P., FOLIO, 8,10 €

ALEXIS OU LES AVEUX DE LA CHAIR

« *Les livres ne contiennent pas la vie ; ils n'en contiennent que la cendre ; c'est là, je suppose, ce qu'on nomme l'expérience humaine.* » « *On se débat dans la solitude comme au centre d'un cristal.* » D'où Marguerite Yourcenar tire-t-elle, à 26 ans, la sagesse qui lui permet d'écrire des phrases aphoristiques de cette qualité ? Dans *Alexis ou le Traité du vain combat,* son premier roman, elle prend la voix d'un jeune musicien issu d'une lignée appauvrie de Bohême-Moravie. Celui-ci écrit une longue lettre à Monique, son épouse, pour lui livrer un aveu indicible : « *On ne s'éprend pas surtout de ce à quoi l'on ressemble ; et ce dont je différais le plus, ce n'était pas des femmes.* » Bien sûr, cet aveu se doit d'être contextualisé : notre jeune musicien évoque donc le garçon timide qu'il fut dans son enfance, la maison de Woroïno où cette enfance se déroula, la compagnie de ses sœurs bientôt disparues, le collège de garçons, un séjour à Vienne. Et il évoque, surtout, le « *vain combat* » d'une âme contre les exigences d'un corps, la façon dont le désir fait de nous des somnambules, le dégoût par lequel on croit se protéger de ce qui nous obsède, et qui ne fait qu'approfondir nos obsessions… Déjà, Yourcenar maîtrise l'art de nous révéler nos propres profondeurs comme à travers une eau limpide. ■

A.B.

ALEXIS OU LE TRAITÉ DU VAIN COMBAT,* SUIVI DU *COUP DE GRÂCE
MARGUERITE YOURCENAR
256 P., FOLIO, 8,10 €

Une passion créatrice

L'IDÉAL ANTIQUE À PORTÉE DE PLUME

À travers les passions et « semences d'idées » de l'empereur Hadrien ou d'Électre, le XXe siècle dialogue avec l'histoire et la culture gréco-romaines, conférant à l'œuvre de Yourcenar un style et une profondeur uniques.

Vestiges du temple du dieu Canopus à la villa d'Hadrien, à Tivoli **(1768, extrait des *Vues de Rome*), gravure de Piranèse (1720-1778).**

Même si sa curiosité intellectuelle a porté Marguerite Yourcenar vers d'autres domaines, l'Antiquité grecque et romaine a joué pour elle un rôle essentiel, culture avec laquelle elle est entrée très tôt en contact, par la visite de musées ou de sites antiques, par la lecture des auteurs anciens et par l'apprentissage du latin et du grec, de son propre chef, avec son père. Elle partage le sentiment qu'elle prête à l'empereur Hadrien quant à la langue grecque : *« J'ai aimé cette langue pour sa flexibilité de corps bien en forme, sa richesse de vocabulaire où s'atteste à chaque mot le contact direct et varié des réalités, et parce que presque tout ce que les hommes ont dit de mieux a été dit en grec. »*

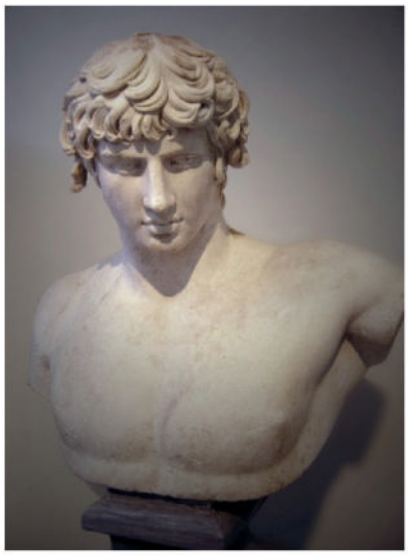
C'est avant tout la Grèce ancienne qui l'intéresse. Cet idéal solaire est examiné avec une lucidité croissante dans sa biographie de Pindare, qu'elle rédige à partir de 1926, et dans ses essais des années 1930. Avec Pindare, Yourcenar se sent proche des origines. La Grèce invente la science, l'individu, l'harmonie entre les hommes et les dieux. Elle offre, en fait, un art de vivre où s'accordent les sens, la raison et le mysticisme. Nous sommes en chemin vers *« la phrase inoubliable »* de la correspondance de Flaubert, qui, selon les « Carnets de notes », donne le branle à *Mémoires d'Hadrien* (1951) : *« Les dieux n'étant plus, et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc Aurèle, un moment unique où l'homme seul a été*[1]*. »*

LA GRÈCE IN SITU

Dans *Pindare,* Yourcenar reconnaît encore que, si la Grèce nous offre souvent l'apparence radieuse du bonheur, il ne faut pas ignorer ses zones d'ombre. La pensée hellénique a su percevoir l'abîme. On pressent de nouveau ce que sera l'expérience d'Hadrien. Yourcenar se défie d'une mythologie qui ne serait qu'ornementation. Ainsi, les divinités conventionnelles de ses premières œuvres vont laisser place à des personnages du mythe et de l'histoire dans le recueil de prose poétique *Feux* (1936) et dans trois pièces de théâtre à sujet antique : *Qui n'a pas son Minotaure?* (1939-1963), *Électre ou la Chute des masques* (1947) et *Le Mystère d'Alceste* (1947-1963). Les personnages sont autant de substituts de l'auteur, dans une rénovation personnelle du mythe : langue toujours vivante, il devient un mode d'expression indirect du moi. Les personnages de *Feux* expérimentent diverses formes de la passion et permettent à l'auteur de se tirer du labyrinthe d'une *« crise passionnelle ».*

Yourcenar imprime sa marque au mythe, qu'elle considère comme *« une espèce d'admirable chèque en blanc »* où l'auteur *« peut se permettre d'inscrire le chiffre qui lui convient » (Théâtre II)* : c'est ainsi qu'elle donne à Électre, à Alceste et à Ariane des motivations nouvelles et déconstruit l'image du héros chez Thésée. Le mythe antique est sous-jacent dans le roman *La Nouvelle Eurydice* (1931), dont l'intrigue est située

THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART



À gauche : buste de l'empereur romain Hadrien (Musée national d'art égyptien de Munich). À droite : buste d'Antinoüs en marbre de Thasos, découvert à Patras, dans le Péloponnèse.

DIEHOUTY/WIKIPÉDIA - MUSÉE NATIONAL ARCHÉOLOGIQUE/ATHÈNES

de nos jours, mais où Stanislas part à la recherche d'une femme qu'il a aimée… Dans *Denier du rêve* (1934), les personnages de la Rome contemporaine sont des avatars de Méduse, Phèdre, Némésis ou César. L'Antiquité n'est pas confinée dans un passé révolu. Yourcenar se tourne ainsi vers l'œuvre du poète grec Constantin Cavafy (1863-1933), qu'elle commente et traduit, en qui elle retrouve une certaine vision de la Grèce antique, mais une vision réfractée : même conception d'un destin faisant s'abattre sur l'homme le malheur de l'extérieur ; morale proche de celle du IIe siècle… Yourcenar traduit aussi des poèmes grecs antiques qui donneront en 1979 *La Couronne et la Lyre*, entreprise surtout destinée à reconstituer la bibliothèque d'Hadrien pour mieux comprendre ce personnage, qui la hante au moins depuis l'époque où, en 1924, elle a visité l'immense palais de la Villa Adriana.

C'est *Mémoires d'Hadrien* qui a rendu Yourcenar célèbre. Mais, tout autant que de la consécration d'un auteur, il s'agit de la consécration de la culture gréco-romaine comme symbole d'« *un humanisme qui passe par l'abîme* ». S'il existe des affinités sur de nombreux points (goût pour les voyages, les arts, aspiration à la liberté, philhellénisme…), Yourcenar s'est efforcée de reconstituer de l'intérieur le personnage, en un double mouvement combinant prise de conscience d'une distance et approche par sympathie. Elle aborde l'Antiquité de manière méthodique, mais aussi en se laissant imprégner. Pour retrouver la voix d'Hadrien, elle a consulté une importante documentation, a lu non seulement les auteurs antiques mais aussi la plupart des ouvrages scientifiques concernant son règne ; elle a visité les lieux hadrianiens et a médité sur les œuvres d'art de son temps, in situ ou à l'aide de dossiers photographiques. Elle s'est servie de sa propre expérience, pour l'expression de la maladie par exemple. Mais elle a eu recours aussi à la médiation d'artistes modernes. Les gravures de Piranèse représentant des sites de la Villa Adriana lui révèlent ainsi « *l'architecture tragique d'un monde intérieur* ». Mais c'est la prise de conscience de la dimension politique de l'œuvre d'Hadrien qui a permis à Yourcenar de mener à terme un ouvrage commencé un quart de siècle plus tôt. Elle n'admire plus seulement en lui l'esthète et l'amant d'Antinoüs, mais celui qui a su stabiliser le monde après les guerres de Trajan. Elle voit dans son programme politique une œuvre de renforcement de la synthèse de la Grèce et de Rome pour consolider la civilisation gréco-romaine : la Pax Romana est l'instrument du développement des valeurs grecques. Hadrien compare la cité grecque à une fleur dont « *la semence d'idées* […] *a fécondé le monde* », mais c'est l'État romain, avec son organisation, qui permet leur pérennité.

RÉCONCILIER L'ANCIEN ET LE MODERNE

À partir des traces laissées dans l'archéologie, l'histoire et la littérature, Yourcenar reconstitue l'itinéraire d'Hadrien : la formation d'une personnalité complexe, son parcours jusqu'à son accession, la mise en œuvre d'une politique pour améliorer le sort de l'Empire, l'exaltation qui suit la rencontre avec Antinoüs ; ce bonheur est brutalement interrompu par le suicide du favori, l'irruption de la guerre de Judée et l'épreuve de la maladie. Le reste de sa vie se passe à tenter de surmonter le désespoir, et c'est grâce à l'acceptation de l'inévitable et à la poursuite de sa tâche afin de réaliser au mieux ce qui dépend de lui qu'il domine son angoisse face au flux du temps.

Yourcenar ne cultive pas l'Antiquité pour l'Antiquité, même s'il y a chez elle le scrupule de la réalité historique. Pour elle, à la différence de Paul Veyne, la distance entre cette culture et la nôtre n'est pas radicale : « *La substance, la structure humaine ne changent guère.* » L'Antiquité a encore quelque chose à nous dire et, si Yourcenar trouve dans la mythologie un langage universel qui évite les épanchements, elle fait d'Hadrien une image emblématique transcendant l'Histoire, celle de l'homme politique qu'elle aurait souhaité pour la période qui a suivi la Seconde Guerre mondiale, en même temps que celle d'un homme qui, par-delà l'adversité, essaie de conquérir une sagesse en apprenant à composer avec l'inéluctable sans déroger à son idéal. ■ **Rémy Poignault**

1. Toutes les citations qui suivent, sauf autre précision, sont tirées des « Carnets de notes » des *Mémoires d'Hadrien*.

SI L'AUTRICE TROUVE DANS LA MYTHOLOGIE UN LANGAGE UNIVERSEL QUI ÉVITE LES ÉPANCHEMENTS, ELLE FAIT D'HADRIEN UNE IMAGE EMBLÉMATIQUE TRANSCENDANT L'HISTOIRE

Jeanne de Vietinghoff, mère de fiction de Yourcenar.

Michel de Crayencour, son père.

« Le Labyrinthe du monde »

UNE RÉÉCRITURE DU MOI

Avec ce triptyque, l'autrice réinvente le récit autobiographique, se créant des ascendants fictionnels à partir de figures réelles.

Souvenirs pieux ; Archives du Nord ; Quoi ? L'Éternité. Triptyque dont l'écriture s'échelonne sur près de vingt ans, « Le Labyrinthe du monde » échappe à toutes les classifications de genre. Malgré le projet affiché d'une enquête sur les origines, puisqu'il s'agit, au dire de Marguerite Yourcenar, à travers ces investigations généalogiques, de *« remonter du presque présent au passé de la race tout entière » (Les Yeux ouverts),* il ne s'agit là ni d'une autobiographie, le sujet se dérobant résolument dans les deux premiers volets (dans *Souvenirs pieux*, Marguerite, sitôt née, s'efface devant la trace de la lignée de sa mère, Fernande, née Cartier de Marchienne, tandis qu'elle a à peine six semaines au terme d'*Archives du Nord,* consacré à l'ascendance de son père, Michel de Crayencour), ni même de Mémoires, quoique le terme soit moins erroné, confondant l'acteur et le témoin des faits rapportés.

Comme pour dissiper tout malentendu – mais a-t-on suffisamment compris l'avertissement liminaire ? –, Marguerite Yourcenar ouvre le premier volet du « Labyrinthe » par un kôan zen, qu'elle restitue dans la présentation typographique fixée par l'usage japonais : *«Quel/était/votre visage avant que/votre//père/et/votre/mère/se/fussent/rencontrés ?»*

L'énigme disqualifie le raisonnement rationaliste, et le disciple – il s'agit d'un exercice prôné dans l'enseignement des maîtres bouddhistes – perçoit qu'une autre logique est à l'œuvre. À Jean Guéhenno, le 7 mars 1978, Yourcenar explique cette méthode qu'elle est tentée d'appeler *« scholastique » : « Elle a pour objet de faire méditer l'étudiant sur des séries de questions en apparence absurdes, absurdes seulement parce qu'elles refusent de se laisser réduire à une logique purement verbale, comme le fait d'ailleurs aussi la vie elle-même. »*

Qui est-on, une fois dépris des contingences temporelles et spatiales ? Ces fameuses données qui interdisent de se penser librement. À peine née, aux premières lignes de *Souvenirs pieux,* Marguerite se voit comme un enfant *« pris dans les coordonnées de l'ère chrétienne et de l'Europe du XXe siècle »*. Faire le tour de sa prison à l'instar de Zénon, lancé sur les routes dès l'ouverture de *L'Œuvre au noir,* est une première étape ; s'en évader, le but ultime. Par le « Labyrinthe », il s'agit moins d'entreprendre une quête d'identité, absurde selon le positionnement zen, que de se défaire de son moi. Dès lors on peut lire chaque chapitre des deux premiers volets du « Labyrinthe » – le troisième, inachevé à la mort de l'écrivaine, n'a pas été relu, et sa leçon originale fut trop sommairement éditée – comme une méditation sur l'impermanence du monde et la vacuité de la notion occidentale d'identité personnelle.

La ligne semble claire. Mais, comme toujours avec Yourcenar, il est d'autres perspectives où le poétique dialogue avec l'éthique. Le nourrisson, qui, en juillet 1903, est vieux du sang, des gènes de ses ancêtres, comme de son âme qui *« traverse les siècles »*, a beau inverser la perspective, de la naissance à l'avant-naissance, en visionnaire, Yourcenar tente de brouiller les cartes, attestant une rigueur généalogique qu'elle dynamite de l'intérieur.

UNE PARENTÈLE SUR MESURE

En marge de ses filiations réelles, la femme de lettres s'invente d'autres ascendants. Et au premier chef, pour se substituer à Fernande, Jeanne (Van T., puis de Reval dans le « Labyrinthe », de Vietinghoff en réalité). Cette amie de pension de la mère de Marguerite, qui signe quelques essais mystiques et un roman, *L'Autre Devoir,* incarne une noblesse, une intelligence, une culture et un charme qui la laissent sans rivale. Et Yourcenar savoure, alors même qu'elle enquête sur celle qu'elle célèbre dans *Sept poèmes pour une morte* (1929), repris dans *Les Charités d'Alcippe* (1956), et dont elle livre le « tombeau », « En mémoire de Diotime », repris dans *Le Temps,*

WWW.VIETINGHOFF.ORG

ce grand sculpteur (1983) : « *Michel cache bien son éblouissement encore visible dans le portrait qu'il me fit d'elle près de vingt ans* » après leur première rencontre. Rien d'étonnant alors à ce que la fillette qui joue avec Egon et Alexis (Clément et Axel dans « Le Labyrinthe du monde ») sur la plage de Scheveningen se sente la sœur des deux garçons, même si elle doit rejeter une filiation qui lui conviendrait tant (« *– Mais dites, Marguerite, Clément ne serait-il pas votre frère ? – Non, Walter, les dates sont contre* »). Il n'empêche, contre la généalogiste la romancière reprend la main et confesse plus loin, au seuil du dernier chapitre de *Quoi ? L'Éternité* : « *Je n'étais pas la fille de Marie* [de Sacy, sa tante] *; je n'étais pas non plus la fille de Fernande ; elle était trop lointaine, trop fragile, trop dissipée dans l'oubli. J'étais davantage la fille de Jeanne, de celle qui s'était promis de veiller sur moi dès ma naissance, et que Michel* [...] *n'avait cessé de me proposer comme une image parfaite de la femme.* »

CONRAD MAQUILLÉ EN EGON

Moins de radicalité pour s'inventer un père. Le lien entre Michel et Marguerite est trop fort. Toutefois, la jeune femme se rêve le fruit d'autres liaisons, de Jeanne toujours. Johann-Karl, ce fiancé escamoté si capital pour l'éveil de Jeanne à la sensualité, par

YOURCENAR TENTE DE BROUILLER LES CARTES, ATTESTANT UNE RIGUEUR GÉNÉALOGIQUE QU'ELLE DYNAMITE DE L'INTÉRIEUR

cette étreinte nocturne sur le rivage de l'île de Texel (celle-là même où elle fait s'accomplir la destinée de Nathanaël, qui, avant même de s'abandonner à la mort, s'immerge sans vêtements « *dans cette noirceur et ce vent presque tiède* »). En marge d'un dépouillement qui évoque aussi l'ascète mourant au monde pour atteindre le divin – et le bain de Zénon, lors de la « Promenade sur la dune », incarnant nu cet « *Adam Cadmon des philosophies hermétiques, placé au cœur des choses* », dit comment s'enfante l'être accompli –, les amants incarnent le versant charnel de cette élection suprême : « *Il est bon de s'étreindre aussi, peau contre peau, chair contre chair, sans en passer par les petites décences et les petites indécences des vêtements qui s'ouvrent et qui tombent.* » Et Marguerite de résumer : « *Les sens prennent lentement place dans ce compagnonnage d'avant les noces.* » On ne peut écarter Conrad de Vietinghoff, l'époux de Jeanne, que Marguerite maquille en Egon – le prénom de son fils aîné en vérité, mais sans doute cela permet-il à l'écrivaine un clin d'œil à l'ego, tant elle prête quelques-uns de ses goûts comme certains des traits de son caractère à cet homme dont elle a fait l'un des modèles d'*Alexis* (1929) et dont l'écho se trouve encore dans *La Nouvelle Eurydice* (1931), voire *Le Coup de grâce* (1939)… Si c'est Jeanne qui, poussant le loquet de la chambre d'Egon, s'impose à l'homme à moitié nu qui sanglote sur son lit et conduit la sarabande des corps, faisant, par « *ce moment qu'ils avaient prévu, souhaité et craint* », de « *leur intimité commençante* […] *une heure de clair bonheur* », Yourcenar lit dans la fusion des corps une ardeur primordiale, qu'elle célèbre depuis *Feux* (1936) jusqu'à ces fulgurantes inventions de *Quoi ? L'Éternité*. Aux confins d'une méditation zen sur le monde impermanent et d'une célébration dionysiaque, où l'on « *répond simplement au désir par le désir* », puisque l'amour charnel est « *une voie d'accès vers Dieu* », Marguerite Yourcenar, qui prit tant de soin à « inventer » sa vie, semble parachever l'ouvrage en se rêvant un pedigree idéal. Conjuguant magie sympathique et nécromancie malicieuse. ■

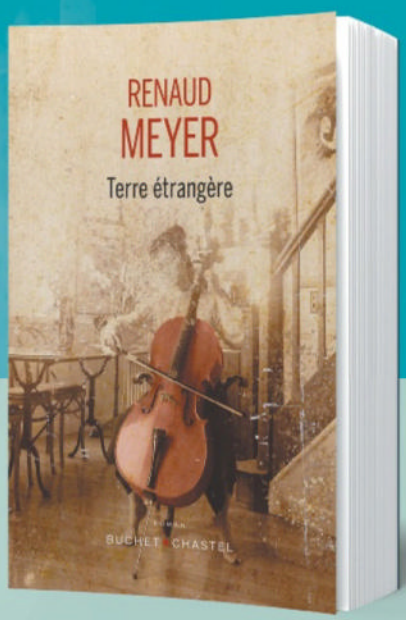
Philippe-Jean Catinchi

« Une quête aussi passionnée que passionnante sur les origines. »

Aurélie Barlet, Librairie La Pléiade, Cagnes-sur-mer

« Un récit fort, servi par une écriture tout en finesse et retenue. »

Frédérique Garcia, Librairie Coiffard, Nantes



BUCHET • CHASTEL

« Écrivain de l'émotionnel », l'auteur du *Roman de Jim* s'entoure, livre après livre, de personnages qui nous ressemblent. Déployant une œuvre à la fois singulière et accessible, il tire de ses expériences le matériau qui rendra compte au mieux de la vérité des choses éprouvées. À l'occasion de la parution de son nouveau roman, l'excellent *La Foudre*, portrait d'un enfant du Jura qui s'est éloigné de ses terres d'origine pour mieux les sublimer dans la fiction.

Pierric Bailly
LA NATURE DES AUTRES

Dis-moi qui t'aime, je te dirai qui tu es. Un jour, alors que Pierric Bailly est en dédicace dans un salon littéraire, son voisin de table, Philippe Jaenada, lui fait remarquer que les gens qui viennent à sa rencontre, à la fois simples et sympathiques, donnent envie de lire ses livres. Si les lecteurs de Pierric Bailly se révèlent les meilleurs ambassadeurs de son œuvre en construction, c'est avant tout parce qu'ils se reconnaissent dans ses mots, à hauteur des femmes et des hommes qu'ils sont, au diapason de leurs désirs et de leurs préoccupations. Ses personnages se prénomment Julie, Bobby, Max, Aymeric, Jim ou Suzy. Ils sont intérimaire, vendeur chez Paul ou employé dans une usine de cartonnage. Ils roulent en AX, prennent des photos qu'ils n'ont pas les moyens de faire développer, ont parfois un casier judiciaire. Ils sont étudiants puis parents, tentent leur chance dans les grandes villes avant de renouer avec les terres qui les ont vus naître. Ils pourraient être nos voisins, nos amis, ou un reflet de nous-même.

D'AMOUR ET DE MONTAGNE

Pierric Bailly assume pratiquer une littérature de l'intime. Il n'en a pas toujours été ainsi. Comme tout jeune écrivain, il a d'abord cru qu'il lui faudrait, pour se tailler une place au soleil, traiter de grands sujets et du vaste monde. « *Dans le fond, pourtant, j'ai toujours pensé qu'il n'y avait rien de plus intéressant et sérieux que la vie quotidienne*, souligne-t-il. *Je serais incapable d'écrire sur Daech, ou des histoires de conquête spatiale. Je suis un écrivain de l'émotionnel, et le défi est de réussir à écrire des romans sentimentaux sans être mièvre, des romans psychologiques qui ne soient pas insipides.* » Avec le recul, ses réticences initiales lui paraissent désormais une « *forme de machisme mal placé* », comme si la famille, les enfants et le quotidien étaient des sujets insuffisamment virils pour une plume masculine. La quarantaine arrivée, et alors qu'il livre en cette rentrée son septième récit – un « *roman d'amour et de montagne* », précise-t-il dans sa dédicace –, il ne craint plus d'être à contre-courant et de s'aventurer du côté de genres populaires parfois méprisés. « *L'amour est une question centrale dans ma vie. À l'école primaire, déjà, je ne comprenais pas pourquoi les autres garçons étaient obsédés par les voitures et la bagarre. J'étais un gamin romantique, et ce trait ne m'a jamais quitté.* » S'il n'est pas question de coup de foudre à proprement parler dans *La Foudre*, la tension entre raison et sentiments y est centrale. John, berger dans le Haut-Jura l'été, moniteur de ski l'hiver, est en couple avec Héloïse. Il se pose la question d'avoir un enfant avec elle et envisage de la rejoindre à La Réunion pour « *tenter l'expérience de la vie insulaire* ». Un projet que vient compromettre un article mentionnant le nom d'Alexandre Perrin, un ami de lycée mis en examen pour homicide. Troublé par les souvenirs que cette affaire ravive en lui, John se rapproche d'Alexandre par l'intermédiaire de Nadia, la compagne de ce dernier, avec laquelle il va nouer une complicité amoureuse.

Pierric Bailly est né à Champagnole, dans le Jura, et a grandi à Lons-le-Saunier. Après avoir suivi des cours de cinéma à Montpellier et vécu quelque temps en région parisienne, à Grenoble puis à Nîmes, il revient sur ses terres d'origine lorsque son père est retrouvé mort dans une forêt du Jura, après une chute accidentelle dans le vide – un événement qu'il relatait à chaud dans *L'Homme des bois* (P.O.L, 2017). Ce retour lui permet de renouer avec des amis de lycée, dont l'un lui inspire le personnage d'Alexandre et donne l'impulsion nécessaire à l'écriture d'un récit où s'entremêlent le présent de trentenaires installés et leurs souvenirs d'adolescence. Un âge que Pierric Bailly explorait dès son premier roman, *Polichinelle* (P.O.L, 2008), dont le narrateur, âgé de 20 ans, suivait, le temps d'un été, les amis de sa petite sœur de 15 ans, entre virées au Shopi du coin et pique-niques interdits au bord d'un lac. De l'adolescence au temps du couple et de la paternité, l'écrivain, aujourd'hui père de deux filles, revisite des états par lesquels lui-même est passé, avec un recul qui lui permet d'en saisir toute la complexité émotionnelle. Une façon, également, de vivre d'autres vies que la sienne, par procuration. « *Je rêve beaucoup, peut-être davantage que je ne vis vraiment, et écrire des romans consiste pour moi à extrapoler à partir de situations effleurées, que j'essaie de pousser le plus loin possible. Souvent, j'écris*

ce que j'ai peur de vivre, ce que je n'ose pas vivre. Les personnages de mes livres ont des existences plus aventureuses et turbulentes que la mienne. » Des personnages que l'on retrouvera bientôt sur grand écran, puisque les frères Arnaud et Jean-Marie Larrieu adaptent actuellement* *Le Roman de Jim* (P.O.L, 2021), dans lequel un homme ayant élevé l'enfant de sa compagne se voit privé de sa présence quand le père biologique du garçon refait surface.

CAPTER L'ÂME DES HABITANTS

À la mort de son père, Pierric Bailly revend l'appartement de ce dernier à Lons-le-Saunier et acquiert une petite maison dans ce que l'on nomme « le pays des Lacs », à l'endroit où il a grandi. Si les paysages jurassiens composaient l'arrière-plan de ses premiers livres, *La Foudre* mène son lecteur là où Pierric Bailly ne l'avait encore jamais emmené, sur le plus haut sommet du massif, qui domine le lac Léman et duquel on distingue le mont Blanc. Pour y situer son intrigue, l'écrivain ressentait le besoin d'obtenir de ces lieux une forme d'autorisation, qui prendra l'aspect d'un

> « Je ne m'adresse pas à une caste intellectuelle qui s'achèterait une conscience sociale en me lisant »

très discret et mystérieux quadrupède. « *Le Jura, c'est le pays du lynx, mais ma première rencontre avec l'animal est assez récente. Je l'ai pris pour une autorisation à écrire sur le lynx et, plus largement, sur cette partie du massif où se déroule* La Foudre. *Comme si l'esprit protecteur des lieux m'avait invité à situer un roman sur ses hauteurs et à capter l'âme de ses habitants.* »

Pierric Bailly serait-il au Jura ce que Jim Harrison est au Montana ? « *Cet endroit compte beaucoup pour moi,* répond l'intéressé. *J'ai besoin d'un ancrage fort pour écrire. J'aborde souvent cette question avec d'autres auteurs qui ressentent comme un manque quand ils ne bénéficient pas d'un tel attachement. Pour autant, je ne suis pas un écrivain régionaliste, au sens où je revendiquerais une fierté relative au Jura. Je pars de ces lieux que je connais et que j'aime, où j'ai grandi et où je suis revenu vivre en partie, et j'essaie d'écrire sur ce que c'est que de vivre à la campagne, aujourd'hui.* La Foudre *est d'ailleurs mon livre où la nature occupe la place la plus importante.* »

UNE FORME D'ENGAGEMENT

Avec le personnage de John, qui utilise un smartphone et des parcs électrifiés, Pierric Bailly souhaitait « *proposer autre chose qu'une version romantique du berger* ». Pour y parvenir, il s'est inspiré du quotidien d'une amie d'enfance devenue bergère, et a écrit par imprégnation. Au début de *La Foudre*, on apprend qu'Alexandre, vétérinaire écolo, a tué un chasseur à coups de planche. Un ressort dramatique qui pourrait sembler caricatural si le récit

TU L'AIMES… MOI AUSSI

Dans *La Foudre*, Pierric Bailly met de nouveau son talent au service des sujets qui le hantent : la nature jurassienne, l'imposture, la vie en marge de gens simples. Un roman d'amour orageux.

Pierric Bailly fait partie de ces écrivains qui, sans réécrire toujours le même livre, recomposent les mêmes motifs dans des histoires nouvelles. On retrouve dans *La Foudre* plusieurs invariants : le décor jurassien, les personnages issus de la petite classe moyenne, dans la trentaine (à présent bien tassée, car ils vieillissent avec lui), aspirant à une vie libre et en marge. On y retrouve aussi le thème récurrent de l'intrusion dans la vie d'autrui, de l'imposture, de la pulsion spoliatrice qui, dans *Les Enfants des autres* et *Le Roman de Jim,* se fixait sur la paternité et le désir d'enfant. *La Foudre* raconte l'histoire de Julien, dit John, un natif du Jura qui fait le berger l'été dans les montagnes, pour être tranquille. Il apprend par hasard l'incarcération d'Alexandre, un copain de lycée qui a compté pour lui. Alexandre a tué son voisin lors d'une rixe. Éberlué, John envoie un message à la femme de celui-ci, Nadia. « *On sait comment s'adresser à l'entourage des victimes, on sait quoi dire à ceux qui vont mal, à ceux qui souffrent. Mais qu'est-ce qu'on écrit à la femme d'un assassin ?* » Nadia répond, ils se revoient. Et se rapprochent. Tant pis pour le couple de John, la femme d'Alexandre devient la sienne ; ses enfants, les siens. Il entre dans sa vie, prend pour ainsi dire sa place… Pierric Bailly déploie ce scénario sur plus de 450 pages, sans longueurs. Le récit est construit comme une montagne : l'ascension, le pic de la liaison avec Nadia, puis la descente inexorable, leur histoire étant impossible.

★★★★★
LA FOUDRE
PIERRIC BAILLY
464 P., P.O.L, 24 €

C'est un roman d'amour, mais aussi bien plus : un récit sur la force des liens de l'adolescence (notamment dans les régions où les adultes restent sur place, au milieu de leurs vieux copains), sur la quarantaine – passage définitif vers le versant adulte de la vie –, sur la tentation érémitique, incarnée par John. Le style, faussement facile (présent de l'indicatif, sans fioritures), faussement relâché, cache un travail soigné sur le rythme, les images, les détails qui frappent et disent tout. *La Foudre* est un roman très réussi, souvent émouvant, promis en cette rentrée, grâce au succès du précédent, à un beau destin bien mérité.

Bernard Quiriny

Vue des paysages du Jura, où Pierric Bailly est né en 1982.

s'en tenait au schéma d'une campagne divisée en deux camps : les écolos d'un côté, les chasseurs de l'autre, avec le rapport à l'animal pour ligne de fracture. *« Même si cette opposition peut se révéler productive d'un point de vue romanesque, il me semblait important de dépasser ce côté binaire. Le roman est le lieu de la pensée, du mouvement, du trouble, de la complexité. Alexandre a beau être écolo, il n'a jamais eu la volonté de "se payer" un chasseur. De l'extérieur, on a souvent l'impression d'une polarisation très nette de la société, alors qu'il y a plus de dialogue qu'on le pense entre les gens. »*

Ancrés pour la plupart dans le prolétariat rural, les protagonistes de Pierric Bailly ne semblent pas soumis pour autant à une forme de déterminisme récurrent dans le roman social, un autre ressort romanesque dont l'écrivain évite l'écueil. L'écrivain entend proposer une littérature populaire susceptible de plaire à tous, ce qui s'apparente pour lui à une forme d'engagement. *« Mon rôle n'est pas de rendre les pauvres visibles à la bourgeoisie des centres-villes. Je ne m'adresse pas à une caste intellectuelle qui s'achèterait une conscience sociale en me lisant. Je veux être lu par les gens dont je parle, ça m'importe qu'ils se sentent représentés correctement. J'essaie de leur rendre à travers mes livres un peu de ce qu'ils m'apportent dans la vie. »*

Dans ses premiers écrits, Pierric Bailly ne ménageait pas le Jura. D'aucuns lui ont reproché de ne pas donner envie de visiter la région, de ne pas jouer le jeu de la brochure touristique. Il lui aura fallu s'en éloigner puis y revenir pour rendre compte de la beauté austère des paysages jurassiens, et ne pas proposer un équivalent littéraire de la carte postale. Dire les choses telles qu'elles sont, une nouvelle fois. Se rapprocher de l'*Homme des bois* en pratiquant la forêt, un environnement *« qui peut sembler étouffant »* quand on ne le connaît pas, mais dans lequel l'écrivain trouve une liberté propice à la création. *« Chaque territoire est une source inépuisable de rencontres, de décors pour des intrigues, et se réinvente sans cesse selon la saison et les personnes avec lesquelles vous l'arpentez. »* Parmi les possibilités infinies d'histoires que les territoires font naître, certaines s'imposent parfois, offrant une cohérence aux notes que l'écrivain rassemble dans l'espoir qu'elles feront un jour livre. Là réside, sans doute, le véritable coup de foudre. ■

Laëtitia Favro

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine*

*Sortie prévue en 2024.

OFFICE DE TOURISME HAUT-JURA

20 NOV
3 DÉC
2023

lettres d'automne

Festival littéraire #33
MONTAUBAN TARN-ET-GARONNE OCCITANIE

RENCONTRES
LECTURES EN SCÈNE
SPECTACLES
CONCERTS
CINÉMA
EXPOSITIONS
PROGRAMMATION JEUNE PUBLIC
LIBRAIRIE DU FESTIVAL

Maylis de Kerangal
PAYSAGE

15 jours, 150 rendez-vous
pour tous les publics

20 lieux à Montauban
et en Tarn-et-Garonne

80 écrivains, traducteurs,
illustrateurs, musiciens, comédiens...

Maylis de Kerangal
et Jakuta Alikavazovic, Clara Arnaud,
Anne-Laure Bondoux, Cascadeur, Grégory Delaplace,
Hélène Gaudy, Tom Haugomat, Jane Sautière,
Grégory Le Floch, Alberto Manguel,
Jean-Claude Mourlevat, Gaëlle Obiégly,
Sylvain Prudhomme, Oliver Rohe, Violaine Schwartz,
Anne Serre, Joy Sorman, Giorgio Vasta,
les éditions Verticales...

lettresdautomne.org
05 63 63 57 62

Festival organisé par Confluences

Ingrid Larroque - design

GOUVERNEMENT
CNL
Ville de Montauban
Région Occitanie
Tarn-et-Garonne
sofia
Scam*
La culture avec la copie privée
Fondation La Poste
Crédit Agricole
LiRE

Fiction française et environnement

UNE RENTRÉE EN SURCHAUFFE

Actualité climatique oblige, de nombreuses plumes françaises font des enjeux environnementaux et des catastrophes dites naturelles la matière d'œuvres inspirées, radicales ou poétiques, sur l'écologie et notre rapport à la nature. Laurent Petitmangin, Sylvain Coher, Ananda Devi et Marion Messina, entre autres, comptent parmi les forces en présence de cette déferlante verte.

Faire littérature de nos inquiétudes face à une nature et à un monde en péril, tel est le postulat de plusieurs auteurs dont les couvertures s'étalent en ce moment sur les tables des libraires. Outre Serge Joncour et Clara Arnaud, qui nous ont accordé un entretien croisé (lire page 60), ils partagent avec nous leur vision et les raisons pour lesquelles ils se sont emparés du sujet.

Fort remarqué il y a trois ans avec *Ce qu'il faut de nuit*, Laurent Petitmangin offre avec *Les Terres animales* (La Manufacture de livres) une histoire d'amitié en zone irradiée. Dans une forêt située quelque part en France, nous suivons une bande d'amis qui a choisi de rester sur les lieux, alors qu'une centrale nucléaire voisine a explosé. Comment se protéger, comment vivre et aimer, comment faire solidarité ? Initialement, Petitmangin avait écrit une simple histoire d'amitié… à Chicago. Mais, il y a deux ans, en voiture avec son fils, il a entendu sur les ondes une émission sur

PEXELS

la catastrophe de Fukushima, survenue en 2011, qui évoquait « *ceux qui avaient choisi de rester le plus longtemps possible dans les lieux, parce que c'était chez eux* ». Déclic : « *Je venais de trouver le décor parfait pour installer mes personnages. Une zone comme ça, détruite, mortelle, qu'ils allaient défendre. Ça allait tendre leur amitié, leurs sentiments.* » Pourquoi cette tragédie a-t-elle interpellé le romancier ? « *J'avais alors éprouvé une immense terreur.* » Qui est devenue un roman.

« EFFACER LA TERRE »

Sylvain Coher, lui, a voulu tout bonnement « *effacer la Terre* » : *Étraves* (Actes Sud) est un récit qui doit autant à l'imaginaire de la piraterie qu'au livre maritime. Ici, la mer a presque tout recouvert. Seuls émergent quelques îlots et trois continents minuscules. Les rares qui n'ont pas voulu y rester ont embarqué dans des navires de fortune pour y vivre. Mais l'océan n'a plus rien de pur : un peu d'eau, des archipels d'algues, beaucoup d'objets flottants et des étendues de « *plastiglomérat* ». Le narrateur, un jeune marin, décide de regagner la première terre pour y enterrer sa mère, morte à bord. « *Le thème du déluge était mon idée de départ* », souligne Coher, qui chérit la mer depuis l'enfance, quand il partait naviguer avec son grand-père marin. À 52 ans, l'écrivain est devenu « *plaisancier* » ; il possède un bateau et part régulièrement au large des côtes bretonnes. Le réchauffement planétaire, la pollution plastique, la transformation de la faune marine, il connaît. « *Naturellement* », son récit a pris une tournure écologiste et contemporaine : « *Dans mon histoire de déluge, en retirant la terre, je devais me demander comment on se dépasse dans un inconnu infini, comment on se repère. Mais aussi quelle faune et quelle flore y survivraient.* »

LE PASSÉ EN ÉRUPTION

Chez Justine Niogret, on revient sur terre. *Quand on eut mangé le dernier chien* (Au diable Vauvert) est un récit intemporel : un voyage dans une immensité immaculée, celle du Groenland, devenu ici un horizon de neige, de glace et parfois de sang, où l'on suit une bande d'hommes avec chiens, tentes et armes. Fuite ou expédition ? Vengeance ou exploration ? Jusqu'ici publiée dans les domaines de l'imaginaire, l'autrice s'est inspirée cette fois de l'histoire de l'explorateur australien Douglas Mawson et de ses hommes, en Antarctique, en 1911. « *Le décor a été mon point de départ. Le Groenland est une étendue minérale. J'ai donc adopté un exotisme à contre-pied : de la glace, de la neige, du blanc. Une beauté profonde, vierge, sauvage, et inhumaine en même temps.* » Manière, aussi, de montrer « *comment ces étendues disparaissent désormais du globe, alors que ces lieux recèlent une mémoire d'aventures passées qu'on ne pourra donc plus jamais connaître* ».

Ananda Devi en appelle, elle aussi, à la mémoire pour conter sa terre natale : l'île Maurice, dont elle fait la narratrice de son nouveau roman. *Le Jour des caméléons* (Grasset), plébiscité par notre rédaction, raconte une journée à Port-Louis, la capitale, en proie à une guerre de gangs. Nous suivons le fil des événements à travers quatre protagonistes qui se croisent dans une ambiance explosive. Si l'île se fait conteuse, c'est pour mieux rappeler •••

TROIS INITIATIVES QUI FONT RAYONNER LA LITTÉRATURE DU VIVANT

LE MURMURE DU MONDE

Un voyage littéraire au-devant de la nature

Dans la petite commune d'Arrens-Marsous (Hautes-Pyrénées), Mathilde Walton, ancienne programmatrice de la Villa Gillet à Lyon, a imaginé avec son équipe un projet pas comme les autres visant à promouvoir le livre dans les terres rurales et reculées. Tout au long de l'année, des actions littéraires sont ainsi organisées au cœur des montagnes, et une résidence d'écrivain accueille les romanciers dans les hauteurs. En point d'orgue, tous les ans au mois de juin, un « festival écopoétique » offre au public des moments hors du temps, des rencontres avec les auteurs en immersion dans la nature. *lemurmuredumonde.com*

LA LIBRAIRIE UTOPIA

Un bouillon de culture écologiste

Au cœur du 5e arrondissement parisien, un bastion de la littérature écolo a ouvert ses portes fin 2021. Des milliers de livres à découvrir, mais aussi des expositions, des rencontres… Plus qu'une simple librairie, Utopia est pensée comme un lieu de vie, un espace partagé qui mobilise les énergies pour développer les réflexions et imaginer une société en harmonie avec la nature et le vivant. *librairie-utopia.org*

LE FELIPÉ

Une grande fête militante

Né de façon informelle, en 2003, de la rencontre de professionnels de la culture et de militants écologistes, le Festival du livre et de la presse d'écologie (Felipé) fête à l'automne ses 20 ans. Le temps d'un week-end, les 30 septembre et 1er octobre, dans le 4e arrondissement de Paris, le salon proposera au grand public un programme composé de conférences, de débats et de signatures pour mettre en avant les grandes voix littéraires qui interrogent l'humain dans son rapport à l'environnement. *festival-livre-presse-ecologie.org*

Léonard Desbrières

PIOTR KOWALONEK/PEXELS

qu'elle-même est, géologiquement, née d'une série d'éruptions volcaniques il y a huit millions d'années (l'autrice est également ethnologue). Présents aussi bien dans le titre que dans les scènes de chaos décrites par Ananda Devi dans son livre, *« les caméléons représentent l'identité plurielle et le migrant qui s'adapte. Ils servent à prendre conscience que tous les êtres et toutes les espèces ont leur place »*.

DES PROSES ENGAGÉES POUR LA CAUSE

Aujourd'hui journaliste et romancière, Marion Messina est titulaire d'un BTS agricole. Ce domaine la passionne toujours et constitue l'un des enjeux de *La Peau sur la table* (Fayard), roman situé dans un futur très proche. Parmi les deux personnages principaux, un jeune Parisien fait le choix de l'exode rural, en Ardèche, et se lie d'amitié avec un agriculteur opposé aux diktats du productivisme. *« J'avais deux enjeux, et ils se recoupaient,* avance l'autrice. *Le premier était de mettre à mal l'idée qu'un retour à la campagne est aujourd'hui la panacée : on paie un petit loyer, mais, s'il faut faire des dizaines de kilomètres pour se nourrir et se soigner, cela n'a plus de sens. J'ai voulu évoquer cette désillusion. »* L'autre enjeu : *« Imaginer un monde, dans un futur immédiat, où l'industrie agroalimentaire profite de ce vide pour prendre la mainmise absolument totale sur le monde agricole.*

Cette rentrée témoigne d'une vivacité romanesque qui doit beaucoup à l'urgence climatique et à des auteurs naturellement préoccupés par le sujet

Aujourd'hui, des cultivateurs syndiqués sont parfois criminalisés, vus comme des écoterroristes. J'ai juste poussé un peu le curseur. » Au sujet sociétal de ce livre répond la radicalité de celui d'Oscar Lalo, *Le Dernier Amant* (Récamier). Un ouvrage sans intrigue, constitué de microchapitres d'une page, mais avec une allégorie culottée (qui a divisé la rédaction – lire page 78, « Les déceptions »). Un homme est en prison pour viol. La victime est-elle une femme ou la planète ? Eh bien, les deux, Lalo faisant un parallèle entre ce que l'une et l'autre peuvent subir.

Outre ces auteurs français, notons la nouvelle parution de la Belge Véronique Bergen. *Écume* (Équateurs) nous offre un voyage poétique aux accents naturalistes. Un homme, fasciné par l'œuvre de Melville, part chaque année en mer pour honorer à sa façon un rendez-vous avec… Moby Dick. Lors d'une de ses escales, il embarque avec lui une femme rencontrée dans un bar à hôtesses d'Amsterdam. Elle fuit un agresseur. Un prédateur sexuel. Un fantôme, peut-être, qui comme tous les fantômes se trouve partout et en tout. Y compris dans les océans souillés et pollués.

DES OBSESSIONS CRÉATRICES

Dans *Bain de boue* (Sous-sol), Ars O', nom de plume de la scénariste de bandes dessinées et autrice de fantasy Isabelle Bauthian, ce sont les éléments qui dominent le vivant. Elle a transposé le thème de la lutte des classes dans un lieu naturel figé où tous les éléments sont englués dans une terre boueuse, et où la société est divisée en deux catégories : les « *pelleteux* », qui passent leur vie à repousser la terre, donc la boue, et les « *Puterels* », caste de privilégiés.

Ainsi, cette rentrée témoigne d'une vivacité romanesque qui doit beaucoup à l'urgence climatique et à des auteurs naturellement préoccupés par le sujet. « *Quand on travaille à Air France, on est sensible à ces questions* », note Petitmangin, directeur des études clients pour la compagnie aérienne. Ananda Devi revendique « *des obsessions qui étaient là depuis longtemps, mais qui se cristallisent désormais dans* [s] *on travail* ». Marion Messina, elle, continue de militer au quotidien et écrit « *justement pour ne pas faire le mélange entre affect et actualité, le roman et l'engagement* ». **Hubert Artus**

•••

Anouk Lejczyk, à l'œuvre avec sa tronçonneuse.

Catherine Poulain.

LA NATURE POUR TÉMOIN

Anouk Lejczyk, devenue bûcheronne par amour des arbres, et Catherine Poulain, qui revient sur son enfance, livrent, à travers le récit de leurs expériences, un éclairage différent sur le rapport que nous entretenons avec notre environnement.

Si les romans nous envoûtent grâce à la puissance de la fiction et des imaginaires, les témoignages, eux, secouent par la force d'histoires vraies, la puissance de vies vécues. Dans cette rentrée littéraire 2023, deux ouvrages à part, au carrefour de l'essai, de la rêverie et de la biographie, donnent une autre dimension à la littérature de la nature.

Un écrivain peut parfois devenir prisonnier de son histoire. Après la parution de *Felis Silvestris*, son premier roman, un conte écologique au cœur des forêts, Anouk Lejczyk a décidé de tout plaquer pour travailler au plus près de ces arbres qui la fascinent tant. Avec *Copeaux de bois. Carnets d'une apprentie bûcheronne* (Le Panseur), elle nous livre un texte saisissant, le récit en immersion d'un voyage vers une nouvelle vie. Durant quatre saisons, aux quatre coins de la France, elle griffonne dans son cahier les étapes de son rude apprentissage pour devenir bûcheronne. Tronçonneuse en main, elle se frotte à l'exercice physique d'un métier passé sous silence, se heurte au sexisme, se confronte à la question du bien-être animal et aux conséquences du dérèglement climatique. Surtout, elle rencontre une incroyable galerie de personnages tous plus attachants les uns que les autres. Des êtres solaires mais en marge, qui tentent de trouver une place dans ce monde qui avance trop vite, et dans la mauvaise direction.

En 2016 déjà, dans *Le Grand Marin*, Catherine Poulain nous avait envoûtés en racontant ses dix années passées à pêcher sur un chalutier en Alaska. Avec *L'Ombre d'un grand oiseau* (Arthaud), elle continue de se raconter et de questionner ce lien puissant qui l'a toujours unie à la nature. On arpente avec elle une enfance libre et sauvage, et l'on découvre cette relation passionnée, bestiale, avec le vivant qui l'entoure. Une invitation touchante à aller au-devant de sa propre animalité. **Léonard Desbrières**

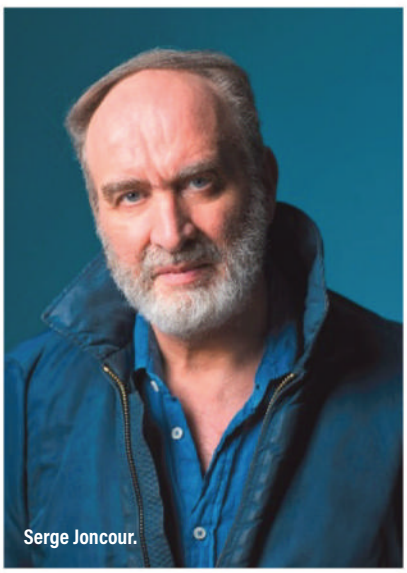
DR - MAURICE ROUGEMONT/OPALE.PHOTO/ARTHAUD

Clara Arnaud • Serge Joncour

« LA RURALITÉ, C'EST LE DOUTE CONSTANT »

Leurs nouveaux romans se déroulent respectivement en Ariège et dans le Lot. Entretien avec deux « écrivains du dehors » qui creusent le sillon du sauvage.

Clara Arnaud.


Serge Joncour.

Dans vos romans respectifs, vous racontez des régions sauvages qui font partie de votre vie. Qu'est-ce que ces terres représentent pour vous ?

Serge Joncour. Le Lot, c'est le pays de ma belle-famille. C'est à six heures de Paris, personne ne sait le placer sur une carte. Ce qui me plaît, c'est de pouvoir marcher 20 kilomètres sans croiser âme qui vive. Ça me fascine que ce soit encore possible. Mes compagnons de route sont des chevreuils, des sangliers. La nuit, on entend les animaux rôder. J'habite leur territoire, et non l'inverse.

Clara Arnaud. C'est exactement ça : être remis à sa place. J'ai été nomade pendant de longues années, puis je suis tombée amoureuse de l'Ariège, et plus particulièrement du Couserans, une province historique, la plus enclavée, la plus montagneuse des Pyrénées. J'ai décidé d'en faire un refuge. On est à près de dix heures de Paris, dans un monde très vertical où la montagne fait le tri. C'est une marginalité choisie.

Quel rapport intime et littéraire entretenez-vous avec la nature ?

S.J. Je passe mon temps écartelé entre Paris, où j'écris et travaille, et cet ailleurs où je deviens quelqu'un d'autre. Une fois que je suis là-bas, le milieu me détermine. J'arpente les territoires, je contemple, je vais voir ce qui fait du bruit, je me plonge tout entier dans un univers qui n'est pas le mien. Ce n'est que dans un deuxième temps que je choisis de le raconter.

C.A. Pour moi, vie et écriture ne font qu'un et se vivent dans l'instant. Ce que je recherche, c'est l'adéquation avec mon milieu, un autre rapport au monde et au temps. Je me fonds dans le paysage. Ma réflexion prend une cadence plus lente, je lis, j'écris… *Et vous passerez comme des vents fous* a été écrit sur le terrain, sous la pluie, dans la montagne avec les bêtes. Je l'ai écrit avec la terre et la sueur.

Quel est le point de départ de vos histoires ?

S.J. Je voulais explorer la vie d'un éleveur français vingt ans avant et après l'an 2000, parce que ce métier focalise pour moi toutes les tensions de notre société. Pour ce deuxième volet, *Chaleur humaine [après* Nature humaine*, Flammarion, 2020]*, je voulais imaginer une catastrophe naturelle qui réunirait cette famille de ruraux qui s'était morcelée. Et puis, en 2020, alors que je commence l'écriture, la pandémie survient. Le réel a bien plus d'imagination que moi.

C.A. Je ne trouvais plus mon compte dans les deux représentations types de la montagne : d'une part, celle de la littérature d'alpinisme remplie d'exploits, de montagne à conquérir, avec toujours un vocabulaire très guerrier, un rapport de domination qui en dit long sur nous, et, d'autre part, un regard bucolique, moralisant, sur cette nature bonne où tout n'est qu'harmonie. La montagne, c'est plus que cela : c'est un organisme qui ingère, digère. C'est beau mais brutal.

Un éleveur, un berger : à travers Alexandre et Gaspard, s'agissait-il de raconter la ruralité dans sa complexité, frange oubliée de notre société ?

S.J. Dans *Nature humaine,* Alexandre avait du mal à résister aux sirènes de la productivité et de la grande distribution,

MARIE-LAURE DUARTE - PASCAL ITO

il en souffrait. Avec la vache folle, la tempête de 1999, il a tout recommencé, il est parti sur des bases saines qui le rendent heureux. Mais c'est aussi un roman sur le délitement familial, le déchirement entre ceux qui sont partis et ceux qui sont restés. La ruralité, c'est l'isolement.

C.A. Et c'est donc le doute constant. Nos personnages sont symptomatiques d'une chose : ceux qui cherchent les modalités d'élevage les plus respectueuses, qui veulent trouver une relation aux animaux qui fasse sens, sont ceux qui se confrontent le plus à la souffrance. Gaspard veut élever ses enfants comme un bon père, aimer sa femme comme un bon mari, mais il doit partir avec ses bêtes pendant des mois dans les montagnes. Il est au milieu des guerres d'éleveurs, tiraillé par la question épineuse de la réintroduction des ours. Ces hommes et femmes sont aux avant-postes des questionnements écologiques.

S.J. Et au carrefour d'une fracture sociale qui grandit entre ceux qui sont embarqués aveuglément dans une course à la productivité et ceux qui se confrontent à la chaîne de la vie, qui composent avec le travail de la bête.

Avec Alma et Constanze, les deux pendants féminins de vos protagonistes, on prend aussi conscience de l'importance du travail des scientifiques et des militants…

S.J. Constanze perchée sur son arbre, votre Alma qui arpente les montagnes, ce sont des vigies qui veillent sur nous, tentent de reconstruire le lien avec la nature.

C.A. Ce qui est intéressant, c'est que ce sont des personnages féminins. Dans le monde scientifique, dans le monde de la conservation, les femmes sont largement en minorité. Alors elles combattent. Elles incarnent une féminité qui sort des stéréotypes.

Et les écrivains, dans tout ça ?

C.A. En France, j'ai l'impression que des auteurs, des cinéastes font bouger les lignes. Je viens de lire *La Palourde,* de Sigolène Vinson. Ça m'a bouleversée. Des films comme *As bestas [de Rodrigo Sorogoyen, 2022]* marquent les esprits. Mais l'engagement passe également par la forme que prend l'écriture. Je n'écris pas que sur la montagne, j'écris *depuis* la montagne.

S.J. Nous appartenons à la famille des « écrivains du dehors ». Au café, posé, tranquille, on peut faire tout un roman au comptoir. Quand on est dehors, ça change tout le temps : la lumière, les paysages, les animaux… C'est complètement fou de faire un roman du dehors. ■

Propos recueillis par Léonard Desbrières

CHALEUR HUMAINE
SERGE JONCOUR
352 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

ET VOUS PASSEREZ COMME DES VENTS FOUS
CLARA ARNAUD
384 P., ACTES SUD, 22,50 €

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

LA SOCIÉTÉ TRÈS SECRÈTE DES SORCIÈRES EXTRAORDINAIRES

FRANCHISSEZ LES PORTES DE LA MAISON DE NULLE PART ET LAISSEZ-VOUS ENVOÛTER…

Mika a toujours caché ses pouvoirs tout en prenant garde de ne jamais s'attacher à qui que ce soit. Un jour, pourtant, elle reçoit une offre d'emploi intrigante : devenir la professeure particulière de trois jeunes sorcières, dans une mystérieuse propriété de la campagne anglaise. Et si elle avait enfin trouvé une famille, si ce n'est plus ? Mais la magie, imprévisible, n'a pas dit son dernier mot… Laissez-vous ensorceler par cette romance *feel good* signée Sangu Mandanna qui vous fera rire aux éclats et fondre de bonheur.

DÉCOUVREZ LE TRAILER

@lumeneditions @lumeneditions YouTube éditions Lumen @lumeneditions @lumeneditions

LIRE UN EXTRAIT

LUMEN

Copyright © 2022 by Sangu Mandanna

PATRICIA REZNIKOV

Les parents terribles

Une rentrée et deux romans que tout, a priori, oppose. L'un est une savante construction pleine de réflexions tranchantes, l'autre est une errance ultra-poétique qui nous ébranle le cœur. Et pourtant une vibration proche habite ces deux livres : celle causée par des parents suicidés qui laissent des enfants égarés, trahis. On pourra toujours écrire sur tout, la famille reste le lieu plein de failles et de secousses où notre roman intérieur s'élabore.

Tels des Roméo et Juliette modernes, Maud et Ezra Kerr, 86 et 88 ans, se sont donné la mort ensemble, en tenue de soirée, dans un palace parisien. Comme les flamboyants publicitaires qu'ils furent – on leur doit des campagnes inoubliables pour Dim, Kodak, Benetton et… Mitterrand –, ils ont orchestré et mis en scène leur disparition. Lorsque leur fille, Éléonore, apprend la nouvelle, c'est la sidération. La vie prend vite un tour surréaliste. Surgi du Luxembourg, un *« homme de confiance »,* psychopompe inconnu, guide Éléonore dans les sinistres méandres des formalités, autopsie, enquête, reconnaissance des corps. Avec cette mort spectacle s'invitent aussi des aspects cachés de leur vie : appartement vidé, optimisation fiscale organisée, dispositions étranges. En proie à une sensation de dissociation, l'héritière comprend alors que ces géniteurs épicuriens, glamours mais insaisissables, avaient de longue date verrouillé leur vie et leur mort. L'orpheline se sent trahie et vacille. S'inspirant d'un fait divers, Émilie Frèche se l'approprie de manière formidable et nous ressuscite ces danseurs au bonheur insolent, si légers qu'ils ont préféré s'envoler un matin sans peser sur leurs proches. Mais quel est véritablement le secret de ce couple terrible ? *Les Amants du Lutetia* confronte le lecteur à la question de la mort choisie, à l'égoïsme d'une époque, mais aussi à ce mystère irréductible de la disparition de nos parents, tandis que le Lutetia est montré comme ce lieu hanté par des questionnements qui nous dépassent. Lorsque, à la fin, le lecteur comprend qui furent vraiment Maud et Ezra, la mort change de camp. Un texte brillant, grave et fort, au charme surprenant.

> LA FAMILLE RESTE LE LIEU PLEIN DE FAILLES OÙ NOTRE ROMAN INTÉRIEUR S'ÉLABORE

On se souvient du merveilleux premier roman d'Hugo Lindenberg, dans lequel un garçon timide, différent, tentait d'affronter le monde sur une plage normande, aux côtés d'une grand-mère à l'accent yiddish et d'une tante folle. Il vivait une amitié avec un petit blond dans une fascination partagée pour les méduses. Ici, l'enfant a grandi et tente de survivre à cette nouvelle : la disparition de sa mère, alors qu'il n'était qu'un enfant, fut un suicide. Comment, dès lors, se construire, se définir ? Tel un limier groggy, il se lance sur les traces des amis de la défunte, chacun étant dépositaire d'une parcelle, d'une étincelle de sa mère. Toutes ces pépites forment un portrait-vérité de l'absente, mais dessinent aussi les contours des temps heureux. Toujours fasciné par ceux qui sont beaux, bien nés, heureux, le grand enfant se perd dans des conversations immatures et touchantes, s'oublie dans les fêtes, les bars gay, les bras accueillants. Une quête sur le fil, dans les sanglots, les rencontres – un jeune fou christique, comme un miroir de lui-même, à Notre-Dame-des-Champs. Et, dans cette *Nuit imaginaire,* une fois encore convoquée, cette hyper-poésie à la sincérité désarmante qui frappe à l'estomac par son évidence. Comme si ceux *« au sourire d'orphelinat »,* privés de l'essentiel, détenaient en échange les clés de la beauté. Magique. ■

★★★★☆
LES AMANTS DU LUTETIA
ÉMILIE FRÈCHE
384 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

★★★☆☆
LA NUIT IMAGINAIRE
HUGO LINDENBERG
240 P., FLAMMARION, 21 €

AUDREY SOVIGNET

70

LA VIE DE CHÂTEAU SELON **AGNÈS DESARTHE**

82

SALMAN RUSHDIE, LA SAINTE VICTOIRE

LE CAHIER CRITIQUE

94

OPÉRATION OKAVANGO POUR **CARYL FÉREY**

104

CYNTHIA FLEURY SOUS LE SIGNE DE LA DIGNITÉ

DANTE DESARTHE/L'OLIVIER· RACHEL ELIZA GRIFFITHS/ACTES SUD · FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD · BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

HERNAN DIAZ

Le sens de la fortune

Avec *Trust*, l'Américain signe un remarquable roman gigogne qui, mettant en scène un couple richissime, évoque de prodigieuses spéculations pour interroger les vertigineux rapports entre réalité et constructions textuelles. Ce qui lui a valu un prix Pulitzer amplement mérité.

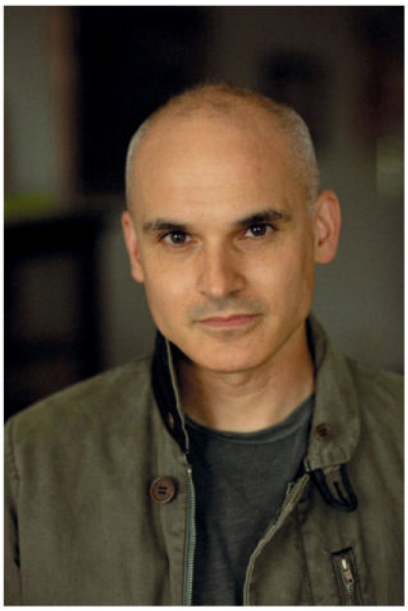
CLAUDIO BRESCIANI/TT NEWS AGENCY VIA AFP

Il est de ces livres qui ravissent les lecteurs dès les premières lignes, tout en plongeant les critiques dans un de ces dilemmes propres à la profession. D'un côté, ce roman est un chef-d'œuvre; il importe donc de le dire, arguments à l'appui. D'un autre côté, comment parler d'un texte qui ne cesse de se corriger et de se métamorphoser à chaque section, comme un insecte change de forme à chaque mue? Un texte qui réserve tant de surprises que toute évocation approfondie risque de virer au divulgâchis? Un texte qui par ailleurs se lit sans effort, mais dont les parties entretiennent des rapports si complexes qu'il faudrait des schémas pour les expliquer? Tentons de naviguer entre ces contraintes…

Trust se centre sur deux figures: celle d'un spéculateur milliardaire né en 1876, doué pour tirer parti des crises, et celle de son épouse. Ils sont les héros de la première partie, un roman dans le roman, qui décrit leur mariage comme l'union de deux inadaptés. Lui, Benjamin Rask, apparaît d'abord comme une intelligence glacée, un fils d'industriel qui ne s'intéresse à rien avant de se découvrir une passion pour la froide beauté des mathématiques appliquées aux produits financiers – passion pour laquelle il liquide le patrimoine de sa famille afin de bâtir une fortune bien supérieure dont il est incapable de jouir. Elle, Helen, est une jeune surdouée, issue d'une famille désargentée de la bonne société d'Albany, et rendue étrangère au monde par l'éducation d'abord savante, puis délirante que lui a administrée son père, schizophrène en devenir. Ces deux asociaux se reconnaîtront l'un dans l'autre, et vivront un mariage heureux sans véritable amour, que les prouesses de Benjamin pendant la crise de 1929 mèneront à la tragédie.

La deuxième partie se présente comme la confession d'un milliardaire réel, Andrew Bevel, à une biographe anonyme. Un

milliardaire qui n'a jamais à chercher ses mots quand il s'agit de vanter les vertus du libre marché et sa propre « *approche scientifique des affaires* », mais se retrouve toujours à sec quand il tente de détailler les multiples qualités qu'il trouvait à sa femme, Mildred, emportée par un cancer. Très vite, le lecteur comprend que l'histoire de Mildred et d'Andrew a inspiré la fiction qu'il vient de lire en première partie. Puis que cette deuxième version est censée rectifier la première : Andrew/Benjamin et Mildred/Helen ne sont plus présentés comme deux quasi-autistes, mais comme un couple new-yorkais en vue – il gagne des fortunes, elle les dépense en bonnes œuvres et mécénat. En somme, cette deuxième partie verse des flots d'eau de rose dans le but de neutraliser les notations acides distillées dans la première. Bien entendu, cela ne fonctionne pas, et on se doute que la vérité sur Andrew et Mildred se situe hors de ces deux



PASCAL PERICH/L'OLIVIER

EN ROMANCIER POSTMODERNE, HERNAN DIAZ LIVRE PLUSIEURS VERSIONS DE L'HISTOIRE POUR CHANGER LE LECTEUR EN DÉTECTIVE

textes. D'ailleurs, pourquoi cette deuxième partie apparaît-elle comme un brouillon plein de passages « à compléter » ? Pourquoi s'interrompt-elle abruptement ?

TOUR DE MAGIE NARRATIF

Les réponses commencent à affluer dans la troisième partie, quand la biographe anonyme, devenue écrivaine accomplie, prend la parole. À 70 ans, elle revient dans cette maison où, des décennies plus tôt, elle a recueilli les confessions d'Andrew Bevel. Cela l'amène à se rappeler son embauche, sa jeunesse, et son père, ouvrier typographe d'origine italienne, anarchiste amer et néanmoins aimant. Son récit nous conduit doucement vers la dernière partie, où la satire et les pieux mensonges des parties précédentes se retrouvent pulvérisés, et où la vérité qui se cachait en dessous apparaît au lecteur dans une forme qui tient à la fois du journal et du poème, où un personnage présenté comme un génie s'exprime effectivement comme tel ! Cet éblouissant tour de magie narratif porte le roman vers de nouvelles hauteurs. Comme la fortune d'Andrew augmentant à chaque crash, ce livre gagne en valeur à chaque rupture, chaque accident.

D'abord parce que sa forme gigogne permet à Hernan Diaz, 50 ans, dont c'est seulement le deuxième livre, d'empiler les morceaux de bravoure. La première partie se savoure comme une satire peuplée de monstres humains disséqués froidement par un Américain qui aurait bien lu Flaubert. La deuxième, pleine de chaleur mensongère, ressemble aux énormités sorties des bouches de certaines dames fictives inventées jadis par la grande romancière new-yorkaise Edith Wharton, quand celle-ci s'amusait à décrire le gratin de sa ville, côté nouilles – sauf que cela sort de la bouche d'un mari censé pleurer sa femme bien-aimée : « *L'un de ses passe-temps particulièrement charmant consistait à reproduire les compositions florales de certaines de nos peintures jusque dans les moindres détails. Un vase au second plan d'un Ingres, les jardins de Fragonard* […]. *Sa passion était telle que j'achetai même certaines peintures de Heem, Ruysch, van Aelst et d'autres artistes hollandais spécialisés dans les fleurs, uniquement pour satisfaire l'adorable passe-temps de Mildred. Compléter scènes domestiques.* » Qui peut croire en ce kitsch-là ? Et qui peut croire Andrew quand il se présente comme un « *véritable polymathe, l'homme de la renaissance* », attendu que « *tout financier devrait être un esprit universel car la finance est le fil qui traverse tous les aspects de la vie* » ? Qui peut lire sans bondir des aphorismes béats comme « *notre prospérité est la preuve de nos bonnes actions* » ? Mais ce roman n'est pas une critique paramarxiste du capitalisme financier. Andrew Bevel, même s'il ment et se contredit (il vante son influence sur les marchés quand ça l'arrange et la minore quand on l'accuse de déclencher un crash), est capable de réflexions pertinentes sur la prospérité américaine de l'entre-deux-guerres. D'ailleurs, est-ce lui qui parle, ou est-ce sa biographe qui forge, à partir de ses confessions, la version de sa vie qu'il aimerait voir publiée mais ne peut formuler ?

Deux siècles après Balzac, Hernan Diaz a vu dans l'argent le pouvoir qui régit tous les autres. Mais, comme Diaz est aussi un romancier postmoderne, il livre plusieurs versions de l'histoire pour changer le lecteur en détective et l'obliger à se demander « *à quel point la réalité elle-même est le produit d'une construction textuelle, ou de plusieurs narrations* », comme il l'a déclaré à la radio américaine NPR dans un de ses nombreux entretiens d'après-Pulitzer. Les deux idées – argent et construction textuelle – confluent dans une réflexion lumineuse : puisque les grandes fortunes jouissent de la capacité de « *distordre et de reformer la réalité dans leur sens* », on peut en tirer une définition littéraire du pouvoir : moins l'aptitude à tout acheter que celle « *d'imposer une réalité aux autres* ». Or, imposer une réalité aux autres, n'est-ce pas le travail de tout romancier ? Andrew Bevel est un piètre menteur, un mauvais narrateur de lui-même, et bien pire encore, comme on le découvrira à la fin. Mais ce sont des hommes comme lui qui ont écrit, sans avoir à toucher un stylo, la réalité dans laquelle nous vivons. ■

Alexis Brocas

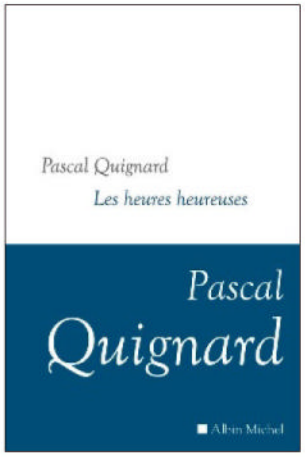
★★★★★
TRUST (ID.)
HERNAN DIAZ
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NICOLAS RICHARD, 400 P., L'OLIVIER, 23,50 €

Pascal Quignard

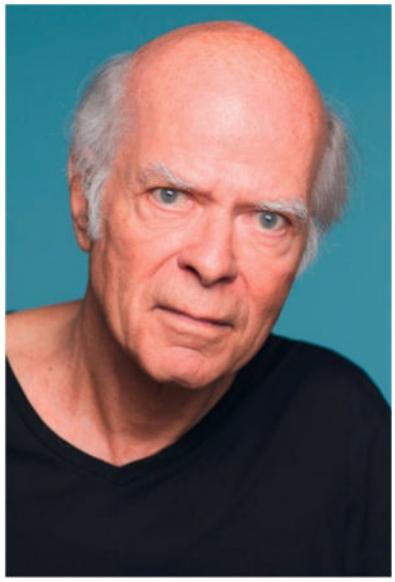
Les Heures heureuses

Un verger, rue du presbytère. Les fruits sont mûrs, mais celle qui s'en délectait n'est plus là pour les cueillir. Un ami les recueille pour elle, son regard tourné vers le passé. *« Je ne sais pas si j'éprouve de la joie à faire revivre le bonheur »,* songe-t-il, sa peine mêlée à la douceur du soleil. Les *« heures heureuses »* sont celles vers lesquelles nous nous retournons en mesurant de façon rétrospective le bonheur qui les imprégnait. Le titre du douzième tome de « Dernier royaume », de Pascal Quignard, évoque l'amitié, exceptionnelle, entre un homme et une femme. Il renvoie également au cycle des saisons, à l'émerveillement suscité par la nature qui, chaque printemps, s'éveille. Une immuabilité qui ne parvient pas à arracher les hommes à leur linéarité, celle de l'Histoire telle qu'ils l'écrivent, celle d'une existence *« tournée toute entière vers l'avenir de leur servitude ».* Rares sont ceux qui échappent à la course du temps, telle cette autre femme, dans un autre jardin, à une autre époque. Toute sa vie, Emily Dickinson refusa d'apprendre à lire l'heure. *« Elle disait que le carillon lui suffisait et que, pour le reste, le soleil dans le ciel disait tout. » « Il faut laisser des années vides dans la chronique du temps »,* à la façon de la mer qui, se retirant, dessine des laisses entre ses flots et le sentier emprunté par les promeneurs. Des espaces solitaires (jardins, cimetières, églises, musées étrusques et quais des ports à l'aube *« glissants d'écailles »*) et désertés de tous sauf, peut-être, de ce bonheur que nous recherchons en oubliant celui d'être en vie. ■

Laëtitia Favro



LES HEURES HEUREUSES
PASCAL QUIGNARD
240 P., 19,90 €. COPYRIGHT ALBIN MICHEL.



PASCAL ITO/ALBIN MICHEL

BIO EXPRESS

1994

Le Sexe et l'Effroi marque une rupture dans l'œuvre de Pascal Quignard, qui renonce, cette même année, à son métier d'éditeur et abandonne l'idée d'une carrière dans la musique. Il quitte Paris pour s'installer à Sens (Yonne) et se consacrer à la littérature.

2002

Les Ombres errantes, premier volume de « Dernier royaume », reçoit le prix Goncourt. À mi-chemin entre le poème et le conte philosophique, l'essai et la fiction, ce texte inclassable divise le jury et suscite une vive polémique.

2023

À 75 ans, Pascal Quignard reçoit le prix de la BNF et le prix Formentor pour l'ensemble de son œuvre ainsi que *« pour la virtuosité avec laquelle il a renoué avec la généalogie de la pensée littéraire »,* précise notamment le communiqué.

CHAPITRE PREMIER

À Compiègne le dîner commençait à sept heures. À huit heures et vingt-cinq minutes chacun se levait de sa chaise. À huit heures trente, comme le souper était achevé, les tasses de café ayant été laissées sur les tables, on entrait en cortège au salon. Aussitôt l'empereur passait dans son cabinet de travail pour fumer sa cigarette. Une minute après son départ, les hommes se rendaient en bande au fumoir. L'impératrice restait avec les dames. Dès l'instant où un de ces messieurs revenait, le chambellan de l'impératrice se plaçait derrière un piano droit qui avait une manivelle et il se mettait à la tourner sans plus jamais s'interrompre. On dansait au son de cette musique aigre et monotone. Tout le monde s'ennuyait. Chacun se demandait : « Quelle heure est-il ? » Chacune demandait à sa voisine de banquette : « Quelle heure est-il ? » Il fallait attendre onze heures et demie. À onze heures et demie pile, l'empereur Napoléon III se levait, s'approchait de l'impératrice, prenait sa main et ils se retiraient pour la nuit. Sitôt avaient-ils franchi la porte du salon, Monsieur de Lizan-Marmésis, qui était le chambellan de l'impératrice, toujours debout et toujours solennel dans son habit noir, lâchait brusquement la manivelle du piano.

Silence.

Tous allaient se coucher.

CHAPITRE II
Mourir à l'heure

Le vendredi 14 décembre 1591, à l'âge de quarante-neuf ans, Jean de la Croix mourut à Ubeda.

Douze frères, chacun un cierge à la main, se tenaient serrés les uns à côté des autres dans la cellule du frère tant elle était étroite.

Six frères à droite, six frères à gauche.

Avant de mourir il demanda aux frères qui l'entouraient :

— Quelle heure est-il ?

L'un d'entre eux dit qu'il pensait qu'il allait bientôt être minuit.

Mais Jean fit non de la tête.

— Il n'est pas minuit parce qu'à cette heure-là je serai devant notre Seigneur et je réciterai matines.

Alors les frères de la ruelle de droite se mirent à frémir de tristesse.

Un autre frère ouvrit précipitamment son bréviaire. Il chercha la prière de la Recommandation de l'âme. Mais le malade s'en aperçut et il lui dit de sa voix douce :

— Mon frère, laissez votre bréviaire, pour l'amour de Dieu. Mon corps est à l'état de prière. Je pense que maintenant il faut que nous nous tenions tous tranquilles.

Le père Alonso fit remarquer que c'était vendredi. S'il avait la chance de mourir maintenant, avant que commençât samedi, il gagnerait l'indulgence sabbatine du scapulaire du Carmel. Autrement dit la Vierge Marie le tirerait *illico presto* du purgatoire quand il s'élèverait vers le ciel.

Frère Jean eut un petit hoquet de rire et il dit :

— Mon père, je viens de vous dire que je dirai matines à minuit.

Tous les frères de gauche se mirent à pleurer derrière leur main.

Jean de la Croix se redressa. Il glissa ses doigts sous son oreiller, d'où il sortit un cartable de lettres qu'il avait gardées durant tous ces jours sous sa tête.

Il nomma le père Barthélemy de Saint-Basile et il lui demanda sa lumière.

Le père Barthélemy tendit vers frère Jean son cierge et frère Jean se mit à brûler le cartable devant tous.

Quand il fut complètement enflammé, il le lâcha sur le carreau de sa cellule où le papier finit de se consumer.

Quand il n'y eut plus qu'un petit tas de cendres sur le carreau, il leur ordonna :

— Rentrez dans vos cellules maintenant. C'est l'heure de fermer le couvent.

Les frères de droite partent. Les frères de gauche suivent. On entend qu'ils ferment les verrous des portes. Ils se couchent dans leurs cellules. Ils tirent leur couverture jusqu'à leur menton. Ils dorment.

Frère Jean lui-même prend un peu de repos tandis que le père Alonso le veille.

Soudain, minuit sonne à l'horloge de l'église du Sauveur.

— Que sonne-t-on ? demande frère Jean ouvrant les yeux en entendant les premiers coups de cloche.

Quand le père lui répond que c'est matines, il s'écrie, joyeux :

— Gloire à Dieu ! Je pars.

Il pose les lèvres sur le crucifix qu'il tient entre les mains ; il récite posément la prière : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Dans les doigts de tes mains, mon maître, je répands le souffle de mon souffle. Il n'a point le temps de dire « meum » car il expire à l'heure. L'auteur de *La Nuit obscure* est mort avant que les cloches de l'aube aient fini de tinter.

CHAPITRE III
Les dates et les heures

Saint Jean de la Croix ne dit pas « meum » en mourant. Car il n'y a pas de moi dans la mort. Il n'y a pas d'identité dans la mort. Ni il n'y a de langage, ni même de monde qui survivent à la respiration qui s'y est épanchée d'un coup. Même, à l'intérieur de la langue vivante qu'on apprend si lentement sur les lèvres des mères et des aïeules dans l'enfance, tout ce que ne peuvent atteindre les mots est perdu puisque seul ce qui est souvenu peut être hélé. Et seul ce qui n'est pas sous les yeux a besoin du nom qui l'évoque. Le passé n'est que cet appel, ce n'est pas un état. Même l'Histoire n'est que cet appel, famine d'un fauve, tuerie qui ensanglante, espoir d'un répit ou d'une renaissance, désir d'un vengeur.

Même la pensée attend ; constamment attend. Elle, elle est attente de sa source. Elle n'est que le reflux des rêves qu'elle réavale et cherche à déglutir.

Puis le souffle s'évapore de chaque lettre au fur et à mesure que les caractères s'écrivent. •••

La lettre est ce qui isole une silhouette revenante, qu'elle fait briller au fond de l'âme revenue au silence.

Enfin, derrière la lettre, se tient la date, qui marque l'engloutissement. C'est moins qu'une silhouette : c'est un repère pour ce qui disparut.

C'est ainsi que, derrière la *littera,* où se tient le perdu, se retient le *datum* : le donné. Ce que fut la donnée dans le réel.

Dans ce livre, où je veux quitter la lettre, il me faut recueillir ces ultimes vestiges : les chiffres et les dates. Les heures qui les assemblent.

*

Qu'est-ce qu'une date ? Une date est l'unité minimale de l'Histoire. L'instant où le récit commence. Ce que fut la donnée au moment de la sortie du corps dans l'espace externe.

La date est à l'Histoire ce que le nom propre est à la généalogie. Elle est la marque de la mort qui tombe sur le naissant, dans la détresse originaire, et qui s'attend en lui, dans l'effroi de l'agonie.

Qu'est-ce qu'une tombe ? Un corps sous une pierre.

Qu'est-ce qui est inscrit sur cette pierre ? Un nom, une date.

*

Même le deuil, où le désir pourtant a perdu son objet, attend encore.

Le deuil, c'est l'attente qui ne comprend plus bien ce qu'elle attend mais qui, de façon absolue, attend.

Car le mort meurt plus longtemps que sa mort, de la même façon que la vie précède le naissant au cours d'une véritable vie.

À l'intérieur du décompte des chiffres et de la succession des nombres, l'heure, le jour, le mois de l'année de la naissance constituent la date où on fait commencer la vie du sujet – lequel a vécu en vérité depuis bien plus longtemps que la durée atmosphérique, le langage, le souffle, le groupe, la société le lui accordent.

Si la date de naissance est un donné, au cours de la donation imprévisible du temps physique auquel emprunte le temps humain, prenant appui sur la vitesse de la lumière dans le ciel, le baptême fait venir les morts dans les noms des vivants sur la page de l'état civil ou le registre de la sacristie. Le revenant « revient », joignant soudain ici à maintenant dans un peu de sel et d'eau sur un corps qui crie à l'instant où, comme il a rejoint l'air atmosphérique dans la suffocation, il découvre le groupe sur la terre.

La combinaison d'un donné avec d'autres donnés qui le précèdent cherche à domestiquer l'unicité irréversible et irreproductible de chaque événement. Cet enchevêtrement le dépose dans le cours d'une poussée diachronique plus vaste et qui, laissée à elle-même, serait non seulement excessive mais surtout dispersive. Cette molécule seconde, qui est serve du premier atome qu'est la date, se nomme phrase, ou séquence, ou vie, ou période, ou époque, ou légende, ou mythe. Telle est l'intrigue minimale.

C'est ainsi que l'Histoire arrache le *datum* à la contingence innommable. C'est ainsi que le père extirpe le petit corps de l'ombre et de l'eau du grand corps maternel génésique. C'est ainsi que le patronyme et le prénom relaient et incisent déjà ce qui se gravera sur la surface du petit monument de marbre ou de granit ou de bois de la tombe ; telle est la façon dont la chronique familiale repositionne les figures ; distingue nettement les noms, les phrases, enfin les chapitres c'est-à-dire les familles. Sur un bout de papier elle superpose les branches d'un arbre c'est-à-dire en étage les intrigues ; elle ne les retient jamais toutes ; elle efface des pans entiers du passé et bâtit ses romans. La date devient alors l'équivalent du nom par rapport au mot : un aïeul est de retour. La linguistique fut d'abord une généalogie. On cessait d'exposer un enfant dès qu'un nom avait été laissé libre par un parent mort. On laissait vivre ce nourrisson pour que revînt ce mort. À cet instant une étrange similitude est *ajoutée* au donné, à ses ressemblances physiques plus ou moins amorphiques, et elle les transfigure. Devant le neuf, après qu'elle l'a assigné dans l'un des patronymes des aïeux, après qu'elle l'a sacrifié dans le prénom d'un saint martyr, la reproduction dit toujours en se penchant, en examinant le nourrisson qui vagit :

— C'est fou ce qu'il ressemble à grand-père.

— Tu ne trouves pas que c'est plutôt le portrait craché de l'oncle maternel ?

*

Mais les dates sont bien plus que les noms en regard des mots. Elles sont bien plus que des repères de surgissements et de destructions par rapport à la destinée sommaire que ce comput déclasse, exilant l'origine dans l'opacité de la chair.

Les dates s'opposent aux heures.

Car reste – à l'arrière de l'horizon de leur monde, à l'arrière de la constitution de leurs annales – un temps qui n'appartient pas aux langues des humains, ni aux récits qu'ils rapportent, ni aux phrases qui les expriment, ni aux règles de concordance qui les encodent. C'est celui qui va et vient dans le ciel dont les dits, les édits, les *fata,* les fées sont les heures. Les *Horae* de Rome, les *Hôrai* des Grecs n'appartiennent pas au monde des mortels.

JEAN-BAPTISTE MILLOT

L'INFO EN PLUS

À l'occasion du centenaire de la disparition de Gabriel Fauré, la Philharmonie de Paris proposera en janvier 2024 un hommage en six concerts, dont *Fauré ou le Dernier amour,* coécrit par Pascal Quignard et la pianiste Aline Piboule *(photo).* Inspiré de la relation amoureuse entre Fauré et Marguerite Hasselmans, interprète, amie et confidente du compositeur les vingt-quatre dernières années de sa vie, ce récit-récital dévoilera à travers sa correspondance tardive un visage intimiste du maître français.

besançon
booster de
bonheur

Illustration : Nancy Peña

15-16-17 SEPT. 2023

GRAND BESANÇON

livresdanslaboucle.fr

LIVRES DANS LA BOUCLE

Grand Besançon Métropole · Ville de Besançon · Région Bourgogne Franche Comté · CNL · sofia · La culture avec la copie privée · CA Franche-Comté · smci

LIRE · Télérama · bleu · 3 · Divergences · L'Est Républicain · CLEMI

Keolis · SNCF · Mégarama · CRR · Médiathèque Victor Hugo

AGNÈS DESARTHE

À travers les âges

Deux ans après le succès de *L'Éternel Fiancé*, l'écrivaine poursuit sa réflexion sur le temps qui passe avec *Le Château des Rentiers*. Dans ce récit personnel, elle se regarde vieillir avec ironie, tout en imaginant une maison de retraite idéale. Virtuose.

L'âge est sans doute la donnée la moins fiable dans une biographie. Pour coller à la vérité, il faudrait constamment mettre à jour le nombre d'années et la photographie. Ou bien rendre les armes, et décider que la vérité est ailleurs. Qui est Agnès Desarthe ? Une autrice de livres pour enfants, une romancière, une traductrice de l'anglais, une chanteuse, une nouvelliste, une jeune mère ? Elle est et a été tout cela, simultanément. À 20, 30, 40 et 50 ans.

Au début des années 1990, la normalienne publiait son premier roman jeunesse *(Je ne t'aime pas, Paulus),* son premier roman pour adultes *(Quelques minutes de bonheur absolu)* et rendait sa première traduction, tout en devenant maman. Elle avait la vingtaine. Dernièrement, en croisant son reflet dans le miroir, Agnès Desarthe s'est demandé : *« Tiens, qui est cette bonne femme ? »* Nulle tragédie ici, mais une curiosité hilare. Et la fin d'un petit jeu avec elle-même : celui de *« s'envoyer dans le futur »*. Où sera-t-elle dans dix, vingt ou trente ans ? Un jour, elle a eu 55 ans, et cet exercice d'imagination est devenu plus risqué. *« J'ai toujours eu conscience de la finitude,* nous confie-t-elle au téléphone. *L'un des secrets de ma joie de vivre est de me dire : "Tant que tu es là, amuse-toi." La nouveauté était de ne plus pouvoir me projeter avec la même aptitude. Et le corps qui vieillit, alors que l'esprit ne vieillit pas… Mais ça ne me fait pas peur. Je trouve cela plutôt ironique. »* L'ironie, ou l'art de prendre la vie selon Agnès Desarthe.

DON D'UBIQUITÉ

Elle est à la fois l'enfant allongée sur la route devant la maison de vacances dans la Sarthe et la jeune mère qui boit trop de sangria avec ses amis en Espagne. Un don d'ubiquité qu'elle partage avec les personnes âgées qu'elle fait parler dans son nouveau livre, *Le Château des Rentiers.* Parmi eux, ses grands-parents, Boris et Tsila. Dans un immeuble du 18e arrondissement de Paris, situé rue du Château-des-Rentiers, ils ont recréé un pan du pays perdu avec d'autres Juifs originaires d'Europe centrale. Ensemble, les voisins ne sont pas des « petits vieux », mais les amis qu'ils ont toujours été. Les témoignages de Boris, Tsila, Harriet, Paula, Elliott, José – recueillis *« avec moins de rigueur qu'il n'en a l'air »,* précise Agnès Desarthe – forment un chœur. Lui répondent les souvenirs de l'autrice dans un désordre chronologique, ainsi que son projet de maison de retraite sur le modèle

CÉLINE NIESZAWER/LEEXTRA/L'OLIVIER

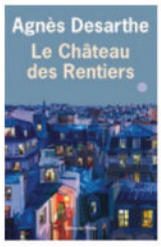
d'un phalanstère, où elle s'imagine vieillir heureuse avec une bande de copains. Cette utopie constitue le fil narratif (ténu) du récit, qui tient surtout par le pouvoir évocateur de toutes ces voix, passées, présentes et futures.

« *J'ai l'impression que la fiction est un outil d'enquête sur le vrai qui me permet de traduire la réalité, alors que le réel brut m'aveugle,* explique-t-elle. *De plus en plus, dans mon travail, j'utilise le matériel fictif et lui donne l'apparence du réel, et j'utilise le réel que je plonge dans un bain de fiction.* » *Le Château des Rentiers* relève de ce procédé. L'autrice y évoque ainsi ce critique littéraire lui conseillant d'attendre d'avoir un peu souffert pour pouvoir écrire de bons livres, ou cet obstétricien scandalisé qu'une femme de 46 ans ose être enceinte. « *Ces expériences, je les prends avec humour,* affirme-t-elle. *Il y a des choses que j'accepte de vivre car je sais que je vais pouvoir les écrire. Quand les gens m'agressent, je me dis : "Ça ferait une bonne histoire !"* » C'est l'autre secret de sa joie de vivre.

Son nouvel ouvrage s'inscrit dans un cycle entamé en 2009 avec *Le Remplaçant,* fruit d'une commande de son éditeur historique, Olivier Cohen, sur le thème « Parle-moi de ton héros ». Désirant d'abord écrire sur un pédagogue polonais, Agnès Desarthe bifurque vers son grand-père, puis vers sa grand-mère. « *Je ne me serais pas autorisée à le faire sinon,* admet-elle. *Dès que je me rends compte que je parle de moi depuis cinq minutes, ça m'agace.* » En 2013 paraît *Comment j'ai appris à lire,* en réponse à une commande pour une collection qui invite les auteurs à parler de littérature. Là encore, c'est « *sans faire exprès* » que le récit de la vie accompagne le récit théorique. Agnès Desarthe en ressent d'abord de la honte, avant qu'une amie lui déclare combien ce livre lui a permis de revisiter sa propre histoire avec la lecture.

Pour *Le Château des Rentiers,* elle n'a pas attendu de commande. « *J'ai écrit presque soixante livres. Pour quel bénéfice ? Je ne suis ni richissime ni célèbre. Le seul bénéfice, c'est la liberté. J'ai écrit ce livre hybride en me disant qu'on verrait bien si l'éditeur l'accepterait ou non. Avec le recul, je prends conscience qu'il y a une veine qui se creuse, et qui m'intéresse. Mais je ne veux pas m'empêcher d'écrire des romans.* » Quelle drôle d'idée ! ■

Gladys Marivat



★★★★★
LE CHÂTEAU DES RENTIERS
AGNÈS DESARTHE
224 P., L'OLIVIER, 19,50 €

Aïeux entre deux rives

De Tunis à Marseille, OLIVIA ELKAIM part, elle aussi, sur les traces de ses grands-parents, dont elle tente de saisir la personnalité dans une quête émouvante.

Décidément, l'histoire familiale d'Olivia Elkaim est un inépuisable trésor méditerranéen ! Comprendre cette mémoire dévorante est une question salutaire pour l'autrice, hantée cette fois par le fantôme d'une grand-mère accro à l'alcool et au tiercé, aux prises avec la mafia corse à Marseille, après avoir émigré de Tunisie. *Fille de Tunis* est aussi l'occasion de revenir sur la période du protectorat français, quitte à égratigner son grand-père, militant de sa consolidation ; et de dénoncer l'État complice de la pègre, en particulier de la famille Guérini. Mais, au-delà de cette charge politique explosive, l'exploration de la « psychologie du joueur » nous entraîne dans des abysses vertigineux, le ton est juste et le verbe est aussi évocateur que précis. L'écrivaine parviendra-t-elle à conjurer la malédiction ? En tout cas, le sortilège opère d'un bout à l'autre de cette saga addictive. ■

Simon Bentolila

★★★☆☆
FILLE DE TUNIS
OLIVIA ELKAIM
342 P., STOCK, 21,50 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

C'est ton destin

Un premier roman, c'est un destin qui bascule. Le commencement d'une nouvelle vie, qui se trouve parfois, de manière symbolique, au cœur du récit, comme le prouvent les ouvrages de deux « débutants » de cette rentrée. Ainsi, une carrière tient parfois à une simple feuille de papier. Jeune professeur d'histoire-géo un peu dépité, Guillaume rencontre Nadia à la salle de sport. Titulaire d'une licence en éco-gestion, elle est aujourd'hui vendeuse chez Zara. Mais l'enseignant est convaincu qu'elle pourrait viser plus haut. Il lui fabrique alors un faux diplôme de master d'HEC, afin qu'elle postule à des postes plus prestigieux, pourquoi pas chez Accor… Ce sera le début d'une ascension vertigineuse – mais gare à la chute ! Variation balzacienne sur le thème du conditionnement social, *Le Diplôme* met au jour les hypocrisies du quotidien. Malgré un côté un peu démonstratif, le premier roman d'Amaury Barthet, s'avère d'une redoutable efficacité. Comme un entretien réussi.

Le héros de *Ce que je sais de toi,* Tarek, est, lui, devenu médecin. Comme son père avant lui. Sa vie rangée au Caire semblait programmée, et entourée de femmes. Jusqu'à ce qu'un jeune homme, Ali, ne vienne lui demander de l'aide pour sa mère malade. C'est ainsi que naîtra une passion, mal vue dans la société égyptienne des années 1980, entre les deux hommes, aux antipodes l'un de l'autre. De « *clandestines amours sans lendemain* » ? Ou une histoire qui pourrait provoquer un nouveau départ, dans un autre lieu ? Sur un sujet propice à bien des clichés, le Québécois Éric Chacour fait mouche, grâce à la justesse des détails, un sens de l'ellipse et de la construction, sans oublier une langue très maîtrisée, tout en sensorialité.

★★★☆☆
LE DIPLÔME
AMAURY BARTHET
224 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

★★★☆☆
CE QUE JE SAIS DE TOI
ÉRIC CHACOUR
304 P., PHILIPPE REY, 22 €

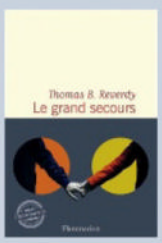
QUE VAUT ?

LE NOUVEAU THOMAS B. REVERDY

Depuis 2003 et *La Montée des eaux*, il bâtit une œuvre aussi plurielle que subtile, variant les formes, les thèmes, et le cadre, de New York au Japon, en passant par Détroit, Londres, Paris ou les confins norvégiens. En cette rentrée 2023, Thomas B. Reverdy resserre la focale. *Le Grand Secours* se déroule en une journée, à Bondy (Seine-Saint-Denis), dans des lieux qui sont ceux où l'auteur exerce depuis 2000. En effet, pour la première fois, Reverdy fait littérature de son autre métier : professeur.

Tout commence autour du pont de la ville, nœud de rails et de routes, bordé par le canal de l'Ourcq. Certains personnages y passent, comme Candice, ce matin-là, à vélo. D'autres y arrivent : c'est le cas de Paul, écrivain parisien, qui va animer un atelier d'écriture dans l'établissement où se rend l'enseignante. D'autres encore y zonent, ou s'y font bastonner. D'autres, enfin, vont chercher à venger ces derniers. Le lycée devient le lieu de convergence des rixes. Les heures sont comptées, les chapitres égrènent les événements quasiment minute par minute. La forme entretient le suspense et laisse respirer les enjeux dramatiques, les relations entre les protagonistes, ainsi que les thématiques réelles : la mission d'enseigner, la laïcité, le métier d'écrivain, savoir écrire pour savoir mieux argumenter. La littérature existe pour établir des liens et, dans ce récit parfaitement calibré, l'écrivain professeur Reverdy fait carton plein.

Hubert Artus



★★★☆☆
LE GRAND SECOURS
THOMAS B. REVERDY
320 P., FLAMMARION, 21,50 €

Les émotions perdues

Depuis son divorce, Christa Cristofersson se méfie des émotions. Surnommée *« la reine des glaces »* par ses proches, cette ingénieure de la Silicon Valley, à la tête d'une entreprise de biotechnologie, les considère comme *« la partie pénible de la condition humaine »*. Jusqu'au jour où elle apprend qu'elle est atteinte d'une maladie neurodégénérative qui, à terme, la privera de l'accès à ses émotions. Cette même « maladie de Damásio » que sa mère, Frida, a développée, la poussant à abandonner sa fille. Le monde de Christa s'effondre. Quelle mère sera-t-elle pour ses jumeaux quand leurs peines ne l'affecteront plus ? Refusant de faire le deuil de ce qu'elle est, elle devient son *« propre projet de R & D »*. Pour contrer l'évolution de ce mal, il lui faut un compagnon capable de stimuler ses souvenirs et son *« qui-vive émotionnel »*. Et, puisque Christa croit davantage en la science qu'en l'âme sœur, ce compagnon, elle entend bien le créer…

Dans la lignée du *Frankenstein* de Mary Shelley, *Au-dedans* interroge notre rapport à la science. Au diapason des grandes questions contemporaines, comme celle de l'intelligence artificielle, Yannick Grannec ancre son récit sous l'ère de Donald Trump, suggérant que le monde qu'elle décrit est déjà le nôtre. ■

Laëtitia Favro

★★★★☆
AU-DEDANS
YANNICK GRANNEC
340 P., ANNE CARRIÈRE, 23 €

Double-fond et fils caché

Parfois, on s'imagine capturer une image, mais, à y regarder de plus près, une tout autre apparaît à l'arrière-plan. C'est ce qui arrive au photographe d'Antonioni et c'est ce qui arrive à Sylvain Prudhomme, lorsque son récit algérien de 2011 révèle soudain, dans le double-fond d'une scène d'amour, un personnage inaperçu. Alors, comme dans le film, la vérité fait son « *blow-up* » : elle explose et se trouve agrandie. En l'occurrence, c'est la famille qui, brutalement élargie au premier fils caché du patriarche, menace d'éclater. On se souvient de Malusci, l'austère grand-père pied-noir de *Là, avait dit Bahi*. Ses obsèques révèlent ici l'existence d'un enfant allemand, né alors que son régiment occupait le lac de Constance, en 1944. Pour raconter cette histoire, partagée par 400 000 rejetons de soldats alliés, l'auteur retrouve sa phrase ample de 2011, qui s'épanouit en volutes concentriques pour épouser la spirale de brume dont s'enveloppe le mystérieux « M ». À l'instar de tous les précédents, *L'Enfant dans le taxi*, l'un des meilleurs livres de Sylvain Prudhomme, est un chemin vers l'autre, ici condamné au silence, oublié de tous. Mais aussi une méditation sur l'amour, qu'il soit filial, interdit, émoussé ou inoubliable. ■

Camille Thomine

★★★★☆
L'ENFANT DANS LE TAXI
SYLVAIN PRUDHOMME
218 P., MINUIT, 20 €

CÉLINE NIEZAWER/ANNE CARRIÈRE - MATHIEU ZAZZO/MINUIT

JEAN-BAPTISTE ANDREA

Mémoire marmoréenne

Tout en délicatesse, *Veiller sur elle* donne la parole au sculpteur de génie Michelangelo Vitaliani, qui revisite l'Italie de ses souvenirs et le chaos du XXe siècle.

Rien ne le prédestinait à la lumière. Et pourtant… Envoyé en 1916 dans la petite ville italienne de Pietra d'Alba pour y être formé à la sculpture, Mimo révèle un réel talent pour son art, et se lie d'amitié avec Viola, benjamine de la richissime famille Orsini. La jeune fille, impétueuse, brillante et furieusement moderne, inspirera l'artiste tout au long de son parcours d'homme et de créateur. Atteint de nanisme, Mimo – Michelangelo Vitaliani de son nom complet – fait face au dédain de ses pairs, malgré une virtuosité certaine. Il est en effet capable de déceler la beauté que cachent les blocs de marbre, l'en extrait avec une légèreté et un réalisme inégalés. Son génie atteindra son point d'orgue avec un chef-d'œuvre gardé caché par le Vatican, et dont le secret sera la clé du récit.

Révélé en 2017 avec *Ma reine* et salué par le grand prix RTL-*Lire Magazine littéraire* pour *Des diables et des saints* (2021), Jean-Baptiste Andrea séduit une fois encore par l'élégante sobriété de sa plume. Avec *Veiller sur elle,* il réaffirme son aisance à écrire l'art, à le mêler à la narration de la construction de soi et des souvenirs d'enfance. À travers ces quelque 600 pages, l'auteur livre un récit à la première personne rapportant les longues confessions d'un Mimo alors âgé de 82 ans, moribond, qui se repasse le film de sa vie. Et quel film ! Andrea laisse d'ailleurs transparaître son expérience dans le cinéma avec cette histoire éclatante, très visuelle, où la puissance de la narration tient à la délicatesse du style, qui permet au roman d'éviter l'écueil de la mièvrerie pour se lover dans le flamboyant, le romantique – l'humour, aussi –, sans jamais tomber dans le tire-larmes.

Les pierres aux accents rosés de Pietra d'Alba, la villa de la famille Orsini, le sourire moqueur de Viola et le parfum des orangers façonnent un décor italien éblouissant, tempéré par le réalisme des bas-fonds de Florence et de Rome, les intrigues du Vatican et l'atmosphère anxiogène de deux guerres mondiales. En toile de fond de *Veiller sur elle,* rien de moins qu'un demi-siècle d'histoire, qu'Andrea croise habilement avec la fiction pour construire une fresque vibrante et hautement romanesque. ■ **Margaux Morasso**

★★★★☆
VEILLER SUR ELLE
JEAN-BAPTISTE ANDREA
592 P., L'ICONOCLASTE, 22,50 €

Super Nanny

Esquisse de la violence infligée à des personnages disloqués, expressive de toute part et hantée par la souffrance, l'œuvre plurielle du peintre britannique invoque régulièrement l'autobiographie. Mais celle qui fut *La Nourrice de Francis Bacon,* figure méconnue de la sphère très fermée de l'enfant qu'il était alors, aura – avec sa grand-mère – ce qu'il faut de légèreté et de bienveillance pour ne pas sombrer. Jessie Lightfoot nouera avec le garçon un lien puissant qu'elle entretiendra bien après la majorité du peintre. Maylis Besserie décortique superbement la relation presque filiale qui les unit dans un récit à la première personne, dressant çà et là l'histoire d'un homme brisé, traumatisé, et d'une femme prête à tout pour réparer les pots cassés des géniteurs. Portant la narration au cœur d'un contexte historique dramatique pour les protestants anglais d'Irlande et dont Bacon gardera les stigmates toute sa vie, l'autrice lève scrupuleusement un nouveau voile sur « l'écorché vif ». ■ **Marie Jouvin**

★★★☆☆
LA NOURRICE DE FRANCIS BACON
MAYLIS BESSERIE
256 P., GALLIMARD, 20 €

CÉLINE NIESZAWER/LEEXTRA/L'ICONOCLASTE - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

ET AUSSI…

★★★☆☆
INDIGNE
CÉCILE CHABAUD
240 P., ÉCRITURE, 20 €

Déporté en 1944 à Buchenwald, d'où il rapporta des dessins qui forment un précieux témoignage sur l'univers concentrationnaire, Georges Despaux, à son retour en France, fut traduit en justice pour avoir appartenu au Parti populaire français de Doriot. Vrai militant ou agent infiltré ? Cécile Chabaud rouvre le dossier dans ce roman en trois parties : le camp, le procès, l'enquête enfin, ouverte plus tard sur Despaux par le légataire de ses dessins. Cette dernière, qui permet à l'autrice d'*Indigne* de mettre en scène la question du jugement à porter aujourd'hui sur les actes d'hier, n'est certes pas indemne d'un certain didactisme. Le récit du procès, en revanche, est dense, éprouvant, captivant. Il justifie à lui seul ce beau roman, qui reproduit plusieurs œuvres de Despaux. **Jean Hurtin**

★★★★☆
CROIX DE CENDRE
ANTOINE SÉNANQUE
432 P., GRASSET, 22,50 €

Un ample roman situé au XIVe siècle et mêlant abbayes et polar sur fond de secrets inavouables et de tours pendables de l'Inquisition : non, nous ne parlons pas du *Nom de la rose* mais de *Croix de cendre*, le nouveau livre d'Antoine Sénanque. Il y est question du vieux prieur d'un monastère dominicain qui entreprend d'écrire ses mémoires. Problème : il a bien connu maître Eckart, dont la pensée flirtait avec l'hérésie, et il a des révélations à faire sur l'épidémie de peste ayant ravagé l'Europe vingt ans plus tôt… Entre querelles théologiques et intrigues de pouvoir dans les coulisses de l'Église, Sénanque orchestre un suspense étonnant, où les nostalgiques d'Umberto Eco verront la lumière. **Louis-Henri de La Rochefoucauld**

JÉRÉMY FEL • DIMITRI KANTCHELOFF

Égratigner le gratin

Une biographie romancée de l'alter ego de Boris Vian et une fiction horrifique au cœur du Quartier latin. De quoi rhabiller le milieu littéraire parisien.

Amoralité, coucheries, népotisme, arrangements divers et adulation du grand capital : l'auteur de *Malgré toute ma rage* réserve aux éditeurs de Saint-Germain-des-Prés le même traitement que celui que des meurtriers sans scrupule infligent à ses protagonistes plus ou moins innocents. L'intrigue démarre pourtant en Afrique du Sud, où quatre adolescentes passent leurs vacances entre farniente et dépaysement, jusqu'au très cruel assassinat de l'une d'elles. Un flic local mène l'enquête ; on comprend peu à peu que le mal absolu dont il est question trouve sa source Rive gauche, d'où rayonne l'empire éditorial de la famille Delage. D'un style sec, Jérémy Fel se livre à une surenchère dans l'innommable, dont la construction exploite efficacement les potentialités du roman choral.

Avec *Vie et mort de Vernon Sullivan*, c'est par le truchement de Boris Vian que Dimitri Kantcheloff égratigne les us germanopratins. Alors que le précoce et génial touche-à-tout végète dans un insondable ennui bureaucratique, il apprend qu'une manigance le privera du prix littéraire qu'il croyait acquis. De quoi achever de remonter contre les *« gendelettres »* cet éminent fêtard doublé d'un travailleur infatigable, *« soucieux de la rigueur des choses lorsqu'il s'agit de se distraire »*. Nous sommes en 1946 et Vian a 26 ans, un cœur malade et le sommeil rare. Pour percer enfin, il faudra du scandale, aussi s'engage-t-il à inventer un auteur afro-américain et alcoolique baptisé Vernon Sullivan. Il lui attribue le sulfureux *J'irai cracher sur vos tombes*, qu'il écrit en quinze jours en prétendant l'avoir traduit. L'œuvre est gorgée d'outrances et de stéréotypes ricains de l'époque ; elle vaut à Boris Vian un succès qu'il se défend de mériter et quantité d'attaques des ligues de vertu et de critiques établis, *« nœuds volants de la plus basse espèce »*, tandis que ses textes plus personnels ne décollent pas. Le Quartier latin enfiévré de l'époque revit derrière l'étrange drame par la grâce d'une langue qui swingue, élégante et imprévisible. ■

Antoine Faure

★★★☆☆
MALGRÉ TOUTE MA RAGE
JÉRÉMY FEL
512 P., RIVAGES, 23 €

★★★★☆
VIE ET MORT DE VERNON SULLIVAN
DIMITRI KANTCHELOFF
176 P., FINITUDE, 17,50 €

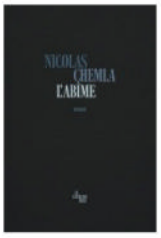
PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA/RIVAGES - ROMIN FAVRE/ÉDITIONS FINITUDE

NICOLAS CHEMLA

Les derniers jours de Sodome

Occultisme, clins d'œil à Huysmans… Un roman gothique vertigineux.

C'est un objet littéraire déroutant, une plongée dans un tourbillon ésotérique à travers les âges. Rappelons que Nicolas Chemla – à qui l'on doit *Murnau des ténèbres* – n'en est pas à son coup d'essai avec l'occultisme. Nous l'apprenons d'emblée par le premier narrateur de *L'Abîme* : l'auteur du journal que lui remet un vieux commissaire est mort dans des conditions mystérieuses. Dans l'immeuble lovecratien où il vécut, à Paris, nous sommes happés par le récit de cet Américain homosexuel, aussi attachant qu'« *à rebours* » de l'époque. D'ailleurs, c'est un grand lecteur de Huysmans, et notamment de *Là-bas* et de ses orgies sabbatiques kitsch dans le Paris de la fin du XIXe siècle, dressant un pont entre cette époque et la nôtre. Il adopte un chat diabolique, qui n'est sûrement pas sans lien avec le piège invisible qui se referme sur lui. Ce roman a beau avoir de forts accents gothiques, il n'en demeure pas moins furieusement contemporain. Le narrateur bodybuildé est un peu à la communauté gay ce que Philip Roth fut à la société juive américaine : une voix rageusement détonnante. Et, s'il vomit la vacuité d'une époque à la fois confite en pensée positive et mue par une énergie destructrice, cela ne va pas sans une réflexion lucide sur l'avancée dans l'âge et son lot de désillusions. Bref, on ressort de cet abîme avec une profonde sensation de vertige. ■ **Simon Bentolila**



★★★☆☆
L'ABÎME
NICOLAS CHEMLA
304 P., LE CHERCHE-MIDI, 21 €

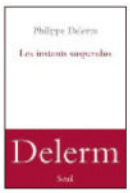
Nos dérives à venir

En 2030, la Ligue française vient d'assassiner huit députés en direct ; le gouvernement ultralibéral en déroute s'est réfugié à Chartres, et partout des milices s'arment : « *islamo-wokistes* », « *afros* » de la brigade Mansa Moussa, écologistes radicaux du Battalion of Gaia, ultra-catholiques de Céleste… Rescapé d'un attentat lié à la « *situation* » – ainsi que notre manie de l'euphémisme nomme ce chaos civil –, Kamel, écrivain de polars sur le retour, trouve un mystérieux pendentif en forme de coran, renfermant un numéro de téléphone et un cœur flanqué d'initiales… Dix ans après *Arab Jazz* et plusieurs documentaires brillants, le cocktail Miské bat son plein : jeux de pouvoir, conflits religieux et éclairage historique de l'actualité sur fond d'énigme, d'ironie grinçante et de playlist décolonisée, le tout ancré dans son Belleville adoré. ■ **Camille Thomine**

★★★☆☆
LA SITUATION
KARIM MISKÉ
272 P., LES AVRILS, 22 €

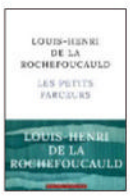
XUAN PHAN/CHERCHE-MIDI

LES ÉCRIVAINS DE LiRE magazine



LES INSTANTS SUSPENDUS
PHILIPPE DELERM
128 P., SEUIL, 14,90 €

Philippe Delerm a cet art de voir dans les choses plus que ce qu'elles montrent : il décode leur sous-texte, et la sensualité dont elles sont souvent chargées. Montrez-lui une paire de Stan Smith, il voit plus que des tennis. Il pense au joueur oublié, à son pull en point torsadé, à la fadeur British de son nom, au contraste entre son jeu rigide et cette chaussure si souple… De ses observations – sur la rose trémière, les livres non massicotés, la bouteille qu'on remplit à la fontaine, tout, rien –, il tire ces *Instants suspendus*, recueil de proses brèves, mélancoliques, ironiques. C'est la chronique dans ce que le genre a de meilleur, avec la précision du trait, la concision du style, le goût du mot juste. Un peu Sempé, un peu Jules Renard. Philippe Delerm, tout simplement ! J.H.



LES PETITS FARCEURS
LOUIS-HENRI DE LA ROCHEFOUCAULD
256 P., ROBERT LAFFONT, 20 €

Publier une satire du milieu littéraire en pleine rentrée est gonflé, mais quel meilleur moment ? Dans le savoureux *Les Petits Farceurs*, Louis-Henri de La Rochefoucauld raconte l'histoire de deux Rubempré modernes, l'un journaliste pour la presse branchée, l'autre prête-plume pour le Tout-Paris. Il leur réserve les désillusions de rigueur, et en profite pour mettre en scène des personnages typiques du monde de l'édition : académiciens avec leurs gros à-valoir, éditeurs avec leurs gros cigares, écrivains avec leur gros melon. Derrière chaque personnage se cachent un ou plusieurs modèles authentiques, qu'il est tentant d'essayer de reconnaître… On s'amuse beaucoup dans ce roman pochade trépidant, où l'insolence est contrebalancée par une touche de mélancolie et d'élégance. Bernard Quiriny

3 RAISONS D'ÊTRE TOUCHÉ PAR...

Le Jour et l'Heure

Parce qu'il s'ancre dans un débat sur la fin de vie

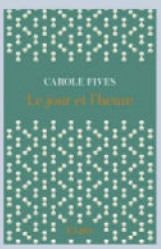
Autorisée en Suisse, où elle est pratiquée par des associations de la société civile, l'assistance au suicide divise pourtant les Français. L'un des personnages principaux, Édith – la mère de famille –, est atteint d'une maladie incurable et fait le choix de mettre fin à ses jours, fixant naturellement le jour et l'heure de son décès. Carole Fives dresse le récit de l'ultime voyage de cette famille française à Bâle pour accompagner la souffrante jusqu'à son dernier souffle.

Pour la pluralité des points de vue

Si les personnages du *Jour et l'Heure* font le choix de suivre leur mère en Suisse, ce n'est pas sans émotions contrariées. L'acceptation d'un côté, le refus de l'autre, mais également le déni, la colère, l'incompréhension, la tristesse ou encore l'apaisement parsèment les chapitres de regards différents sur le suicide assisté, rythmant cette fresque sociale et sentimentale d'une famille impuissante face à la maladie et qui ne peut, en fin de compte, que respecter la volonté d'Édith.

Parce que l'esprit de résilience persiste

La famille arrive à Bâle en plein carnaval. La vie qui bat son plein jure de prime abord amèrement avec celle qui s'éteint doucement. Ce contraste, particulièrement bien amené au cœur de la psychologie des personnages du livre, ouvre aux enfants et à l'époux d'Édith un sentier vers l'acceptation face à la perte programmée d'un être cher. **Marie Jouvin**



★★★☆☆
LE JOUR ET L'HEURE
CAROLE FIVES
144 P., JC LATTÈS, 17 €

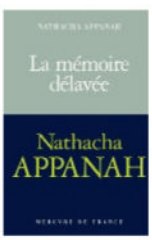
AMÉLIE NOTHOMB ▪ NATHACHA APPANAH

Le masque et la plume

Quand la Belge et la Mauricienne se dévoilent à travers la figure commune de l'oiseau...

C'est à la page 106 du nouveau roman d'Amélie Nothomb que l'on trouve la meilleure explication de son titre: *« L'immense majorité des peuples ont identifié l'oiseau au psychopompe.* […] *Qui peut effectuer le voyage le plus radical sinon celui qui vole? Et quand on désigne un psychopompe humain, c'est Orphée, le poète, celui qui chante – l'autre attribut de l'oiseau. »* Ainsi, enfant, Amélie Nothomb s'est-elle prise de passion pour toutes les créatures ailées – corbeaux, canaris, colverts… –, symboles de liberté. Celle de l'écrivain en devenir? Voler, ne serait-ce pas aussi passer d'un territoire à un autre? Et relativiser la frontière entre la vie et la mort? Loin d'un manuel d'ornithologie, *Psychopompe* revient sur quelques épisodes essentiels de la vie d'Amélie Nothomb et se révèle, dans son dernier tiers, son livre le plus théorique sur les mécanismes de l'écriture, comme la clé de toute son œuvre.

Pour évoquer l'histoire de l'immigration vers l'île Maurice et celle de ses ancêtres, Nathacha Appanah a pris également la figure de l'oiseau dans l'ouverture, magistrale, de *La Mémoire délavée*. En l'espèce, l'image d'un vol d'étourneaux, *« nés pour voler et survivre, le sens de leur existence est contenu dans ces deux verbes »*. On tient là aussi le symbole de ce beau récit (agrémenté de photos) qui rend hommage à tous ceux qui sont partis – l'au-delà n'est-il pas la *« migration ultime »*? ■ **Baptiste Liger**



★★★★☆
PSYCHOPOMPE
AMÉLIE NOTHOMB
162 P., ALBIN MICHEL, 18,90 €

★★★★☆
LA MÉMOIRE DÉLAVÉE
NATHACHA APPANAH
160 P., MERCURE DE FRANCE/ TRAITS ET PORTRAITS, 17,50 €. EN LIBRAIRIES LE 31 AOÛT.

Être de lumière

Dimitri Rouchon-Borie prouve décidément qu'on peut incarner quelque chose de nouveau dans un roman français corseté, pris au piège de ses obsessions. Après *Le Démon de la colline aux loups* en 2021, long râle d'un antihéros christique, une victime devenue bourreau; après deux chroniques judiciaires beckettiennes qui mariaient le sauvage et l'absurde, il continue de raconter, dans une langue bouillonnante, les déchirures qui forgent le cœur des hommes. Dans *Le Chien des étoiles*, sorte de conte gitan à la Kusturica où violence et beauté sont les deux faces d'une même pièce, il raconte la destinée magique de Gio, un adolescent qui, pour échapper à la mort, a signé un pacte avec la nuit. Aux côtés de Dolores et de Papillon, deux enfants du chaos, il s'élance dans l'obscurité, armé d'un don: percevoir la poésie partout où règne l'horreur. ■

Léonard Desbrières

★★★☆☆
LE CHIEN DES ÉTOILES
DIMITRI ROUCHON-BORIE
240 P., LE TRIPODE, 19 €

JEAN-BAPTISTE MONDINO/ALBIN MICHEL - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

MARIA POURCHET

En demi-teinte

Son très attendu *Western* a divisé les journalistes de la rédaction. Explications en deux avis divergents.

POUR

★★★★☆

Une plume qui saisit l'époque

« L'ouest est la direction des dénouements. La porte vers le monde des ancêtres, la direction des épreuves. C'est quitter, être quitté et apprendre à trouver sa voix dans les ténèbres », écrit la poétesse amérindienne Joy Harjo dans son récit autobiographique *Crazy Brave* (2020). C'est en ce sens qu'il faut comprendre le titre du dernier roman de Maria Pourchet, *Western* : une interprétation contemporaine de l'Ouest éternel, transposé en France, de nos jours. Pour l'incarner, une femme et un homme au bord du gouffre : Aurore, *« preuve anémiée mais vivante »* de ce que le corps est capable de supporter avant de s'effondrer, et Alexis, cow-boy solitaire pas vraiment déconstruit. Incisive, la plume de Maria Pourchet saisit notre époque et ses contradictions, en évitant l'écueil de la binarité. Avec un sens de l'humour tragique et, parfois, désespéré, l'autrice explore nos tristesses contemporaines. Comment s'aimer ? Peut-on encore laisser le désir nous consumer ? Que l'on soit lectrice ou lecteur, on se reconnaît indistinctement en Aurore et en Alexis : leur vulnérabilité nous touche, leurs petites lâchetés font écho à nos propres mesquineries, leur soif d'être aimés nous rappelle que ce sont avant tout les émotions qui nous lient. ■

Laëtitia Favro

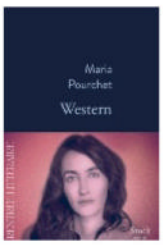
CONTRE

★☆☆☆☆

Un style qui reste en sommeil

Avec *Feu*, Maria Pourchet s'était imposée comme la championne du nouveau désordre amoureux, une romancière originale et ambiguë, non dogmatique, capable de plaire à la fois au *Monde des livres* et à Finkielkraut. On attendait avec impatience *Western* : elle y tire, hélas, avec des balles à blanc. Le début est plutôt emballant : cet acteur à la mode qui doit incarner Dom Juan et prend la fuite tel un cow-boy, on se demande ce qui va lui arriver. Mais il ne se passe pas grand-chose, le parallèle martelé avec le western est lassant et l'autrice se perd dans des digressions sociologisantes qui plairont aux lecteurs de Nicolas Mathieu mais laisseront les autres de marbre. En vérité, on a l'impression que Maria Pourchet, sous la pression du succès dont elle sort, se force, sans savoir elle-même où elle va. Avec le talent rare qui est le sien, elle fait ici et là des étincelles, mais, malgré ces morceaux de bravoure, le volcan stylistique de *Feu* reste ici en sommeil. Rien de grave : l'inspiration de Maria Pourchet entrera de nouveau en éruption la prochaine fois. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld



WESTERN
MARIA POURCHET
304 P., STOCK, 20,90 €

RICHARD DUMAS/STOCK

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
PORCA MISERIA
TONINO BENACQUISTA
240 P., FOLIO, 8,10 €

L'auteur de *La Maldonne des sleepings* et de *Saga* quitte les rivages de la fiction pour aborder ceux, plus délicats, du récit autobiographique. *Porca miseria* est une grande réussite. Dans un style factuel, sans afféteries, précis, il raconte ses parents italiens immigrés en banlieue parisienne, la fratrie qui se débrouille et lui, le petit dernier, le seul à être né en France, qui va trouver dans les romans (et les séries télé) de quoi nourrir un imaginaire qu'il saura partager. Touchant. **Éric Libiot**

★★★☆☆
DEUX SECONDES D'AIR QUI BRÛLE
DIATY DIALLO
168 P., POINTS, 6,90 €

Un premier roman qui n'est pas une fiction. Diaty Diallo est allée chercher au plus près de ce qu'elle connaît la matière de ce récit qui s'habille comme un fait divers. *Deux secondes d'air qui brûle* : la banlieue, des potes, Astor, Issa, Chérif, des soirées qui n'avancent pas, des envies d'ailleurs, un contrôle de police qui vire au drame. La mort de Samy, le frangin de Chérif. La colère, la fureur, la révolte. La France d'aujourd'hui. Le style, ouvertement parlé, est maîtrisé. Un texte fort. **E.L.**

★★★★☆
PRESQU'ÎLES
YAN LESPOUX
224 P., J'AI LU, 7,50 €

C'est un coin mondialement connu pour ses vins – le Médoc, près de Bordeaux – mais aussi une terre sans château ni vignobles, plutôt des forêts de pins, des marécages, des dunes longues à n'en jamais finir. Yan Lespoux y a sans doute croisé ces hommes et ses femmes dont il raconte le quotidien heurté, en trente-trois nouvelles magnifiques. Les textes sont parfois très courts, comme un instantané brutal, d'autres glissent plus longtemps entre terre et mer. Lespoux a l'écriture sèche, percutante, rugueuse. Ce qui ne nuit jamais à l'empathie. **E.L.**

Feux de paille

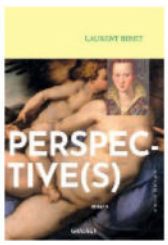
L'inventivité de Laurent Binet, l'effronterie d'Oscar Lalo et le sens de l'intrigue de Sarah Chiche n'y peuvent rien: ces trois-là ne nous ont pas convaincus.

COULEURS DE L'ENNUI

➔ La finesse n'a certes jamais été le fort de Laurent Binet. On ne peut que lui reconnaître un esprit inventif, hélas il gâche régulièrement ses bonnes idées. Son meilleur livre à ce jour demeure *La Septième Fonction du langage*, sorte de San-Antonio au pays des sémiologues, où l'humour potache de Binet faisait des merveilles dans la veine satirique. Il a ensuite publié *Civilizations,* objet intéressant (salué par l'Académie française) mais qui n'était qu'à moitié réussi. Son nouveau roman, *Perspective(s),* est quant à lui complètement raté.

La Septième Fonction du langage était une enquête autour de la mort de Roland Barthes. Binet reprend cette trame en remplaçant Barthes par le peintre maniériste Pontormo, retrouvé assassiné en 1557 à Florence, au pied de fresques auxquelles il travaillait. Qui a bien pu vouloir le tuer, et pour quel motif? C'est parti pour 300 pages sous forme de lettres échangées par le Bronzino, Michel-Ange, les Médicis et autres. Dès les premières pages, le livre est plombé par deux problèmes: l'intrigue, inintéressante, endormirait un insomniaque, et le style ne colle pas, tout sonne faux. Peu de perspective dans cette peinture artificielle, si ce n'est celle de foncer droit vers l'ennui. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld



☆☆☆☆☆
PERSPECTIVE(S)
LAURENT BINET
304 P., GRASSET, 21,50 €

MIEUX VAUT EN RIRE

➔ Attention, exploit. Avec *La Race des orphelins,* évocation racoleuse des Lebensborn, Oscar Lalo plaçait la barre de l'obscénité déjà très haut. Aujourd'hui, *Le Dernier Amant* se présente comme une sorte de lettre adressée par un homme à notre planète, la Terre, représentée en femme battue. Rapprocher la souillure de l'environnement et les violences conjugales? Voilà une idée qui classe le livre dans une catégorie à part, aux confins de la pire chanson engagée, de la fresque d'école primaire, du mur des Lamentations et de l'intersectionnalité des luttes. Ce point de départ, qui a intéressé certains *[lire notre enquête page 59],* est si brillant qu'il dispense presque l'auteur d'en faire plus. Et, de fait, Lalo s'est gardé d'inventer une intrigue. Le roman se compose de vignettes de quelques lignes qui toutes ressassent la géniale analogie du début, sous deux cent cinquante formes différentes, dans un style amphigourique et solennel auprès duquel certaines plumes politiques passeraient pour des modèles de sobriété. Voyez: *« Ne vaut-il pas mieux crever de toi dans le chaos d'une improvisation, que de vivre ainsi, matriculé? »* Encore une: *« Shooté à mon unicité, je me condense aux dimensions de ma dépendance. »* On en lirait à voix haute, à table, pour animer les fins de dîner. Un miracle d'humour involontaire. ■

Bernard Quiriny

☆☆☆☆☆
LE DERNIER AMANT
OSCAR LALO
276 P., RÉCAMIER, 20 €

FAUSSE PROMESSE

➔ Ne pas goûter *Les Alchimies* de Sarah Chiche est d'autant plus rageant que son sujet avait tout pour nous plaire, le macabre occupant une place toute particulière dans notre panthéon littéraire. Une brillante médecin légiste en quête du crâne disparu du peintre Francisco de Goya, n'est-ce pas prometteur? La promesse peine néanmoins à être tenue, et ce, dès la scène d'exposition de ce théâtre des vanités, encombrée par le scandale (révélé en 2021 et tout sauf fictionnel) du charnier de l'université Paris-Descartes. Parasitée par des données secondaires, l'intrigue fait malheureusement du surplace puis emprunte des chemins de traverse, de sorte que le lecteur peine à s'y installer et à s'attacher à Camille, son héroïne, dont la solide construction psychologique permet néanmoins de s'immerger dans le quotidien de son métier.

Après deux ouvrages centrés sur son histoire personnelle et familiale (*Les Enténébrés* et *Saturne*), l'écrivaine et psychanalyste se tourne ici vers la fiction. Son écriture ne se départ pas pour autant du vocabulaire de l'analyse, qui, s'il fait souvent mauvais ménage avec le romanesque, reste moins dommageable que le dolorisme imprégnant certaines de ces images et situations qui laissent le lecteur perplexe. ■

Laëtitia Favro

★☆☆☆☆
LES ALCHIMIES
SARAH CHICHE
240 P., SEUIL, 19,50 €

JF PAGA/GRASSET - PASCAL CASAGRANDE/RÉCAMIER - BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

MOKHTAR AMOUDI

À l'école de la vie

Au croisement du roman de formation et du récit autobiographique, *Les Conditions idéales* raconte bien plus qu'un homme. Rencontre.

« *Mon métier, c'est d'écrire. Et, avant, c'était de m'en sortir* », nous dit-il d'un ton assuré. En ce début d'été où nous le rencontrons, Mokhtar Amoudi sait que sa vie changera à la rentrée : il sera vraiment romancier. Enfin romancier. Pour l'instant, il savoure encore cette mutation, qui a débuté en fait il y a des années : « *J'écrivais depuis six ans, je tournais autour du pot et, il y a quatre ans, je me suis senti prêt à raconter ça.* » « *Ça* », c'est la vie de Skander, son personnage, qui se présente ainsi : « *Je vivais une aventure étrange, celle de l'ASE, l'Aide sociale à l'enfance. On m'y avait mis à un an ou peut-être deux. Je n'ai jamais pu le cacher, c'était notoire. On se fait remarquer rapidement quand d'autres personnes que vos parents s'occupent de vous.* » Mais c'est aussi la jeunesse de l'auteur lui-même. Né en 1988 à Paris, il a lui aussi été placé dans des familles d'accueil, « *dans tous les départements de la petite couronne, d'habitats insalubres en pavillons, et surtout en cités. En revanche, les autres éléments du récit n'appartiennent pas tous à ma vie,* préfère-t-il préciser. *J'ai éparpillé mes souvenirs, et j'ai surtout mobilisé les sciences sociales* ». Dans *Les Conditions idéales*, tous ces endroits où vécut Mokhtar Amoudi sont comme rassemblés dans une ville unique (et fictive) : Courseine. C'est là qu'est placé le jeune narrateur, et nous le suivons du cœur de son adolescence jusqu'au bac, en passant par les figures de substitution, les services administratifs de l'ASE, les déplacements scolaires à l'étranger, les vacances de l'autre côté de la Méditerranée, les rixes entre bandes des quartiers… Skander tient bon parce qu'il a un but dans la vie, et que la République lui promet des conditions qu'elle estime « *idéales* ».

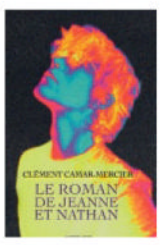
Ce premier roman est aussi un cri d'amour à la littérature et à sa langue. L'auteur s'est plongé dans les livres « *lors d'une période de déclassement, à 21 ans* ». Mais, plus encore que d'écrivains, il parle de personnages, citant Bardamu, Rubempré, Martin Eden. C'est en s'identifiant à des héros de papier que le jeune homme a eu envie de devenir « *mémorialiste de lui-même* ». Travaillant aujourd'hui « *dans la fonction publique économique* » (il n'en dira pas plus), il vient à notre rencontre en costume et chemise, allure classe, de même que son langage. Ce qui fait une différence avec son personnage, qui allie gouaille des quartiers et belle langue. Au sujet de cette dernière, Amoudi est des plus diserts : « *J'ai vraiment beaucoup travaillé là-dessus. Je n'ai rien laissé passer. C'est sans doute la chose la plus aboutie que j'ai faite dans ma vie.* » Écrivain, c'est un métier. C'est aussi un éternel début. ■ **Hubert Artus**

★★★★☆
LES CONDITIONS IDÉALES
MOKHTAR AMOUDI
256 P., GALLIMARD, 21 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - MILENA ET GILLES LE MAO/ACTES SUD

Cocaïne et dépendances

Dramaturge spécialiste du théâtre élisabéthain, Clément Camar-Mercier met en scène une tragédie aux accents très shakespeariens, un *Roméo et Juliette* sous amphétamines où l'amour n'est pas interdit mais destructeur. Jeanne est une célèbre actrice porno qui anesthésie sa souffrance à coups de rails de coke et la déguise en plaisir. Nathan, lui, est un étudiant en cinéma raté qui se drogue pour justifier ses échecs. Ils se rencontrent en cure de désintoxication, nouveau temple sacré des victimes d'une société de consommation qui a muté et se noie désormais dans l'addiction. Débute alors une danse, furieuse et sublime, entre Éros et Thanatos. Drame social au vitriol, *Le Roman de Jeanne et Nathan* est aussi la complainte douloureuse et poétique d'une génération désenchantée. ■ **Léonard Desbrières**



★★★☆☆
LE ROMAN DE JEANNE ET NATHAN
CLÉMENT CAMAR-MERCIER
352 P., ACTES SUD, 22,50 €

3 LIVRES EN PLUS

★★★☆☆
LA MAISON VÉNÉNEUSE
RAPHAËL ZAMOCHNIKOFF
416 P., BELFOND, 22 €

Si les murs ont une mémoire, cette *Maison vénéneuse* autour d'un garçon convaincu que sa demeure le persécute est de celles qui laissent un fort souvenir. Délire-t-il ? Est-il victime d'un esprit funeste ? L'enquête est haletante et l'écriture de Raphaël Zamochnikoff est captivante, parcourue de fulgurances – notamment lorsqu'il s'agit d'évoquer a découverte de l'amour, la mort qui rôde, le double et les non-dits. **Simon Bentolila**

★★★☆☆
DÈS QUE SA BOUCHE FUT PLEINE
JULIETTE OURY
272 P., FLAMMARION, 19 €

Imaginez un monde où manger serait honteux et où l'injonction, du matin au soir, à avoir des rapports sexuels serait une affaire de santé publique. Ainsi la jeune héroïne s'adonnant à des coïts de moins en moins appréciés avec son compagnon parviendra-t-elle à cacher ses pulsions gourmandes ? Au bureau, chez des amis, partout : le sexe froid, décrit cliniquement. Les dialogues de Juliette Oury entretiennent une atmosphère étrange, et l'on apprécie la profondeur de sa réflexion sur notre rapport au corps. **S.B.**

★★★☆☆
PETITES CHOSES
BENOÎT COQUIL
224 P., RIVAGES, 19 €

Lorsque le couple Wasson apprend l'existence d'un champignon hallucinogène utilisé pour des rites anciens au Mexique, les deux ethnomycologues s'envolent vers Huautla. María Sabina, illustre chamane, les initie à ces *« petites choses »* tout en leur faisant jurer de ne rien révéler. À la fin des années 1950, la découverte de ce psychotrope fait la une des journaux. Entre deux émanations de copal, Benoît Coquil lie brillamment la beauté du mysticisme mazatèque à une découverte considérable du XXe siècle.

Marie Jouvin

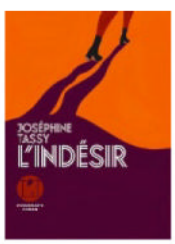
JOSÉPHINE TASSY

Les amis de ma mère

Du Père-Lachaise à Belleville, une virée troublante dans Paris, au côté d'une jeune femme endeuillée.

Un matin, Nuria se réveille à côté d'un jeune homme rencontré en discothèque. Il dormait quand, à 3 heures du matin, elle a appris que sa mère était morte. Elle s'est recouchée loin de l'inconnu, dans l'odeur de la cigarette et de l'alcool. *« Le soleil se lève le jour où les mères meurent »,* pense-t-elle, impavide. D'emblée, le carambolage des situations extrêmes – la fête et le deuil, l'intime et l'étranger – impose le silence et l'hésitation aux personnages, et emporte le lecteur. Et tant pis si les envolées lyriques et les métaphores du premier roman de Joséphine Tassy débordent parfois : c'est l'audace d'une jeune autrice qui ne compte que sur sa voix pour imposer un monde.

L'héroïne de *L'Indésir*, Nuria, traverse un Paris caniculaire et frénétique, où elle croise des personnages excessifs, qui ont tous connu sa mère – enfin, une version de sa mère. Elle était une artiste, une dépressive, une maman douce, une compagne taiseuse, incapable de recevoir l'amour et d'être aimée. Ce dernier trait, elle l'a transmis à sa fille. Nuria a perdu son père quand elle était enfant, et sa mère, qu'elle n'avait pas revue depuis huit ans, était une étrangère à ses yeux. L'abandon a fait d'elle une jeune femme solitaire, méfiante à l'égard de ses propres sentiments. Des amants narcissiques et alcooliques, une bonne sœur, une amoureuse cachée : du Père-Lachaise au boulevard de Magenta, en passant par le quartier de Belleville, *« les amis »* de la mère abreuvent de leurs souvenirs Nuria et Abel, ce jeune homme impassible rencontré en boîte de nuit. Peu à peu une brèche s'ouvre, et le désir s'y engouffre. ■ **Gladys Marivat**



★★★☆☆
L'INDÉSIR
JOSÉPHINE TASSY
400 P., L'ICONOCLASTE, 20,90 €

Souper à la grimace

On imaginerait bien une adaptation sur scène d'*Un simple dîner,* le premier roman de Cécile Tlili. Dans cet efficace huis clos, deux couples – Rémi et Johar, Claudia et Étienne – sont réunis le temps d'un repas. Alors que chacun et chacune fait de son mieux pour présenter une image convenable, le vernis mondain s'écaille peu à peu, révélant les intentions cachées, les rancœurs, les frustrations. Du salon, scène principale du petit théâtre cordial de cette soirée bourgeoise, les convives disparaissent peu à peu au profit du balcon, de la salle de bains ou de la cuisine, alcôves propices aux échanges de secrets et aux éclats de vérité. En littérature comme en cuisine, l'équilibre est essentiel, et Cécile Tlili choisit d'alterner les points de vue pour retranscrire subtilement l'hypocrisie d'une parade sociale qui finit par imposer. Diablement savoureux. ■

Margaux Morasso

★★★☆☆
UN SIMPLE DÎNER
CÉCILE TLILI
192 P., CALMANN-LÉVY, 18 €

CÉLINE NIESZAWER/LEEXTRA/L'ICONOCLASTE

DROIT AU BUT

DANIEL PICOULY

Deux nuances de sépia

Le 3 juillet 2023 mourait, à 100 ans, le dernier représentant du « commando Kieffer », unité de cent soixante-dix sept fusiliers marins français débarqués sur les plages de Normandie : Léon Gautier, une vie auprès des jeunes, propagandiste du « *plus jamais ça* ». Parmi les commentaires, on pouvait entendre : « *Avec Léon Gautier s'achève le temps des héros, place à celui des collabos.* »

Pour dire que le collabo et la collabo prenaient du galon dans l'armée des héros et que la collabo supplanterait le collabo au bénéfice concurrentiel de l'amour. Bref ! des héros romanesques, apportant un peu de mauvais sang frais à la littérature encalminée dans le contentement de soi et du soit.

Bien sûr, il y avait eu *Au bon beurre*, de Jean Dutourd (prix Interallié 1952), avec un crémier 100 % marché noir dès 1940, et résistant 100 % FFI en 1945. Un salaud qui bénéficiait de la reconnaissance du ventre. Un salaud nourrissant, dont se contentait l'adaptation télévisée de Molinaro (en 1981) en gommant le vrai sujet du roman : comment les salauds avaient échappé au semblant de purge d'après-guerre, pour métastaser la politique, le pouvoir et les esprits, jusqu'à aujourd'hui.

16 juillet 2023 : « *Mort aux juifs !* » Des tags antisémites et néonazis sont retrouvés sur le site commémoratif de « la Butte rouge », haut lieu de la Résistance, dans les Côtes-d'Armor (France). C'est l'été.

Qu'en aurait dit Jacques, mon ami, mon pote, qu'on enterre ce 18 juillet, dans le carré juif du cimetière de Bagnolet ? Rien. Certainement rien. Il m'aurait peut-être traduit le kaddish. Et encore. Pas sûr. C'était un taiseux. Pas vraiment un taiseux, un silence. Bien planté. Le genre de silence qu'on écoute. « *Monsieur Jacques Mario David* », comme moucharde le faire-part. Tout ce temps sans connaître tous ses prénoms.

Vous ne connaissez rien de moi. Le titre troublant du premier roman, poignant, de Julie Heraclès, chez JC Lattès. J'aime en parler, le donner à lire et l'espérer primé. J'aime m'en faire « *la propagandiste* », liaison facile mais appropriée avec le titre du premier roman, au Seuil, de Cécile Desprairies.

J'y reviendrai.

Deux premiers romans, deux collaborations. Celle de Simone, d'amour et d'engagement, au vu et au su de tous, un enfant dans les bras, comme sur la photo qui a initié le texte. Celle de Lucie, amoureuse et activiste au secret de tous. Une photo en bandeau leur fait partager le même sépia, qui vaut texte et contexte. Ce trouble sépia, cette héroïsation sépia, qui fait d'un portrait de femme de cette époque du Leni Riefenstahl en 6x9.

Chez moi, il se superpose au sépia popu, tendance Photomaton, du gamin qui écoute sa mère, la Paulette, lui parler des Simone et des Lucie de l'Occupation, du côté de Vauzelles, lui parler de la collaboration horizontale, les femmes tondues à la Libération. La libération de quoi ? Des tombereaux de dénonciations, lettres anonymes à la Gestapo.

Ma mère et ses déjà dix vrais gosses en 1942, nourris aux faux tickets de rationnement du maquis, pendant que mon Roger de futur père tâtait, sur dénonciation, de la baignoire à la Gestapo de Nevers, ville d'eaux malgré elle. La Paulette parlait en mère compatissante de ces femmes, de ces amoureuses, de ces mères, qu'elle distinguait, avec rage, des « *filles à boches* ».

Je n'étais pas en âge d'accéder à cette hauteur de compassion, c'est pourquoi ces deux romans, accomplis, chacun à sa manière, me semblent salutaires, car j'ai l'impression qu'en ce moment, dans notre beau pays de France, sourd et se profile la lueur de flammes sépia. Tu en penses quoi, mon pote ? ■

(à Mario David Jacques Igman)

★★★★☆
VOUS NE CONNAISSEZ RIEN DE MOI
JULIE HÉRACLÈS
380 P., JC LATTÈS, 20,90 €

★★★☆☆
LA PROPAGANDISTE
CÉCILE DESPRAIRIES
240 P., SEUIL, 19 €

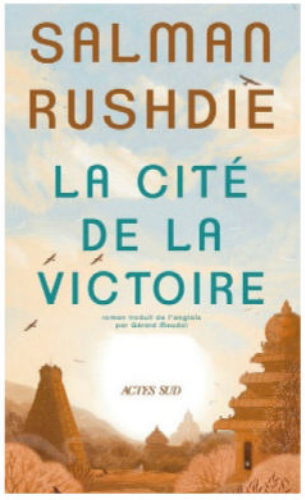
AUDREY SOVIGNET

Salman Rushdie

La Cité de la victoire

Déjà connu pour son goût du réalisme magique, Salman Rushdie emprunte aux grandes épopées sanskrites dans son quinzième roman, *La Cité de la victoire.* Il est présenté comme l'adaptation d'une geste écrite par *« la poétesse aveugle, faiseuse de miracles et prophétesse »* Pampa Kampana, morte à 247 ans après avoir fondé l'empire de Bisnaga, dans le sud de l'Inde. Jeune orpheline au XIVe siècle, elle est chargée par une déesse de faire littéralement pousser une cité et ses habitants à partir d'un sac de graines, puis de chuchoter des souvenirs personnels aux milliers d'êtres ainsi sortis de terre pour achever de leur donner la vie. En tant qu'épouse, conseillère ou adversaire des souverains successifs de Bisnaga, Pampa Kampana s'emploiera à promouvoir l'égalité des sexes et à déculpabiliser le peuple vis-à-vis des choses de l'amour, assumant elle-même une vie sentimentale tumultueuse. Sous son influence, Bisnaga connaîtra une succession d'âges d'or et de temps troublés ; dès que prospérité et tolérance sembleront régner dans la cité, des frictions ou des rapprochements périlleux s'opéreront entre les pouvoirs temporel et religieux. Des guerres éclateront par machiavélisme destructeur… ou bien par simple habitude. La création démiurgique de Pampa Kampana ne résistera pas aux travers de ses gouvernants et de leurs administrés. Si Rushdie est pessimiste quant au devenir des utopies, son talent de conteur fait primer l'évolution de personnages attachants sur le propos purement politique. Reste que l'on goûte l'ironie du romancier lorsqu'il s'agit de brocarder le colonialisme ou des institutions théocratiques qui rappellent beaucoup le monde d'aujourd'hui. ■

Antoine Faure



LA CITÉ DE LA VICTOIRE (VICTORY CITY)
SALMAN RUSHDIE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR GÉRARD MEUDAL, 336 P., 23 €. COPYRIGHT ACTES SUD. EN LIBRAIRIES LE 6 SEPTEMBRE.

RACHEL ELIZA GRIFFITHS/ACTES SUD

BIO EXPRESS

1947
Salman Rushdie naît à Bombay, dans une famille de tradition musulmane. Il étudie en Inde puis en Angleterre. Lui aussi diplômé de Cambridge, son père a choisi le nom de Rushdie en hommage au médecin et philosophe arabe Ibn Rushd plus connu sous le nom d'Averroès.

1981
Consacré à l'indépendance et à la partition de l'Inde, le deuxième roman de Rushdie, intitulé *Les Enfants de minuit,* lui vaut de recevoir le Booker Prize. À l'occasion des 25e et 40e anniversaires du prix, le roman sera élu meilleur livre de cette distinction.

2007
Salman Rushdie est anobli par Élisabeth II. Plusieurs pays musulmans condamnent cette nomination. Depuis 1988 et la publication des *Versets sataniques,* il y fait l'objet de condamnations diverses, dont une fatwa prononcée par l'ayatollah Khomeyni.

PREMIÈRE PARTIE

Naissance

1

Au dernier jour de sa vie, alors âgée de deux cent quarante-sept ans, la poétesse aveugle, faiseuse de miracles et prophétesse Pampa Kampana acheva son immense poème narratif consacré à Bisnaga et l'enterra dans une jarre en argile scellée à la cire au cœur des ruines de l'Enceinte Royale, en guise de message adressé à l'avenir. Quatre siècles et demi plus tard, nous avons découvert cette jarre et lu pour la première fois l'immortel chef-d'œuvre intitulé le *Jayaparajaya,* ce qui signifie « Victoire et Défaite », rédigé en sanskrit, aussi long que le *Ramayana*, composé de vingt-quatre mille vers, et nous avons appris les secrets de l'empire qu'elle avait cachés à l'histoire pendant plus de cent soixante mille jours. Nous ne connaissions que les ruines qui subsistaient et notre souvenir de son histoire était lui aussi en ruine, à cause du passage du temps, des imperfections de la mémoire et des falsifications de ceux qui vinrent après. À la lecture du livre de Pampa Kampana, le passé fut retrouvé, l'empire de Bisnaga fut ressuscité tel qu'il avait existé avec ses guerrières, ses montagnes d'or, son esprit généreux et ses époques de mesquinerie, ses faiblesses et ses forces. Nous entendîmes pour la première fois le récit complet de ce royaume qui commença et finit par un incendie et une décapitation. Voici cette histoire, racontée cette fois dans une langue simplifiée par l'auteur de ces lignes qui n'est ni un savant ni un poète mais un simple raconteur d'histoires et qui offre cette version pour le pur divertissement et l'éventuelle édification des lecteurs d'aujourd'hui, vieux et jeunes, très instruits ou pas tant que cela, ceux en quête de sagesse et ceux que la folie amuse, les gens du Nord et les gens du Sud, les fidèles de diverses religions et les athées, les larges et les étroits d'esprit, hommes, femmes et représentants de tous les genres au-delà et entre les deux, rejetons de l'aristocratie et roturiers, bonnes gens et fripouilles, charlatans et étrangers, humbles sages et fous égocentriques.

L'histoire de Bisnaga débute au XIV^e^ siècle de l'Ère Commune au sud de ce que nous appelons aujourd'hui l'Inde, Bharat ou l'Hindoustan. Le vieux roi dont la tête dodelinante faisait marcher toutes les affaires n'avait rien d'un monarque, il n'était qu'une sorte de dirigeant de pacotille, de ceux qui surgissent entre le déclin d'un grand royaume et l'apparition d'un nouveau. Il s'appelait Kampila, de la minuscule principauté de Kampili. « Kampila Raya », *raya* étant la forme locale de *raja*, le roi. Ce *raya* de deuxième catégorie passa juste assez de temps sur son trône de troisième catégorie pour bâtir une forteresse de quatrième catégorie sur les rives de la rivière Pampa, y édifier un temple de cinquième catégorie et faire graver quelques inscriptions grandioses sur le flanc rocheux d'une colline avant que l'armée du Nord ne vienne s'occuper de lui. La bataille qui s'ensuivit fut un combat inégal, si insignifiante que personne ne songea à lui donner un nom. Après avoir mis en déroute l'armée de Kampila Raya et tué la plupart de ses soldats, les gens venus du Nord s'emparèrent du pseudo-roi et tranchèrent sa tête découronnée. Après quoi ils la fourrèrent de paille et l'expédièrent dans le Nord pour le bon plaisir du sultan de Delhi. Il n'y avait là rien d'exceptionnel concernant la bataille sans nom ou la tête. En ce temps-là, les batailles étaient fréquentes et leur donner un nom était une chose dont la plupart des gens ne se souciaient pas ; quant aux têtes tranchées, il en voyageait tout le temps dans notre grand pays pour le bon plaisir de tel ou tel prince. Le sultan, dans sa capitale du Nord, en avait rassemblé toute une collection.

Après la bataille insignifiante se produisit, étonnamment, un événement de ceux qui changent le cours de l'histoire. On raconte que les femmes de ce minuscule royaume vaincu dont la plupart étaient devenues veuves à la suite de la bataille sans nom quittèrent la forteresse de quatrième catégorie et, après avoir fait de multiples offrandes au temple de cinquième catégorie, traversèrent la rivière à bord de frêles esquifs, dans un improbable défi au tumulte des flots, marchèrent quelque temps vers l'ouest le long de la rive sud, allumèrent un grand bûcher et se suicidèrent en masse en s'immolant par le feu. Avec gravité, sans émettre la moindre plainte, elles se firent mutuellement leurs adieux et se mirent en marche sans hésiter. Il n'y eut pas non plus le moindre cri lorsque leur chair s'enflamma et que l'air s'emplit de la puanteur de la mort. Elles brûlèrent en silence, on n'entendit que les craquements du feu. Pampa Kampana assista à toute la scène. C'était comme si l'univers lui-même lui adressait un message disant, ouvre tes oreilles, respire et apprends. Elle avait neuf ans et se tenait là à observer la scène, les yeux emplis de larmes, serrant de toutes ses forces la main de sa mère qui, elle, gardait les yeux secs, elle regardait toutes les femmes qu'elle connaissait pénétrer dans le brasier, s'y asseoir, s'y tenir debout ou s'allonger au cœur de la fournaise qui faisait jaillir des flammes de leurs oreilles ou de leur bouche : la vieille femme qui avait tout vu et la jeune qui faisait ses premiers pas dans la vie, la fille qui haïssait son père, le soldat mort, et l'épouse qui avait honte de son mari qui n'avait pas sacrifié sa vie sur le champ de bataille, la femme qui chantait avec une belle voix et celle qui avait un rire effrayant, la femme aussi décharnée qu'un bâton et la femme grosse comme un melon. Au cœur du brasier elles avancèrent résolument et l'odeur de leur mort donna à Pampa l'envie de vomir, c'est alors que, horrifiée, elle •••

PAMPA KAMPANA ASSISTA À TOUTE LA SCÈNE. C'ÉTAIT COMME SI L'UNIVERS LUI-MÊME LUI ADRESSAIT UN MESSAGE DISANT, OUVRE TES OREILLES, RESPIRE ET APPRENDS

vit sa propre mère Radha Kampana lui lâcher doucement la main et, très lentement mais avec une résolution absolue, se mettre en marche pour rejoindre le bûcher des mortes sans même lui dire adieu.

Pour le restant de ses jours, Pampa Kampana, qui portait le même nom que la rivière sur les rives de laquelle tout ceci s'était passé, garderait dans les narines l'odeur de la chair de sa mère en train de brûler. Le bûcher était constitué de bois de santal auquel on avait ajouté quantité de clous de girofle, d'ails, de graines de cumin et de bâtons de cannelle comme si les femmes brûlées étaient préparées sous forme d'un plat bien relevé, destiné aux généraux victorieux du sultan pour qu'ils s'en délectent, mais ces parfums – le curcuma, la cardamome brune et la verte aussi – ne parvenaient pas à masquer la singulière âcreté cannibale de femmes en train de cuire et, au contraire, rendaient leur odeur encore plus insupportable. Pampa Kampana ne mangea plus jamais de viande et ne put jamais se résoudre à demeurer dans une cuisine où l'on en préparait. Tous ces plats exsudaient le souvenir de sa mère et lorsque Pampa Kampana voyait des gens manger des animaux morts, elle était obligée de détourner le regard.

Le père de Pampa Kampana était mort jeune, bien avant la bataille sans nom, de sorte que sa mère ne faisait pas partie de ces femmes devenues veuves récemment. Arjuna Kampana était mort depuis si longtemps que Pampa ne se souvenait pas de son visage. Tout ce qu'elle savait de lui était ce que Radha Kampana lui avait raconté, que ç'avait été un brave homme, le potier très apprécié de la ville de Kampili et qu'il avait encouragé sa femme à apprendre, elle aussi, l'art de la poterie de sorte qu'à sa mort elle avait repris son commerce et s'était montrée bien plus que son égale. Radha, ensuite, avait guidé les mains de la petite Pampa sur le tour de potier et l'enfant était déjà une habile fabricante de pots et de bols, et elle avait appris une leçon importante : aucun travail n'était le monopole des hommes. Pampa Kampana avait pensé que c'était la vie qui l'attendait : fabriquer de beaux objets en compagnie de sa mère, toutes les deux côte à côte près du tour de potier. Mais ce rêve n'avait plus cours. Sa mère lui avait lâché la main, l'abandonnant à son destin. Pendant un long moment, Pampa tenta de se convaincre que sa mère se montrait simplement sociable et que si elle s'était jointe à la foule c'était parce qu'elle était une femme qui avait toujours accordé une importance capitale à l'amitié des autres femmes. Elle se disait que le mur de feu ondulant était un rideau derrière lequel les femmes s'étaient rassemblées pour bavarder et qu'elles allaient bientôt ressortir des flammes, indemnes, portant peut-être de légères brûlures, un peu d'odeurs de cuisine, mais que tout cela allait rapidement disparaître, et que Pampa Kampana et sa mère rentreraient bientôt chez elles.

Ce n'est qu'en voyant les derniers lambeaux de chair rôtie se détacher des os de Radha Kampana, dévoilant son crâne nu, qu'elle comprit que c'en était fini de son enfance et qu'à partir de maintenant elle devait se comporter comme une adulte et ne jamais commettre l'erreur ultime de sa mère. Elle allait se moquer de la mort et se tourner du côté de la vie. Elle ne sacrifierait pas son corps pour rejoindre les hommes morts dans l'outre-monde. Elle allait refuser de mourir jeune pour, au contraire, relever le défi d'une vieillesse impossible. Ce fut à cet instant qu'elle reçut la bénédiction céleste qui allait tout changer car la voix de la déesse Pampa, aussi vieille que le Temps, se mit à parler par sa bouche d'enfant de neuf ans.

C'était une voix énorme, semblable au grondement d'une grande chute d'eau résonnant dans une vallée aux échos mélodieux. Elle possédait une musique que Pampa n'avait jamais entendue, une mélodie qu'elle qualifia plus tard de *bienveillante*. Elle était terrifiée, naturellement, mais en même temps rassurée. Il ne s'agissait pas ici d'une possession démoniaque. Il y avait de la bonté dans la voix et de la majesté. Radha Kampana lui avait raconté un jour que deux des plus grandes divinités du panthéon avaient vécu près d'ici les premiers jours de leur histoire d'amour, au bord des flots furieux et rapides du fleuve. Peut-être s'agissait-il de la reine des dieux en personne, revenue dans un temps de mort à l'endroit où était né son premier amour. Tout comme le fleuve, Pampa Kampana avait été prénommée en référence à la déesse. Pampa était un des noms locaux de la déesse Parvati et son amant Shiva, le puissant seigneur de la danse en personne, lui était apparu ici sous son incarnation locale dotée de trois yeux. Aussi tout commençait-il à devenir logique. Avec un sentiment de détachement serein, Pampa, l'être humain, se mit à écouter les mots de Pampa, la déesse, sortant de sa propre bouche. Elle n'avait sur eux pas plus de contrôle que le public n'en a sur le monologue de la star et sa carrière de prophétesse et de faiseuse de miracles débuta.

Sur le plan physique elle ne ressentait aucune différence. Il n'y avait pas d'effets secondaires désagréables. Elle n'éprouvait pas de tremblements, d'accès de faiblesse, de bouffées de chaleur ou de sueurs froides. Elle n'avait pas la bouche écumante, ne s'écroula pas, victime d'une crise d'épilepsie comme elle avait été amenée à croire que cela pouvait se produire et comme c'était arrivé à d'autres dans de semblables circonstances. Au contraire, un grand calme l'entourait comme un voile de douceur rassurant qui lui laissait penser que le monde était encore un bel endroit et que tout allait bien se passer. ■

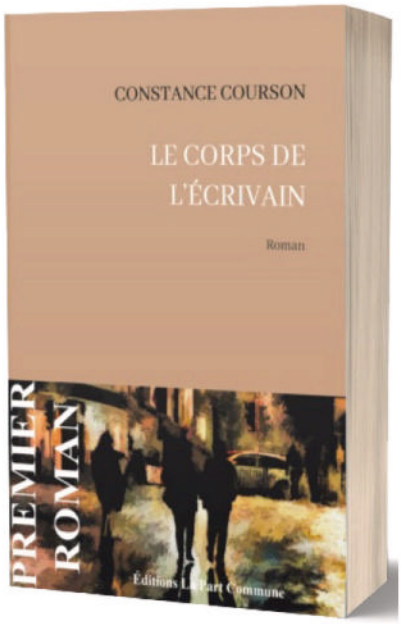
L'INFO EN PLUS

Résidant aux États-Unis et désormais citoyen américain, Salman Rushdie est poignardé à quinze reprises par un homme de 24 ans d'origine libanaise alors qu'il donne une conférence dans l'État de New York, le 12 août 2022; la correction des épreuves de *La Cité de la victoire* était achevée depuis une semaine. Souffrant de stress post-traumatique, il perd l'usage de son œil droit et, pour un temps, celui d'une main. Le 13 avril dernier, l'auteur annonce à *Time Magazine* qu'il a repris l'écriture.

TIME MAGAZINE

La rentrée littéraire

en librairie dès le 7 septembre



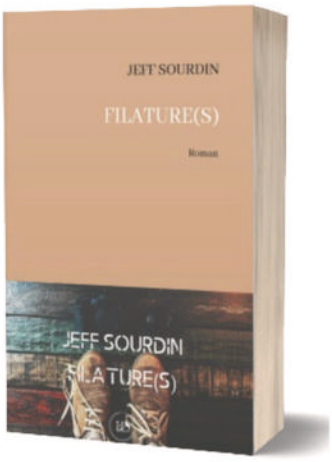
1er roman

Le Corps de l'écrivain — Constance Courson

Kérouac au féminin, la révélation de cette rentrée !

C'est une quête de soi, celle d'une jeune femme pleine d'incertitudes qui fait table rase du passé pour trouver sa vérité, se cherche dans son corps et son esprit d'écrivain. Prise dans le tourbillon de ses rencontres, amicales, littéraires, intimes, l'écrivaine et la femme se dévoilent, vibrant de sensibilité, de sensualité, d'explorations intimes. Ce roman audacieux, au style ciselé et cru, ne ménage rien ni personne. C'est un cocktail littéraire détonant qui emprunte à Kerouac, Proust, Henry Miller, Duras… et tant d'autres. Un regard sans filtre sur les passions et les malaises qui agitent les hommes. Un premier roman génial, une nouvelle voix puissante !

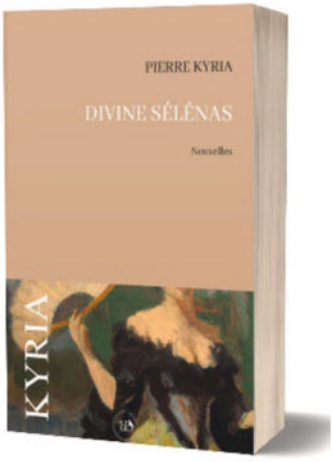
Constance Courson



Jeff Sourdin — *Filature(s)*

Un univers urbain énigmatique et mystique comme ceux de Jorge Luis Borges !

Paul est mystérieusement employé pour une filature urbaine qui le ramène à son propre passé, autour de l'intrigante Tour H. Entre fiction et réalité, les fils s'entrecroisent, labyrinthiques. Le récit nous entraîne dans une réflexion sur la question centrale de l'identité. Avec *Filature(s)*, Jeff Sourdin confirme son immense talent romanesque !



Pierre Kyria — *Divine Sélénas*

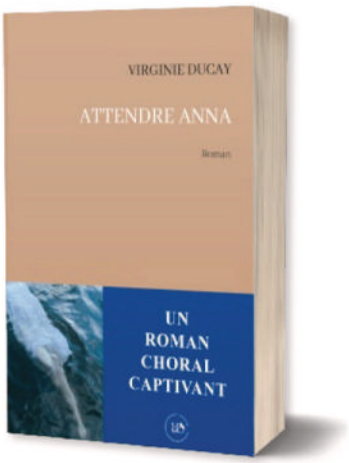
C'est brillant, théâtral !

Pierre Kyria, auteur de nombreux romans dont l'immense succès *Manhattan Blues*, critique littéraire, traducteur, s'amuse et nous entraîne dans un recueil de six nouvelles qui campent des personnages insolites, pris dans le jeu fou du désir, de l'amour, du pouvoir et du destin.

Mérédith Le Dez — *Musique française*

Une partition aussi facétieuse que grinçante, en écho aux vicissitudes de la vie politique contemporaine !

Un jeune Suédois mélomane devenu majordome par affinités électives, un président de la République, candidat à sa réélection, qui disparaît dans la forêt un dimanche de second tour avant la proclamation des résultats, et les aigreurs latentes des personnages qui se révèlent. Entrez dans l'étrange atmosphère de *Musique française*, le nouveau Mérédith Le Dez !



Virginie Ducay — *Attendre Anna*

Un roman choral passionnant !

Le corps dénudé d'une femme est découvert sur la grève. Trois versions de l'histoire, trois vérités subjectives masquant une unique vérité objective, que l'on croit proche et qui demeure pourtant impalpable. Quand l'amour clandestin questionne le désir, le couple, la famille traditionnelle, c'est l'histoire des hommes et des femmes d'aujourd'hui, dans leurs faiblesses et leurs passions.

www.editionslapartcommune.com

MARGHERITA MIRABELLA/ALBIN MICHEL

DARIO DIOFEBI

À la mesure de la démesure

Dans *Paradise, Nevada,* un premier roman d'une ambition folle et truffé de passages géniaux, l'écrivain italien raconte Las Vegas dans toutes ses dimensions, sans bluff ni poudre aux yeux.

Paradise, Nevada appartient à cette catégorie typiquement américaine des gros romans hors norme pour lesquels semble avoir été conçue l'expression « objets littéraires ». Il fait même partie d'un sous-ensemble encore plus remarquable, celui des premiers romans. L'auteur, Dario Diofebi, n'est pourtant pas américain, mais italien. Né en 1987 à Rome, il suit des études de littérature à l'université Sapienza puis commence à jouer au poker en ligne. En 2013, il s'envole pour Las Vegas, où il devient joueur professionnel. Il quitte ensuite le poker pour reprendre des études d'écriture créative à New York, ville où il réside toujours. De son expérience à Vegas, il a tiré ce roman qui se présente comme un livre total, une radiographie multiforme de la ville au cours des années 2014 et 2015, qui ont immédiatement précédé l'élection de Donald Trump, arrivé au pouvoir en 2016. L'intrigue s'articule autour du Positano, l'un de ces casinos un peu fous comme on n'en construit apparemment plus, immense, clinquant, absurdement coûteux. Fruit du délire architectural d'Al Wyles, un milliardaire qui possède trois des dix plus grands hôtels de la ville, le lieu n'est rien de moins qu'une reconstitution grandeur nature d'un village de la côte amalfitaine, répliqué à flanc de colline. *« Les falaises, la mer, jusqu'à la putain de dernière branche du dernier citronnier ! »* Ce casino-hôtel-restaurant de cinq mille chambres (!) est omniprésent dans le récit, comme un personnage à part entière. Il a même droit à l'unique dessin du volume, et tous les astérismes (ces symboles entre les paragraphes) lui rendent hommage puisqu'ils prennent la forme d'un jeton frappé d'un *p*…

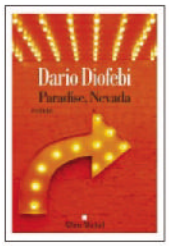
LE DESSOUS DES CARTES

Le véritable héros du roman, cependant, c'est Ray Jackson, jeune prodige du poker en ligne venu se frotter au monde réel des casinos et des joueurs pro. C'est un univers nouveau pour lui, dépaysant, car il n'est pas habitué au bluff en face-à-face ni aux interactions sociales. Son immersion dans ce monde sans pitié, ses doutes sur son aptitude à survivre aux tables de jeu est l'un des fils conducteurs du roman, voire son fil d'Ariane. Il faut dire que le texte est extraordinairement touffu, de sorte que le lecteur a besoin de se donner des repères ; Ray étant apparu le premier, il fait naturellement office de bouée de sauvetage. Outre Ray, Diofebi s'intéresse

à trois personnages, une journaliste freelance qui tente de décrocher une interview d'Al Wyles, une serveuse du Positano qui se laisse entraîner dans un complot syndical, et un petit immigré italien doué pour le poker, angoissé par l'expiration de son titre de séjour – antihéros où l'auteur a sans doute projeté un peu de lui-même. À travers ce quatuor, le roman traite une foule de thèmes : l'immigration aux États-Unis, la condition des employés de casino, la possibilité de nouer de vraies amitiés au sein d'une ville individualiste, les conflits de classe en Amérique, mais aussi l'histoire de Las Vegas, sa géographie, la configuration des quartiers, la gentrification galopante…

Non content d'alterner les quatre destinées de ses personnages, le livre multiplie les interludes, les ouvertures, les pauses, avec chaque fois un lot de seconds rôles. Cette profusion donne un côté démesuré, au diapason de la démesure de la ville. Revers de la médaille, elle le rend souvent fastidieux, avec ses couches, ses détours qui se parasitent les uns les autres, quitte à tourner au gadget ou au tour de force gratuit. Reste que s'accrocher en vaut la peine, quitte à sauter ici ou là quelques pages, ne serait-ce qu'à cause des scènes d'anthologie dont le texte est farci, preuves de l'immense talent de Diofebi. Sous sa plume, un simple match de ping-pong dans un sous-sol prend des allures de duel homérique. Surtout, ce roman kaléidoscope est une radioscopie époustouflante de Vegas, ville jamais endormie où tout est faux, artificiel, fabriqué, démontable et remontable à la demande. Cette cité a-t-elle une âme en propre, ou ne fait-elle que singer les autres ? Sa facticité est-elle une anomalie en Amérique, ou la pointe du mode de vie américain ? Sa structuration sociale – une orgie de dollars au milieu, des soutiers sous-payés tout autour – est-elle soutenable ? Tels sont quelques sujets parmi tous ceux qu'aborde ce roman enthousiasmant malgré ses longueurs, et qui ne fait pas mystère de ses modèles – Tom Wolfe, David Foster Wallace, entre autres. Un proverbe assure que ce qui se passe à Vegas reste à Vegas, Diofebi le fait mentir. On ne s'en plaindra pas. ■

Bernard Quiriny



★★★★☆
PARADISE, NEVADA (ID.)
DARIO DIOFEBI
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PAUL MATTHIEU, 656 P., ALBIN MICHEL, 23,90 €

Un si lourd héritage

GABRIELA WIENER est retournée au Pérou, sur les traces d'un aïeul à l'histoire trouble. De ce passé familial se confrontant à sa vie « moderne », elle tire une réflexion brillante et sans détour.

Dans l'un de ces musées *« très beaux »* érigés sur des choses *« très laides »* – le Quai-Branly –, Gabriela Wiener découvre des centaines de statuettes précolombiennes qui lui ressemblent. Mais, gravé aux cimaises, le nom du collectionneur responsable de ce pillage d'œuvres est aussi le sien. Comment hériter à la fois du *huaco,* l'objet sacré, et du *huaquero,* son prédateur ? Lancée, à la mort de son père, sur les traces de cet aïeul aussi fascinant que honteux, la journaliste, Péruvienne résidant en Espagne, découvre à ses dépens que sa vie moderne, expatriée et polyamoureuse, n'est probablement pas aussi déconstruite et décolonisée qu'elle le croit. Par cet (auto) portrait plein d'autodérision, elle propose une réflexion brillante – et remarquablement traduite – sur l'appropriation culturelle, l'imposture et l'identité. ■

Camille Thomine

★★★★☆
PORTRAIT HUACO (HUACO RETRATO)
GABRIELA WIENER
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (PÉROU) PAR LAURA ALCOBA, 160 P., MÉTAILIÉ, 19,60 €

DANIEL MORDZINSKI/MÉTAILIÉ - AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

La banalité du bien

Écrire sur la bonté n'est pas facile : on a tôt fait de passer pour un ingénu, d'apparaître comme une version à plume du prince Mychkine dans *L'Idiot* de Dostoïevski. Alors louons sa compatriote contemporaine Gouzel Iakhina, qui parvient à mettre en scène le versant lumineux de l'humanité aux pires heures de l'Union soviétique sans escroquerie aux bons sentiments ! Cela se passe dans un roman dont le titre, *Convoi pour Samarcande*, vaut pour intrigue : en 1923, alors que la collectivisation s'achève et que la famine persiste, l'officier Deïev doit transporter cinq cents orphelins de Kazan au Turkestan. Un mois et demi de voyage en train à travers la campagne affamée, les steppes, les déserts, à bord de la disparate *« guirlande »*, en compagnie de gamins souvent malades, parfois vicieux, toujours d'une bouleversante ignorance. Pour veiller sur eux, le convoi emporte aussi Blanche, commissaire politique insupportablement rigoureuse mais pourvue d'un cœur du même modèle que celui de Deïev. Car ces deux serviteurs du régime éprouvés par la vie, et aux mains ensanglantées par la révolution pour Deïev, représentent deux versants de la bonté. À Deïev, l'idéalisme – qui le pousse à embarquer, de gare en gare, tous les petits vagabonds. À Blanche, le pragmatisme – qui la pousse à contester les initiatives de Deïev. Mais tous deux sont unis dans la même mission : sauver les enfants ! Mille seconds rôles animeront le voyage et mille périls croiseront leur chemin ; le choléra, la faim, l'épuisement les frapperont, mais la bonté les trouvera aussi, habillée en tchékiste ou en bandits cosaques… C'est avec bien des regrets, et une foi en l'homme renouvelée, que l'on quitte leur convoi.

★★★★☆
CONVOI POUR SAMARCANDE (ECHELON NA SAMARKAND)
GOUZEL IAKHINA
TRADUIT DU RUSSE PAR MAUD MABILLARD, 480 P., NOIR SUR BLANC, 25 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU KARL OVE KNAUSGAARD

Il y a eu *Mon combat*, monumental exercice d'exorcisme autobiographique en six volumes, dont la radicalité hyperréaliste a valu à son auteur vitupérations assassines et succès international. Puis *Le Quatuor des saisons*, tétralogie plus apaisée, chroniquant sa vie et ses réflexions de père de famille. Avec *L'Étoile du matin*, premier tome d'une série riche de trois volumes à ce jour, Knausgaard embrasse le roman, le vrai, tout en renouant avec l'ambition dévorante et la puissance métaphysique de ses débuts.

Comme dans le *Melancholia* de Lars von Trier, l'apparition, à la fin de l'été, d'une *« immense étoile dans le ciel »* fait office de catalyseur fictionnel. Dans une petite ville balnéaire de Norvège, neuf personnages accueillent le phénomène du mieux qu'ils le peuvent – en humains faillibles, oublieux, apeurés. *« Il faut tenter de vivre »,* plaidait le poète. À quoi s'emploient, avec une sublime maladresse, une pasteure à la dérive, un exilé volontaire, un père de famille désemparé, un journaliste atrabilaire, une jeune fille perdue… Peu à peu, la banalité apparente du quotidien se fissure, et le récit glisse vers quelque chose de terrible, d'inarticulé. Les signes se multiplient, la tension monte, et les morceaux de bravoure littéraire se succèdent. Il fait si chaud… *« Ça signifie que cela a commencé. »* **Fabrice Colin**

★★★★★
L'ÉTOILE DU MATIN (MORGENSTJERNEN)
KARL OVE KNAUSGAARD
TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR LOUP-MAËLLE BESANÇON, 848 P., DENOËL, 27 €

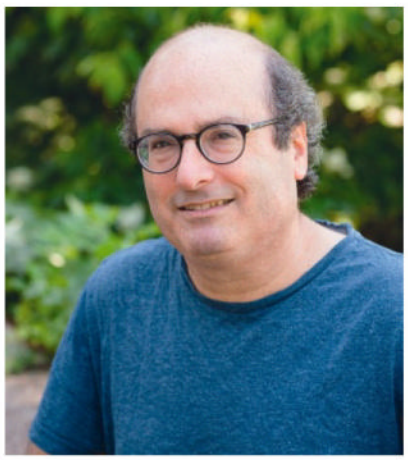
DAVID GRANN

Robinsonnade mortelle

L'auteur-reporter s'est emparé d'une histoire de naufragés au XVIIIe siècle, et livre une nouvelle enquête qui élève haut la littérature de non-fiction.

Un nouveau genre a envahi notre paysage littéraire comme une traînée de poudre. Dans la bouche des éditeurs, dans les programmes de parutions, dans les médias, on parle beaucoup de « narration du réel ». Une soudaine révélation : on pourrait donc faire un roman sans avoir recours à la fiction ! Si hier Florence Aubenas et Emmanuel Carrère paraissaient bien seuls, ils sont nombreux désormais à se joindre à l'aventure : Ivan Jablonka, Mathieu Palain, Alice Géraud… Tous embrassent le même héritage, celui de la non-fiction américaine, et tous marchent sur les traces d'un écrivain : David Grann. Le reporter emblématique du *New Yorker* est devenu, au fil de ses livres et de leur adaptation par les plus grands réalisateurs d'Hollywood, une légende, qui, à la suite de Tom Wolfe ou de Truman Capote, a fait du journalisme d'investigation une affaire de grande littérature.

Après la disparition de l'explorateur Percy Fawcett dans *La Cité Perdue de Z* ou les meurtres de la tribu des Osages dans *La Note américaine* (dont on a hâte de découvrir l'adaptation, *Killers of the Flower Moon,* par Martin Scorsese, en salles le 18 octobre), il confirme son talent unique pour dénicher les sujets qui font mouche. En 1740, la guerre de l'oreille de Jenkins, un conflit sanglant opposant la Grande-Bretagne à l'Espagne, fait rage. Une escadre anglaise de six bateaux est chargée d'une mission secrète : saisir, au large de l'Amérique du Sud, un galion qui abrite le plus grand trésor de l'Empire espagnol. Mais, au passage du cap Horn, une tempête s'abat sur la flotte et l'un de ses vaisseaux, le *Wager,* s'échoue sur une île au large du Chili. Commence alors pour les survivants une robinsonnade qui tourne au cauchemar. Le capitaine commet un meurtre et la mutinerie éclate. Désormais, c'est chacun pour soi. Des mois plus tard, alors que l'équipage était considéré comme



perdu, des matelots réapparaissent et racontent des versions différentes de leurs malheurs. Rapatriés en Angleterre, le capitaine et ses mutins se font face au cours d'un procès qui décidera de leur sort. Fidèle à sa réputation d'enquêteur acharné et obsessionnel, David Grann offre un document historique d'une précision rare. Porté par son sens du récit et son lyrisme, il lui confère un supplément d'âme époustouflant. D'abord roman d'aventures trépidant, *Les Naufragés du Wager* se mue en un petit théâtre de l'humanité, en une guerre des récits impitoyable dont l'enjeu est de taille : la fabrication de la mémoire et la place que l'on occupe dans l'Histoire. ■

Léonard Desbrières

★★★★★
LES NAUFRAGÉS DU WAGER (THE WAGER)
DAVID GRANN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JOHAN-FRÉDÉRIK HEL GUEDJ, 448 P., SOUS-SOL, 23,50 €

THOMAS WAAGSTROEM - REBECCA MANSELL

Un conte cruel

A-t-on déjà lu conte de fées aussi crasseux ? Il était une fois Lapvona, village médiéval sous la férule de Villiam, seigneur et gouverneur des lieux. Pour empêcher ses ouailles de se révolter, ce dernier s'attire la complicité de bandits qui pillent, assassinent et sèment la terreur. Perçu comme le « *chien errant* » du village, Marek navigue entre la masure de sa nourrice, Ina, la sorcière du coin et la bergerie où son père Jude élève brebis et agneaux avec plus de soin que son propre fils.

Difforme, « *grandi de travers* », Marek n'a jamais connu sa mère, morte en lui donnant la vie, lui dit-on. Imprégné d'une morale religieuse confinant au fanatisme, le garçon de 13 ans s'applique à pardonner à ceux qui se montrent cruels envers lui. Alors que le village est en proie à la famine et à la sécheresse, il tue accidentellement l'héritier du seigneur Villiam, qui adopte le meurtrier en compensation. Une nouvelle vie commence alors pour Marek, entre les tentures luxueuses du château. Porté par la même irrévérence qui fait le sel des romans d'Ottessa Moshfegh, *Lapvona* oscille entre la farce grand-guignolesque et le roman de contre-apprentissage, qui offrira aux cœurs (et estomacs) bien accrochés un délicieux moment de lecture. ■ **Laëtitia Favro**

Des racines et des ailes

En octobre 2022, Kim de l'Horizon, recevant à 30 ans le prix du Livre allemand (équivalent du Goncourt), se rase le crâne en signe de solidarité avec les femmes iraniennes. Triomphe, sidération, tollé… Le personnage, non binaire, ne manque ni de talent ni de courage. *Hêtre pourpre* (le titre fait, entre autres, allusion à un arbre planté dans le jardin familial par « *l'arrière-grand-per* ») entend, de l'aveu même de sa traductrice, « *déconstruire la binarité de genre véhiculée par la langue* ».

Kim revient sur les affects de son enfance en Suisse (à Ostermundigen, près de Berne), explore les mystères d'une généalogie féminine considérable, se frotte à la sorcellerie, questionne la sexualité et les rapports de domination afférents. C'est un roman audacieux et volubile, qui joue de la contrainte formelle comme d'un outil de libération ; une quête des origines, aussi, une confession hurlée livrée à une « *grand-mer* » frappée de démence – un texte mouvant, enfin, qui tord le langage et se réinvente sans cesse au contact d'une vérité protéiforme. L'amateur d'intrigues passera son chemin ; l'épris d'humain, au contraire, s'y perdra avec bonheur et gratitude. ■ **F.C.**

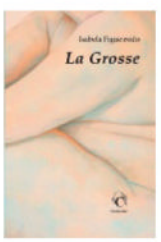
Corps gros, cœur lourd

Maria Luisa est *La Grosse*. Une enseignante qui fut autrefois obèse, avant une gastrectomie. Au début du roman d'Isabela Figueiredo, la narratrice a perdu 40 kilos, et une part d'elle-même que son récit s'occupe à retrouver. Une succession désordonnée de souvenirs trace les contours d'une existence marquée par le surpoids et le statut de *retornada,* terme désignant les colons portugais contraints de quitter le Mozambique après l'indépendance, en 1975. S'il est facile de masquer ses origines, Maria Luisa ne peut rien contre son apparence, qui lui vaut au collège le surnom de « *baleine bleue* ».

Utilisée par une camarade au corps de reine, qui lui demande de laver ses vêtements et de lui passer de la crème après le bain ; larguée deux fois par David, qui l'aime sincèrement mais ne parvient pas à assumer ses sentiments face au regard de la société, Maria Luisa aurait dû sombrer. Non, elle s'accroche à la vie, et trouve le moyen de rire des vilains tours qu'on lui joue – si proches, finalement, des mauvais coups que subit le Portugal. L'humour, l'intelligence, le regard critique, le langage cru : voilà ce qui sauve l'héroïne de ce roman poignant. ■ **Gladys Marivat**

★★★★☆
LAPVONA (ID.)
OTTESSA MOSHFEGH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLÉMENT BAUDE, 324 P., FAYARD, 22 €

★★★☆☆
HÊTRE POURPRE (BLUTBUCH)
KIM DE L'HORIZON
TRADUIT DE L'ALLEMAND (SUISSE) PAR ROSE LABOURIE, 432 P., JULLIARD, 25 €



★★★★☆
LA GROSSE (A GORDA)
ISABELA FIGUEIREDO
TRADUIT DU PORTUGAIS PAR JOÃO VIEGAS, 290 P., CHANDEIGNE, 22 €

OTTESSA MOSHFEGH - ANNE MORGENSTERN/JULLIARD - PAULA CASTANHEIRA

ZERUYA SHALEV

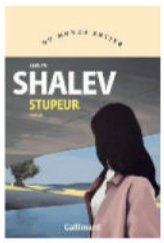
Israël à découvert

La romancière poursuit son exploration de la société de son pays par le prisme de la cellule familiale, et avec le concours de l'Histoire.

Au fil de ses sagas, Zeruya Shalev confirme un don exceptionnel pour nous rendre familières les réalités israéliennes les plus complexes. Utilisant le prisme de la vie intime pour interroger les opinions de son pays, la lauréate du prix Femina étranger en 2014 apporte, de plus, un éclairage historique sortant des sentiers battus. Chez elle, les enjeux de pouvoir se jouent depuis le cercle le plus privé : dans *Stupeur,* il s'agit d'une famille aisée et recomposée, où l'on ne se comprend plus, dans la ville d'Eilat. Entre les parents, tout est sujet à discorde. Alex afflige Atara de remontrances sexistes, alors qu'elle vient de perdre son père, patriarche tyrannique qui l'avait confondue, sur son lit de mort, avec un amour de jeunesse, Rachel. Quand l'État hébreu était sous mandat britannique, soixante-dix ans auparavant, le jeune couple avait fait partie d'un mouvement de résistance sioniste, le Lehi, à la mémoire occultée, et dont les divergences d'opinion de ses combatants auguraient de nombreuses fractures sociales. Atara part alors à Jérusalem pour retrouver Rachel, afin d'en savoir plus sur ce passé tu par son père. Évoquer les martyrs du Lehi permet d'interroger l'héroïsme dans la nation israélienne. Une notion qui divise, notamment au sein des familles dont les rejetons reviennent traumatisés de leur passage à l'armée, où la première cause de mortalité est le suicide… La psychologie du traumatisme, ses séquelles et sa transmission apparaissent aussi crédibles que dans *Douleur,* où il était question des victimes d'attentats-suicides.

Si l'autrice rend bien compte de l'évolution des idéologies, elle n'omet pas celle de la religion, qui voit une partie de la population se radicaliser dans le hassidisme : une mère agnostique peine ici à comprendre son fils devenu orthodoxe, mais l'amour permet une forme de cohabitation. Enfin, cette écriture poétique se nourrit d'une culture biblique se révélant très actuelle. L'œuvre de Zeruya Shalev parlera-t-elle aux générations futures, comme celles de ses devanciers humanistes Amos Oz et Aharon Appelfeld ? ■

Simon Bentolila



★★★★☆
STUPEUR (PLIYA)
ZERUYA SHALEV
TRADUIT DE L'HÉBREU PAR LAURENCE SENDROWICZ, 368 P., GALLIMARD, 23,50 €

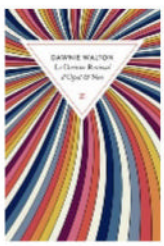
La note juste

« *Nous nous consumons, nuit après jour, au son des riddims dub de la Crypte, priant pour que Babylone ne nous dépouille pas de notre univers.* » À cette police qui abat sa violence sur les personnes noires, au chagrin et à la disparition des fantômes, Yamaye et ses amis opposent la danse. « *Le corps sous l'influence sacrée du dub* », ce style musical né dans les années 1960 en Jamaïque, tous cherchent leur liberté. Entre 1978 et 1982, de la banlieue de Londres à Bristol, jusqu'aux montagnes jamaïcaines de Cockpit Country, où des esclaves africains se réfugièrent, Jacqueline Crooks nous place dans les pas et le cœur de Yamaye, héroïne magnifique dont l'être-au-monde et la voix portent tout à la fois le style et le rythme de *Fire Rush*, roman incandescent dont la beauté est mémorable.

Un autre premier roman, américain celui-ci, place la musique en son centre. Signé par Dawnie Walton, salué et bientôt adapté en série, il rassemble les entretiens menés par Sunny, journaliste aguerrie et rédactrice en chef du magazine musical *Aural,* à l'occasion de la « *tournée de retrouvailles* » du marginal Nev Charles et de la majestueuse Opal Jewel. Faisant du duo un pan de l'histoire du rock seventies, le récit est si riche en événements et en détails que c'en est bluffant. Peut-être d'ailleurs aurait-il gagné à être resserré, le fond du récit – touchant au racisme, au sexisme, à l'importance de figures tutélaires – semblant parfois trop dilué. *Le Dernier Revival d'Opal & Nev* n'en reste pas moins électrisant. ■

Juliette Savard

★★★★☆
FIRE RUSH (ID.)
JACQUELINE CROOKS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR NATHALIE CARRÉ ET KARINE GUERRE, 448 P., DENOËL, 23 €



★★★☆☆
LE DERNIER REVIVAL D'OPAL & NEV (THE FINAL REVIVAL OF OPAL & NEV)
DAWNIE WALTON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR DAVID FAUQUEMBERG, 512 P., ZULMA, 24,50 €

IRIS NESHER/GALLIMARD

Un héros qui s'ignore

La littérature est peuplée de truculents personnages qui sont les prisonniers volontaires d'un monde qui les dépasse, égarés, en souffrance, mais qui se débattent pour continuer d'avancer et trouver un peu de sens. Au moment d'arriver à Paris pour couvrir un sommet sur le climat, Giulio est dans une impasse. Rongé par une éco-anxiété grandissante, sur ses gardes face à la vague d'attentats islamistes qui terrorisent l'Europe, il est surtout dévasté par une crise intime, la dérive progressive de son couple. Désinvolte, attentiste, il est le premier responsable de cet effondrement, mais le destin va se charger de lui offrir une seconde chance. Avec *Tasmania*, la grande vedette de la littérature italienne Paolo Giordano, auteur acclamé de *La Solitude des nombres premiers*, revisite les Lumières, se mue en Diderot, en Voltaire et nous livre un merveilleux conte philosophique dans la lignée de *Candide* ou de *Jacques le Fataliste*. Giulio est un héros qui s'ignore. On s'élance avec lui dans une quête picaresque au-devant du monde moderne et de ses absurdités, à la rencontre d'êtres loufoques qui, eux aussi, essaient tant bien que mal d'exister. Une puissante fable humaniste, et un roman bouleversant sur l'humanité. ■

Léonard Desbrières

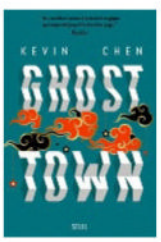
★★★☆☆
TASMANIA (ID.)
PAOLO GIORDANO
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR NATHALIE BAUER, 336 P., LE BRUIT DU MONDE, 23 €

PIERLUCA ESPOSITO/LE BRUIT DU MONDE - DR

Les fantômes de Taïwan

Roman hybride en tout point, *Ghost Town* détonne d'entrée de jeu par sa faculté à allier le rationnel et l'irrationnel. Après plusieurs années dans une prison allemande, Chen Tienhong rentre à Yongjing, petit village de l'île de Taïwan qui l'a vu naître au cœur d'une fratrie de sept enfants. Le lieu ne ressemble en rien à celui qu'il avait quitté pour vivre son homosexualité en paix, et a tristement été épargné par l'ère du progrès. Ces terres fantomatiques hésitent entre les *« rizières non exploitées »*, *« les fossés d'irrigation desséchés »* et les dégâts causés par les tremblements de terre qui ont détruit la maison de sa grand-mère, unique vestige de son enfance. Son arrivée en pleine fête des Fantômes le fait converser, au gré de ses souvenirs, avec d'étranges revenants loin de lui être inconnus, superposant ainsi un prisme fantastique à ce récit kaléidoscopique. Le personnage principal est un fantôme parmi les fantômes, un apatride frappé de mélancolie et victime poétique du temps qui passe. Avec son écriture ornée d'images et sa narration tentaculaire, Kevin Chen fait de *Ghost Town* un récit d'une beauté vertigineuse. ■

Marie Jouvin



★★★★☆
GHOST TOWN (GUǏ DÌFĀNG)
KEVIN CHEN
TRADUIT DU CHINOIS (TAÏWAN) PAR EMMANUELLE PÉCHENART, 432 P., SEUIL, 23 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
RÉCITATIF
TONI MORRISON
128 P., 10/18, 6,40 €. EN LIBRAIRIES LE 7 SEPTEMBRE.

Cette nouvelle captivante, la seule qu'ait écrite Toni Morrison, suit l'amitié troublée entre Twyla et Roberta, deux filles qui se rencontrent dans un foyer pour enfants et se retrouvent des années plus tard. L'une est noire, l'autre blanche, mais laquelle ? Jouant sur cette ambiguïté, l'écrivaine maintient une tension extraordinaire, et la réflexion qu'elle induit sur les préjugés raciaux et de classe se prolonge dans une intéressante préface de Zadie Smith. S.B.

★★★☆☆
LES ABEILLES GRISES
ANDREÏ KOURKOV
416 P., PICCOLO, 13 €

Dans une zone grise du Donbass déserté, deux irréductibles, ennemis depuis l'enfance, cohabitent dans une promiscuité chaotique. Apiculteur, Sergueïtch décide au printemps d'emmener butiner ses abeilles dans des pâturages plus ensoleillés. Exprimant un idéal dans la survie et une ode à l'essentiel, cette odyssée est une arme de relativisation massive contre l'absurdité de la guerre. Sans compter la portée prémonitoire de ce roman paru en 2017 en Ukraine. S.B.

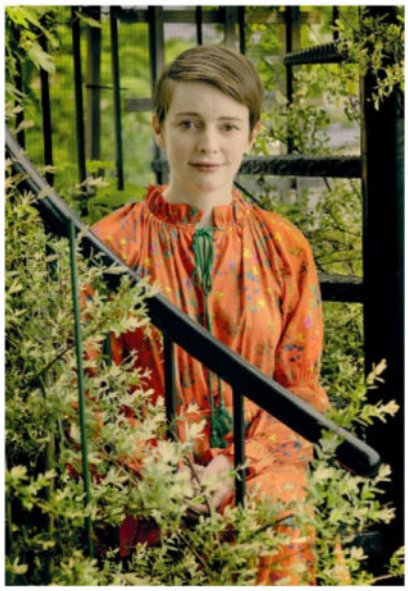
★★★☆☆
LE FESTIN
MARGARET KENNEDY
476 P., FOLIO, 9,70 €

Nous l'apprenons d'emblée par l'oraison écrite d'un révérend : dans les Cornouailles, une falaise s'est écroulée sur un ancien manoir reconverti en hôtel, faisant plusieurs morts. *« Mais qui s'y trouvait ? Avant de le découvrir, nous allons repartir en arrière et faire la connaissance de ceux qui logeaient là. »* Paru pour la première fois en 1950, ce roman aux personnages loufoques est un festin d'humour British, une fresque décapante de l'Angleterre d'après-guerre. S.B.

EMILY ST. JOHN MANDEL

Voyageurs du temps

De 1912 à 2401, la Canadienne fait se télescoper les époques en un jeu d'échos subtil. Une science-fiction de l'émotion qui interroge au passage le geste créatif.



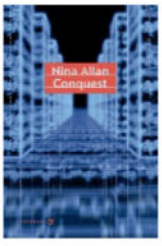
À quoi tient la réalité d'un monde ? Au fait de pouvoir le toucher ? D'y détecter une intensité et un relief qu'aucune virtualité n'atteindra jamais ? Ou au simple fait d'y croire et d'y tenir ? De ces vertigineuses questions déferle *La Mer de la Tranquillité*. D'abord connue pour ses polars, Emily St. John Mandel avait fait une première incursion remarquée en science-fiction, en 2014 : dans *Station Eleven,* fable postapocalyptique tout en flash-back, une fulgurante « *grippe de Géorgie* » délestait le globe de 99 % de sa population – prescience étonnante dont la chaîne HBO fit les frais lorsque son adaptation en série dut s'interrompre, en 2020, pour cause de pandémie…

Avec ce nouveau roman, salué par Barack Obama comme l'un de ses favoris de l'année, l'autrice canadienne mise de nouveau sur le télescopage d'époques, dans un redoutable jeu d'échos et d'écarts qui n'est pas sans rappeler le récent *Rocher blanc* d'Anna Hope. En 1912, le jeune Anglais Edwin subit son destin d'« *exilé rentier* » sur l'île de Vancouver quand survient un étrange phénomène : une brusque obscurité, quelques notes de violon puis le terrible chuintement d'un engin le laissent profondément désorienté. En 2020, la veuve Mirella assiste à un incident similaire par le biais d'une mystérieuse vidéo projetée lors d'un concert. En 2203, la scène surgit de nouveau sous la plume d'Olive Llewellyn, écrivaine venue d'une colonie lunaire pour promouvoir son dernier roman sur Terre. Jusqu'à ce que, en 2401, une nouvelle recrue de l'Institut du Temps, Gaspery Roberts, voyage enfin dans le passé pour enquêter sur la récurrence de cette anomalie.

Plus qu'aux ressorts techniques de cette traversée des siècles, c'est à la perpétuation des émotions, de la solitude et des faiblesses humaines que s'attache l'autrice, dont la science-fiction moins rigoureusement scientifique que génialement fictionnelle ne cesse précisément de mettre en abyme le geste créatif. Ici, ce sont des personnages secondaires importés de *L'Hôtel de verre*. Là, ce double fictif d'écrivaine, chargée de régler ses comptes avec des journalistes. Ailleurs, cette référence au film *L'Année dernière à Marienbad,* d'Alain Resnais, dont le roman reprend tant de motifs : trouble entre réalité et illusion, structure narrative équivoque, et même musique extradiégétique ! Si bien que la tentation est grande, une fois la dernière page atteinte, de remonter nous aussi en 1912, c'est-à-dire au début du roman, pour en déceler tous les sous-textes, clins d'œil et doubles sens cachés. ■ **Camille Thomine**

Tous complotistes ?

Frank, brillant programmeur frappé d'un syndrome d'anxiété sévère, est introuvable depuis un séjour à Paris où il devait rejoindre d'autres habitués d'un forum en ligne consacré aux extraterrestres. Sa compagne engage alors Robin, détective partageant sa passion pour Jean-Sébastien Bach. L'enquêteur décèle des liens entre son propre passé et ses investigations, ainsi que de quoi étayer la théorie du disparu, issue d'un obscur ouvrage de science-fiction : des aliens seraient en train de coloniser la Terre… *Conquest* retrace cette enquête tortueuse en y intégrant divers documents, extrait de roman, critique de concert ou essai sur le cinéma. Trouver un sens souvent erroné à la très chaotique complexité du monde n'est pas l'apanage des complotistes, mais le propre de l'humanité tout entière, semble nous dire Nina Allan dans ce nouveau roman ludique, inclassable et stimulant. ■ **Antoine Faure**



★★★★☆
CONQUEST (ID.)
NINA ALLAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR BERNARD SIGAUD, 328 P., TRISTRAM, 23,90 €

★★★★☆
LA MER DE LA TRANQUILLITÉ (SEA OF TRANQUILITY)
EMILY ST. JOHN MANDEL
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR GÉRARD DE CHERGÉ, 298 P., RIVAGES, 22 €

SARAH SHATZ/RIVAGES - PH. MATSAS/TRISTRAM

SETH GREENLAND

Épineux épidermes

L'auteur de *Mécanique de la chute* évoque le cinéma new-yorkais du temps de la *blaxploitation* pour explorer la délicate question du racisme dans son pays.

Comment écrire sur les relations entre communautés ethniques aux États-Unis, sujet rendu d'autant plus sensible en 2023 par la promptitude des procès en appropriation culturelle ? Avec *Plan américain*, Seth Greenland trouve une double parade. D'abord, la gouaille et l'humour de ce scénariste de renom euphorisent le lecteur au fil de chapitres courts dont le rythme ne retombe jamais, même quand nostalgie et tragédie s'immiscent dans le récit. Ensuite, il situe l'action dans un décor aux allures de dimension parallèle vu d'aujourd'hui : le New York de la fin des années 1970. La ville est alors « *une estropiée sublime, profane et tapageuse* ». Ceux qui tentent de vivre de leur art peuvent encore y résider. Parmi eux, Paul rêve de devenir cinéaste plutôt que de reprendre la mercerie de sa famille ashkénaze. Pour l'heure, il écrit des critiques de films X. Son ami d'enfance Jay (héros de *Mécanique de la chute*), promis à une carrière lucrative dans l'immobilier, pourrait bien produire son premier film. Avery, sublime actrice afro-américaine de formation classique, leur fait tourner la tête ; elle sera la star du projet… s'il voit le jour après force péripéties liées aux couleurs de peau et à celle de l'argent. ■ **A.F.**

★★★★☆
PLAN AMÉRICAIN (BLEECKER AND BOWERY)
SETH GREENLAND
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ADÉLAÏDE PRALON, 302 P., LIANA LEVI, 24,50 €

Avoir les crocs

Donner un coup de jeune au comte vampire de Bram Stoker, tel semblait être le dessein de Dana Grigorcea. De fait, Vlad l'Empaleur, le Dracula originel dont s'est inspiré l'écrivain irlandais, fait définitivement partie de *Ceux qui ne meurent jamais*. Le récit prend racine dans la petite bourgade de B., dans le sud de la Transylvanie, au pied des Carpates. La narratrice y renoue avec ses souvenirs d'enfance dans la villa Diana, l'immense bâtisse de sa grand-tante. Tout s'emballe lorsqu'un corps mutilé est retrouvé dans la crypte familiale. Et si Vlad l'Empaleur était de retour ? Pittoresque et gothique, le récit de Dana Grigorcea, voguant admirablement entre tradition et modernité, est de ceux que l'on ne lâche pas. ■ **Marie Jouvin**

★★★☆☆
CEUX QUI NE MEURENT JAMAIS (DIE NICHT STERBEN)
DANA GRIGORCEA
TRADUIT DE L'ALLEMAND (SUISSE) PAR ÉLISABETH LANDES, 268 P., LES ARGONAUTES, 22,90 €

SUSAN KAISER GREENLAND/LIANA LEVI

3 RAISONS DE LIRE…

LE NOUVEAU ROMAN DE DAVID VANN

Pour plonger dans le passé cherokee
Arrogant, cruel, cupide, le conquistador Hernando de Soto (qui a existé) débarquait, en 1539, sur une terre apparentée aujourd'hui à la Floride, où vivaient des populations cherokees. Malgré l'échec annoncé de l'expédition – du fait de la résistance de ces populations, du manque de vivres, de la nature hostile –, de Soto persista, détruisant, tuant et violant sur son passage. Le dixième roman de David Vann n'est pas de tout repos. Heureusement, un humour piquant en traverse les dialogues.

Pour sa forme double
On s'attache au récit que développe l'auteur en parallèle, qui remonte *« à l'aube des temps »*. C'est, indique-t-il, *« le mythe de la création cherokee »* qu'incarnent l'*« Enfant sauvage »* et son frère, ainsi qu'une myriade d'animaux. Quelque peu énigmatique, car nourri de mystères sans cesse questionnés, il retrace les origines d'un peuple et de ses traditions et cultures, que d'aucuns ont voulu faire disparaître.

Pour explorer nos égarements
La Contrée obscure est un livre différent des précédents, moins fictionnel, tourné davantage vers la reconstitution, que David Vann rattache à son héritage cherokee. Différent, même si l'auteur, toujours en quête de réponses quant aux tréfonds de l'âme humaine, y creuse certains de ses thèmes de prédilection : le libre arbitre et l'irréversibilité de nos choix, nos instincts sauvages, nos désirs de conquête… et nos obsessions, qui nous projettent invariablement vers d'inaccessibles territoires. *« Qui peut dire ce* [que] *va trouver plus loin sur sa route »* un écrivain obsédé par l'obsession ? **Juliette Savard**

★★★★☆
LA CONTRÉE OBSCURE (THE DARKENING LAND)
DAVID VANN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR LAURA DERAJINSKI, 512 P., GALLMEISTER, 26 €

CARYL FÉREY

Sauvages sans réserve

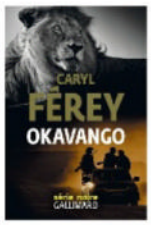
De retour en Afrique, l'écrivain se montre plus naturaliste, sans jamais négliger son style inimitable.

Haka, Utu, Zulu, Mapuche, Condor, Paz, Lëd: les romans de Caryl Férey nous ont déjà menés aux quatre coins du monde, faisant de lui l'une des grandes plumes françaises du polar. Malgré cela, aucun de ces livres n'avait encore eu un lieu pour titre. C'est chose faite avec *Okavango,* qui doit son nom au fleuve naissant en Angola, traversant la Namibie et le Botswana, où il achève sa course dans le désert du Kalahari. En saison haute, un sanctuaire pour mammifères, poissons et reptiles; à la saison sèche, éléphants, lions, léopards, gazelles, rhinocéros et panthères s'y concentrent. Cette réserve naturelle est classée au patrimoine mondial de l'humanité depuis 2014.

C'est ce paradis dont Férey raconte la face obscure. Si l'on trouve ici une ribambelle de protagonistes, pris dans des histoires de frontières, de guerres civiles récentes et de trafics, le braconnage est la grande affaire du livre. Nous sommes à Wild Bunch, une réserve privée située près du delta. Officiellement lieu de protection de la nature et de tourisme, c'est en réalité le terrain de chasse de trafiquants d'animaux qui y récupèrent viande, défenses, peaux, crinières, voire squelettes. Face aux pires de ces trafiquants, deux ou trois rangers de la brigade antibraconnage transnationale, dont l'héroïne, Solanah Betwase.

Enquête, intrigues plurielles, rebondissements: le suspense est toujours calibré. La nouveauté d'*Okavango,* ce sont ces scènes entières qui racontent et incarnent: ici un tigre pourchassé, là une girafe piégée, plus loin une femelle rhinocéros qui met bas… Ils ne sont pas des protagonistes mais font partie de la chair romanesque, dramatique et politique du livre. À son habituel mélange de récits ethnologiques, d'amour et de fatalité, l'auteur ajoute une nouvelle tonalité, pour évoquer la permanence des *« guerres de l'humain contre l'humanité ».* La réussite est à la hauteur des enjeux. ■

Hubert Artus



★★★★☆
OKAVANGO
CARYL FÉREY
544 P., GALLIMARD/SÉRIE NOIRE, 21 €

Tranchées sur le vif

Sur la quatrième de couverture de *Comme si nous étions des fantômes,* il est indiqué que le mystère se dévoile *« à la toute dernière page ».* Un classique du marketing. Sauf que, cette fois, c'est vrai. La révélation de ce livre brillamment construit est même assez bluffante, en quelques mots qui viennent éclairer les zones d'ombre et nourrir rétrospectivement les indices dont on ne pensait d'ailleurs pas qu'ils en fussent. Le premier roman de Philip Gray se présente ainsi comme un polar historique, ou un roman noir militaire, ou une histoire d'amour désespérée, à moins qu'il ne soit une tragédie guerrière. Un grand livre, en tout cas, qui éclaire une page méconnue de la Grande Guerre. L'intrigue se déroule principalement en 1919, à l'heure où les Anglais tentent d'identifier leurs morts tombés dans les tranchées françaises. Les temps sont boueux, les cicatrices encore douloureuses, l'espoir peine à renaître et Amy débarque dans le nord du pays pour retrouver le corps de son fiancé disparu au front. Elle découvrira des soldats assassinés, un mystère sur lequel enquête la police militaire. Le journaliste Philip Gray livre 500 pages furieuses, sombres et brillantes, avec quelques retours en arrière dans son récit pour mieux embrasser son souci du romanesque, tout en collant aux faits historiques (des soldats chinois venus effectuer des travaux de terrassement…) et en emeurant fidèle jusqu'au bout à ce style imagé qui joue la précision des scènes sans jamais s'appesantir. Quand la nature humaine se confronte au pire de ce qui la fait vivre. Respect et applaudissements. ■

Éric Libiot

★★★★☆
COMME SI NOUS ÉTIONS DES FANTÔMES (TWO STORM WOOD)
PHILIP GRAY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR ÉLODIE LEPLAT
504 P., SONATINE, 23,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 SEPTEMBRE.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - DR

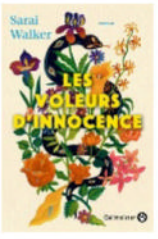
• SCIENCE-FICTION/FANTASTIQUE

Le mâle sécateur

« *Je suis la prochaine. C'est comme ça que ça marche. Un, deux, trois.* » Dans les années 1950, derrière les murs d'une « *énorme bâtisse victorienne ressemblant à un gâteau de mariage* », six jeunes filles aux noms de fleurs s'ennuient. Entre un père absent et une matriarche dérangée, les plus âgées rêvent à leur futur marital. Vivement ! Or la mère a un mauvais pressentiment : elle voit des fantômes, crie à la malédiction. Épouser un homme, dit-elle, c'est courir à sa perte. On la croit folle, elle l'est sans doute. Mais voici que l'aînée, au sortir de ses noces, succombe. Et elle ne sera pas la dernière. Un carnage s'annonce, inexplicable, répétitif. Un pouvoir occulte est-il à l'œuvre ?

Avec *(In)visible,* Sarai Walker avait signé un roman noir et malicieusement engagé. Quelque part entre les sœurs Brontë, *Virgin Suicides* et Shirley Jackson, *Les Voleurs d'innocence* joue cette fois la carte du conte gothique féministe. La démonstration est claire : la toxicité masculine est une force létale. L'exercice pourrait tourner à vide, mais l'autrice, conteuse attentive, excelle à instaurer une atmosphère vénéneuse. ■

Fabrice Colin



★★★☆☆
LES VOLEURS D'INNOCENCE (THE CHERRY ROBBERS)
SARAI WALKER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JANIQUE JOUIN-DE LAURENS, 624 P., GALLMEISTER, 26,40 €

Sur les frontières

Comment, à l'âge de 18 ans, Mary Shelley donna-t-elle naissance à Frankenstein – et à ce fantastique sans dieu, fondé sur des extrapolations scientifiques, que l'on appellerait « science-fiction » ? Dans *Mary,* superbe roman d'atmosphère, tendance gothique, Anne Eekhout apporte ses réponses imaginaires, en alternant deux temps et deux lieux : en 1812, en Écosse, quand Mary, 14 ans, séjourne chez la famille Baxter, qui baigne sans le savoir dans l'étrangeté ; et en 1816, en Suisse, quand elle relève le défi lancé par Lord Byron : écrire la meilleure histoire d'épouvante. Dans les deux cas, il s'agit d'explorer des frontières immatérielles. Chez les Baxter, Mary interroge la limite entre imaginaire et réalité : et si Isabella, la plus fantasque des enfants de la maison, avait des pouvoirs ? En Suisse, elle se collette avec d'autres ambiguïtés : celles de l'amour libre, dont son mari est un partisan. Que doit l'inspiration à la sexualité, au deuil, aux cauchemars ? Si les histoires fantastiques nous parlent de ce qui n'existe pas, d'où tirent-elles leur pouvoir de nous épouvanter ? Pour répondre à de telles questions, il fallait bien un livre entier. ■

Alexis Brocas

★★★★☆
MARY (ID.)
ANNE EEKHOUT
TRADUIT DU NÉERLANDAIS PAR ISABELLE ROSSELIN, 390 P., GALLIMARD, 24 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 SEPTEMBRE.

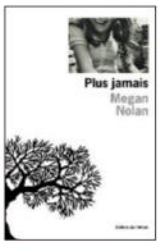
• ROMANCE

Tout feu, tout flamme

« Plus jamais » : nous sommes nombreux à l'avoir pensé après avoir commis un excès, et fort souvent cette locution adverbiale, au détour d'un bref instant de clairvoyance, emporte avec elle toutes les promesses. Dans ce premier roman, l'autrice irlandaise Megan Nolan expose l'hypertrophie amoureuse de sa narratrice pour Ciaran, un Danois au « *nez aquilin* », à la « *bouche de chérubin* », aussi atypique qu'antipathique. De ses effusions naîtra l'obsession, le jeune homme devenant peu à peu « *un objet de plaisir total* » dont il sera difficile de se défaire.

Troquant les drogues chimiques pour les drogues sentimentales, la primo-romancière révèle la torture émotionnelle d'un couple dysfonctionnel que tout oppose, ou presque, dans lequel la domination s'exerce incontestablement à l'échelle mentale. L'amour n'a ici rien d'un long fleuve tranquille : c'est plutôt un torrent se heurtant sur les rochers du déni. Parfois déconcertant par sa transparence, nouant les fils d'une fresque sociologique sur nos rapports amoureux, *Plus jamais* dit un besoin absolu d'exister, envers et contre tout. Un livre audacieux à bien des égards. ■

Marie Jouvin



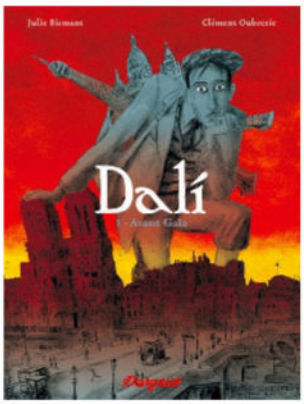
★★★☆☆
PLUS JAMAIS (ACTS OF DESPERATION)
MEGAN NOLAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR MADELEINE NASALIK, 384 P., L'OLIVIER, 22,50 €

LINETTE ET KYLE KIELINSKI - WIKIMEDIA COMMONS - SOPHIE DAVIDSON/L'OLIVIER

Julie Birmant • Clément Oubrerie
Dalí 1. Avant Gala

Sans doute y a-t-il quelque chose de fascinant et d'angoissant à la fois, pour un auteur de bandes dessinées, à marcher dans les pas d'un géant du pinceau : il faut être fidèle à son propre univers graphique et pouvoir interpréter en même temps l'esthétique de celui dont on raconte l'histoire. Clément Oubrerie connaît la chanson, lui qui s'est déjà attaqué à la vie de Picasso (*Pablo,* quatre tomes chez Dargaud, avec, déjà, Julie Birmant au scénario). Cette fois, il croque la vie surréaliste d'un autre peintre espagnol : Salvador Dalí (1904-1989). Mais son coup de crayon reste heureusement le même : cinq ou six cases par page, au format carré, et un dessin à hauteur d'œil au réalisme imaginaire. Pour cette nouvelle saga – trois tomes sont prévus –, il retrouve sa complice Julie Birmant, qui, après la vie de l'Andalou, s'est plongée dans les méandres de l'existence du Catalan. Le dessin de couverture de ce premier volume figure Dalí en Fantômas : un géant surplombant Paris, une main posée sur Notre-Dame, et portant dans son sac à dos la tour Eiffel et le Sacré-Cœur. L'idée est belle : le héros imaginé par Pierre Souvestre et Marcel Allain est un personnage insaisissable, bandit masqué nourri de romantisme noir et au féroce appétit de conquête. Ainsi fut également Salvador Dalí, dont le duo Birmant-Oubrerie raconte la jeunesse dans l'excellent *Avant Gala* : toute à la fois libertaire et talentueux, agaçant et génial, iconoclaste et tête de pioche. Plusieurs artistes de renom traversent l'album : Luis Buñuel et Federico García Lorca, qui comptèrent parmi les amis du peintre, mais également André Breton, Joan Miró, Joséphine Baker ou encore Louis Aragon. Les tomes 2 *(Gala)* et 3 *(Avida Dollars)* sortiront respectivement en avril et en octobre 2024. ■

Éric Libiot



DALÍ 1. AVANT GALA
JULIE BIRMANT, CLÉMENT OUBRERIE
88 P., 19 €. COPYRIGHT DARGAUD.
EN LIBRAIRIES LE 8 SEPTEMBRE.

CÉCILE GABRIEL/DARGAUD

BIO EXPRESS

JULIE BIRMANT

Née en 1974, diplômée de l'Institut national supérieur des arts du spectacle de Bruxelles, elle exerce comme journaliste télé et radio avant de travailler avec Catherine Meurisse sur *Drôles de femmes* (Dargaud, 2010). C'est avec *Pablo* (Dargaud, 2012-2014) qu'elle entame sa collaboration avec Clément Oubrerie. Suivront *Il était une fois dans l'Est* (2015), *Isadora* (2017) et *Une aventure de Renée Stone* (2018-2022), tous publiés chez Dargaud.

CLÉMENT OUBRERIE

Né en 1966, il suit des études d'arts graphiques avant de s'exiler aux États-Unis, où il publie ses premiers dessins. Entre 1992 et 2005, il collabore en tant qu'illustrateur à de nombreux albums jeunesse. Puis c'est la révélation et le succès : en 2005 sort le premier tome d'*Aya de Yopougon*, dont Marguerite Abouet est l'instigatrice et la scénariste, et Clément, le dessinateur. Il a notamment adapté *Zazie dans le métro,* de Raymond Queneau (Gallimard, 2008), et travaillé avec Leïla Slimani sur *À mains nues* (deux tomes, Les Arènes, 2020 et 2021).

3

DARGAUD 2023

DARGAUD 2023

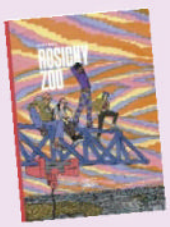
5

DARGAUD 2023

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆
PLEIN CIEL
PIERRE-ROLAND SAINT-DIZIER, MICHAËL CROSA
96 P., ANKAMA, 16,90 €

Un vieil homme s'est jeté du dix-septième étage d'un immeuble d'une cité, au cœur de Mulhouse. Suicide. Les voisins ne comprennent pas. Et puis, petit à petit… Pierre-Roland Saint-Dizier s'est inspiré de son enfance pour raconter à la fois une époque, des hommes, des femmes et la vie d'un immeuble. Pas facile. Pari réussi : tout prend vie sous le crayon très imagé de Michaël Crosa. **E.L.**



★★★★☆
ROSIGNY ZOO
CHLOÉ WARY
288 P., FLBLB, 25 €

Ce qui frappe d'emblée dans cet album, c'est l'énergie folle que Chloé Wary met dans chaque case, chaque coup de crayon, chaque couleur. *Rosigny Zoo* est l'histoire de quatre amis à l'heure de la restructuration urbaine voulue par la mairie de Rosigny-sur-Seine. Les lieux disparaissent, la résistance s'organise. La culture du bitume se mêle au désir de liberté. Chloé Wary a le trait joyeux, gonflé, politique. Il faut la suivre ; c'est déjà une grande de la BD. **E.L.**

★★★☆☆
TITEUF (T. 18). SUIVEZ LA MÈCHE
ZEP
48 P., GLÉNAT, 11,50 €

Titeuf a une solution contre le réchauffement climatique : *« Accrocher des fusées à la Terre pour la déplacer plus loin du Soleil. »* Compliqué à réaliser, mais pas bête ! Ce qu'il y a de bien avec Titeuf, c'est qu'il grandit et qu'il ne grandit pas. Sa mèche blonde toujours plantée sur le crâne, il est confronté aux problèmes de l'époque : l'environnement, le consentement (comment embrasser Nadia), le bien-être animal… La petite musique de Zep continue de faire sourire. **E.L.**

CHRISTOPHE DABITCH • PIERO MACOLA

Flottements de l'adolescence

Polar en forme de sombre balade vénitienne, *Le Passeur de lagunes* est avant tout un magnifique récit initiatique, plein de silences et de fureur.

Le temps s'est arrêté pour Paolo. Son père, pêcheur, a disparu depuis plusieurs jours. Le garçon a beau faire mille fois le tour de la lagune de Venise, qu'il connaît comme sa poche – en l'occurrence l'île de la Giudecca –, il ne retrouve pas sa trace. Il le cherche avec ses potes, adolescents comme lui, Admad, Luca, Fausto, et sait bien qu'un drame affleure. Derrière le décor touristique de la Sérénissime se cachent trafics de drogue, immigration clandestine, mafia et secrets. Paolo découvre un autre monde, qu'il va devoir accepter ou fuir.

Sous couvert d'une intrigue polardeuse, noire et humide, *Le Passeur de lagunes*, signé Christophe Dabitch (scénario) et Piero Macola (dessin), est un récit initiatique qui éclaire le temps incertain, flottant, angoissant, qui s'écoule entre l'adolescence et l'âge adulte. Les auteurs sont parvenus à traduire magnifiquement ce moment si singulier. Tout paraît en suspension : les péripéties et le dessin. Dabitch ne cherche jamais la surenchère, malgré l'ambiance flingues et bastons ; tout est minimalisé et impeccablement raconté. Quant à Macola, Vénitien au talent fou, il laisse voguer son pinceau et suit le parcours de Paolo en de belles cases souvent muettes qui figurent son voyage intérieur. Les couleurs sont automnales, les personnages dessinés à hauteur de regard, l'émotion arrive quand on ne s'y attend pas. La bande dessinée est à son meilleur quand elle sait, comme ici, incarner le mouvement immobile. ■ **Éric Libiot**

★★★★☆
LE PASSEUR DE LAGUNES
CHRISTOPHE DABITCH, PIERO MACOLA
224 P., FUTUROPOLIS, 25 €.
EN LIBRAIRIES LE 13 SEPTEMBRE.

PIERO MACOLA/FUTUROPOLIS 2023

LISA BALAVOINE

La valse des sentiments

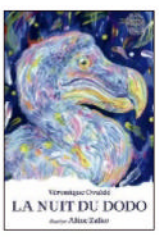
Blanche veut danser, encore et encore. Une histoire de corps dans l'effort, et d'amitié incandescente.

« *Cinq. Six. Sept. Huit.* » Le lecteur ne lâche pas le récit, entièrement porté par les pas de danse. « *C'est un feu, la danse, il prend à l'intérieur de moi et tout s'éclaire et tout est chaud et tout est bouleversant. Il n'y a pas de mots pour ça, cela ne s'énonce pas, cela se ressent.* » Blanche est loin d'être aussi transparente qu'elle ne le prétend au début du livre. À 16 ans, cette jeune fille est au seuil de sa vie, prête à faire le grand saut, à quitter le cocon familial pour rejoindre un centre chorégraphique loin de chez elle. À Marseille, elle poursuit son apprentissage, découvre le hip-hop, partage sa passion avec d'autres… Comme dans son précédent roman pour adolescents *(Un garçon c'est presque rien),* Lisa Balavoine choisit les vers libres pour raconter ses jeunes héros. La musicalité de sa mise en mots explore avec délicatesse les sentiments qui traversent Blanche. L'intrigue de *Comme nous brûlons* se resserre autour d'un personnage énigmatique, et la romancière réussit à mettre son lecteur dans la même situation que son héroïne, entre « *l'exaltation* » et « *l'angoisse* » que lui inspire la troublante Ada. On se prend même parfois à se demander si elle ne sort pas de l'esprit de Blanche… Mais la grande réussite de ce texte demeure la justesse trouvée pour y évoquer le corps, ses douleurs et ses souplesses, son rythme et son embrasement, son mouvement et ses sensations. ■ **Raphaële Botte**

★★★☆☆
COMME NOUS BRÛLONS
LISA BALAVOINE
256 P., RAGEOT, 16 €
(DÈS 12 ANS)

Ma nuit au musée

Il serait bien dommage que cette série portée par le Muséum national d'histoire naturelle passe inaperçue. Le nouvel opus est signé par Véronique Ovaldé. Quelle belle surprise de découvrir le contraste entre une histoire nocturne et une illustration aux couleurs explosives ! Bob est le fils du gardien du Muséum et, pour lui, déambuler seul, la nuit, au milieu des espèces inertes est possible. La romancière s'en donne à cœur joie, la collection prend vie et Anuman le cerf conduit l'enfant dans les réserves à la rencontre d'un étrange spécimen, le squelette du dodo. La douce présence du narrateur accompagne le lecteur de cette *Nuit du dodo* d'un ton malin et cabotin. Véronique Ovaldé malaxe les connaissances scientifiques pour les pétrir de son sens du romanesque. ■ **R.B.**



★★★☆☆
LA NUIT DU DODO
VÉRONIQUE OVALDÉ, ALINE ZALKO
64 P., MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE/LES CONTES DU MUSÉE, 14,50 €
(DÈS 6 ANS). EN LIBRAIRIES LE 20 SEPTEMBRE.

ET AUSSI…

★★★★☆
LE GARÇON, LE CHIEN ET LA MER
ANTHONY BROWNE
32 P., KALÉIDOSCOPE, 13 € (DÈS 3 ANS)

Désœuvré, Dany arpente la plage avec son chien Scratch. Pour le lecteur, la plongée dans les images à la narration puissante d'Anthony Browne est déjà bien plus excitante que le ressenti du personnage principal. Il va forcément se passer quelque chose ! Ce maître de l'album – *Une histoire à quatre voix* (1998) est un chef-d'œuvre –, aujourd'hui âgé de 77 ans, parvient une fois de plus à mêler à la précision et au réalisme de son illustration des détails fantaisistes : un oiseau démesurément gros, un caillou sur lequel est dessiné un visage, une baleine improbable bondissant de l'eau… Dans *Le Garçon, le chien et la mer,* un garçon se transforme en héros, les galets, en trésor, le ciel et la mer, en monde. R.B.

★★★★☆
NUIT DE CHANCE
SARAH CHEVEAU
80 P., LA PARTIE, 20 €
(DÈS 3 ANS).
EN LIBRAIRIES
LE 7 SEPTEMBRE.

Géométrie graphique des branches de l'arbre, profondeur hypnotique de l'arrière-plan… La couverture de cet album fascine immédiatement qui la regarde. D'un trait charbonneux et rugueux, jouant de toutes les nuances de brun et de gris, travaillant les textures et les valeurs de plan, voici un album majestueux (mention spéciale à la poésie du making-of final). Éminemment sensible, *Nuit de chance* incarne une déambulation dans une forêt. La force et la radicalité des gros plans sont ponctuées de rencontres animales apportant une vivifiante légèreté : ici un écureuil bondissant, là un renard chassant, plus loin un blaireau tranquille. Une dernière créature se rapproche, mais… chut ! Laissons entière la surprise apparaître tout en poésie et en fantaisie. La chance est là. R.B.

LISA BALAVOINE

LAURE MURAT

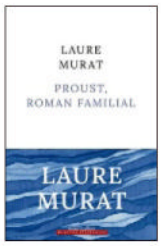
Marcel en miroir

Entre autobiographie et analyse littéraire, l'autrice raconte son parcours à l'aune de l'œuvre de Proust.

Le titre, *Proust, roman familial,* laisse croire à un nouvel essai sur l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* après l'avalanche liée au centenaire de sa mort, l'an dernier. C'est en fait un livre qui dépasse les genres, inclassable et personnel. Il se trouve que Laure Murat est issue de deux grandes familles, les Luynes (noblesse d'Ancien Régime) et les Murat (noblesse d'Empire). Elle a passé sa jeunesse dans un monde proustien, aristocratique, muséal et figé. Son arrière-grand-mère, Cécile Ney d'Elchingen, recevait Proust à dîner, vers 1904. « *Ah oui,* disait-elle à son sujet, *ce petit journaliste que je mettais en bout de table…* » À plusieurs reprises, Proust cite les Luynes et les Murat dans la *Recherche.* Aussi le roman de Marcel Proust, quand Laure Murat l'a ouvert, à l'âge de 20 ans, a-t-il été pour elle une révélation, un décodage de son existence. Tout d'un coup lui sont apparus en clair la comédie des convenances sociales, la psychologie rigide de sa mère, le fonctionnement de ce monde conservateur d'où les canards boiteux dans son genre – lesbienne, universitaire, un peu rebelle – sont en général expulsés sans pitié. Le thème de l'homosexualité, central dans l'œuvre de Proust, accentue cette résonance du roman avec sa vie, elle qui a consacré sa thèse au « troisième genre » en littérature.

C'est cette rencontre avec l'auteur qu'elle décrit aujourd'hui : en tissant l'analyse avec ses souvenirs, elle propose un objet hybride, d'une grande originalité. Pour elle, la *Recherche* n'a rien d'une apologie du prestige aristocratique, comme l'ont pensé Jacques Boulenger ou Philippe Jullian ; c'est une satire de l'aristocratie, « *sa mise à nu la plus impitoyable* ». Les chapitres sur sa jeunesse – châteaux, domestiques, tableaux de maîtres, reliques – ont un côté pittoresque, voire comique, qui joue beaucoup dans la réussite du livre. Mais les passages les plus remarquables sont les portraits de ses parents, sa mère inflexible et cassante, qui désavoue sa fille plutôt que de trahir la lignée, son père loufoque et dandy, qui écrit sur Michaux et financera les films de Louis Malle. Tout cela donne un « *roman familial* » étonnant, où Proust fait figure à la fois d'ami intime, de complice en rébellion, de psychanalyste et de sauveteur. ■

Bernard Quiriny



★★★☆☆
PROUST, ROMAN FAMILIAL
LAURE MURAT
250 P., ROBERT LAFFONT, 20 €

Les mystères du fabuliste

Aucun écrivain n'égale l'auteur du *Corbeau et le Renard* dans le cœur des lecteurs français et francophones. Mais que savons-nous vraiment de La Fontaine (1621-1695), si ce n'est qu'il a composé dix mille vers ? Peu de choses, comme nous l'enseigne la lecture du *Portrait d'un pommier en fleur* que Jean-Michel Delacomptée consacre au poète.

Portraitriste récidiviste (Bossuet, Racine, La Bruyère), Delacomptée sait rendre vivant tout sujet en aiguisant notre curiosité. Son livre commence au cours d'un cocktail organisé dans une ambassade, lors duquel il cherche à convaincre une élégante dame de la pertinence de commettre un texte de plus sur le fabuliste. Sa réticence fond face à l'ardeur de l'écrivain, bien décidé à saisir le paradoxe La Fontaine. « *À table, parmi les convives, il lui arrivait d'intervenir, mais le plus souvent il rêvassait. Le silence lui tenait compagnie. Et cette attitude se reflète dans les fables et les contes, où il fustige les babillards, les jacassiers, ceux qui dégoisent mal à propos* », raconte Delacomptée. Taciturne, mal à l'aise en société, La Fontaine fut néanmoins prolifique pour la décrire avec lucidité. Imprégné du monde de l'enfance, il ne goûtait pas la compagnie des tout-petits. Décrit comme un homme simple et avenant, il était pourtant sujet à de brusques changements d'humeur. Et si La Fontaine avait été atteint du syndrome d'Asperger ? Voilà un point de vue qui dépote ! Vous n'êtes pas au bout de vos surprises. ■

Gladys Marivat

★★★☆☆
JEAN DE LA FONTAINE. PORTRAIT D'UN POMMIER EN FLEUR
JEAN-MICHEL DELACOMPTÉE
192 P., LE CHERCHE MIDI, 18,50 €

PHILIPPE MATSAS/ROBERT LAFFONT - MUSÉE CARNAVALET

Enquêtes à rebours

Ce fonctionnaire au service du gouvernement de Sa Majesté est petit, bavard, doté de goûts littéraires démodés, d'une barbe en pointe, et son nom signifie « étang ». Comme l'étang, il est paisible en apparence, mais sous sa surface se cachent d'étranges phénomènes… Ce personnage inventé par G. K. Chesterton est le héros de huit histoires parues en 1935 et 1936 dans le mensuel *The Storyteller* et réunies l'année suivante en un volume. Borges les aimait tant qu'il en retiendra la première parmi les trois récits du recueil de Chesterton publié en 1977 dans sa collection, « La Bibliothèque de Babel ».

Entouré de ses acolytes, le capitaine irlandais Ganahan et le diplomate Henry Wotton, Pond raconte ou vit des histoires policières abracadabrantes, qu'il résout en prenant la logique à rebours grâce à l'un de ses joyeux paradoxes. « *Au milieu d'un flot continu de paroles sensées apparaissaient soudain deux ou trois mots qui semblaient simplement déments* »… Devenus des classiques, ces contes toujours très appréciés ont fait l'objet, en 2014, d'une adaptation radiophonique par la BBC. ■ **B.Q.**

★★★★☆
LES PARADOXES DE M. POND (THE PARADOXES OF MR. POND)
GILBERT KEITH CHESTERTON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR MONIQUE SILBERSTEIN, 192 P., NOIR SUR BLANC, 21 €

Bouquet final

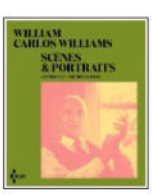
La mort n'est pas uniquement la brute des danses macabres du Moyen Âge, qui décime l'humanité, enfants et vieillards confondus, prêtres et assassins pêle-mêle. Elle est aussi une inspiratrice de choix, une muse qui n'a rien à envier à Calliope ou à Melpomène. Selon une position philosophique répandue, l'idée que nous nous faisons de la mort éclaire notre vie, si ce n'est chacun de nos instants. Pour paraphraser Montaigne, on pourrait dire que vivre, c'est apprendre à mourir. D'où l'importance de ces textes émouvants, amusants ou glaçants, souvent très beaux. Et, d'abord, quelle variété dans les manifestations de la mort ! Entre Sénèque et Marguerite Duras, Vigny, Baudelaire ou Kafka, c'est le grand écart. Si les fins d'Hector, de Madame Bovary ou du Christ sont bien connues, d'autres le sont moins. La mort est une comédienne qui renouvelle à l'infini un scénario dont la chute est pourtant sans surprise. Oui, c'est à tort que nous avons tendance à la rejeter, ainsi que le démontre ce fascinant florilège, en tout point stimulant pour les moribonds que nous sommes. ■ **Serge Sanchez**

★★★★☆
SCÈNES DE MORT. MOURIR EN LITTÉRATURE
YANN COILLOT (DIR.)
PRÉFACE DE LAURENT MAUVIGNIER, 636 P., FOLIO CLASSIQUE, 11,50 €

Saisir le moment

William Carlos Williams, alias « le Doc », comme l'appelaient ses amis, s'installe en 1910 comme médecin scolaire à Rutherford, New Jersey. Entre deux patients, il écrit. Son but : capturer l'instant dans son évidence, sa mystérieuse simplicité. Ou, pour le dire autrement, saisir la vie, comme le ferait un instantané en photographie. Le projet paraît simple, mais sa mise en œuvre demande réflexion et savoir-faire. Williams demeure un grand théoricien, mais le temps ne se laisse pas arrêter si aisément. Ce rapt demande malice et patience, une disponibilité du regard semblable à celle d'un peintre japonais.

Ces poèmes si évocateurs se succèdent comme les épisodes aléatoires d'un film égotiste. Scènes de rue ou de la nature, c'est le spectacle d'un monde défunt qui ressuscite. La pluie tombe, un camion passe, un bébé vient de mourir, un ivrogne titube sur le trottoir… L'amour, voire l'érotisme, et la révolte font partie de l'inventaire familier d'une réalité commune, ici revivifiée par le miracle du style. Le recueil *Scènes & portraits* illustre son ambition moderniste. Sa spontanéité savante se retrouvera plus tard chez des poètes d'une génération qui, elle aussi, désirera avec ferveur saisir l'essence de la vie. On pense à Allen Ginsberg, entre autres. ■ **S.S.**



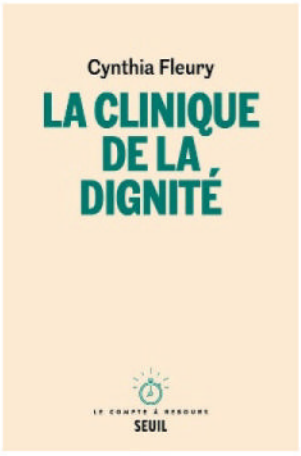
★★★★★
SCÈNES & PORTRAITS
WILLIAM CARLOS WILLIAMS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JACQUES DEMARCQ, 304 P., SEGHERS, 15 €.
EN LIBRAIRIES LE 21 SEPTEMBRE.

LIBRARY OF CONGRESS - JULIEN DESCAMPS/GALLIMARD - DR

Cynthia Fleury
La Clinique de la dignité

Pour corriger les travers de notre société, Cynthia Fleury propose dans *La Clinique de la dignité* une approche en trois temps. Il s'agit d'abord d'affronter les problèmes en face : en observant combien s'aggravent les vulnérabilités sociales, psychologiques et écologiques, elle enregistre l'échec de nos efforts pour garantir une vie digne à tous, ou même au plus grand nombre. Ensuite, elle entreprend de considérer sérieusement les voix qui définissent les améliorations souhaitables (ce qui devait être la promesse, elle aussi non tenue, de la démocratie) : celles de ces activistes, au sein des mouvements sociaux autour de l'antiracisme ou du droit de mourir dans la dignité, des revendications au sujet de la dignité des travailleurs, etc., qui débordent les institutions pour revendiquer un ordre social renouvelé. Dont acte : le troisième temps propose de refonder entièrement le contrat social sur l'idée de « soin » aux personnes. À cette lumière, l'éducation, la santé ou la culture n'apparaissent plus comme les postes de dépenses d'un État gestionnaire, mais comme les fondements incontournables de l'exercice par les citoyens de leur autonomie. Ainsi, malgré une lucidité qui donne parfois le tournis, Cynthia Fleury invite à repenser les institutions pour que ceux qui bénéficient de conditions de vie dignes ne s'opposent plus frontalement aux autres afin de maintenir la dignité comme un privilège. Marx pensait que la lutte des classes serait achevée par la révolution ; Cynthia Fleury, elle, assume de rêver leur réconciliation. ■

Maxime Rovere



LA CLINIQUE DE LA DIGNITÉ
CYNTHIA FLEURY
224 P., 19,90 €. COPYRIGHT SEUIL/ LE COMPTE À REBOURS.

BÉNÉDICTE ROSCOT

BIO EXPRESS

2005
Dans *Les Pathologies de la démocratie*, Cynthia Fleury s'affirme comme une penseuse du politique et pose les fondements des grandes causes qu'elle défendra en devenant, notamment, membre du Comité consultatif national d'éthique ou du comité scientifique du Haut Conseil des biotechnologies.

2010
La philosophe signe *La Fin du courage. La reconquête d'une vertu démocratique*. Premier reflet de son entrée dans la psychanalyse, cet ouvrage articule brillamment une réflexion sur l'intime et sur notre devenir collectif. La veine psycho-méditative se poursuivra ensuite dans *Ci-gît l'amer. Guérir du ressentiment* (2020).

2019
Une version adaptée de *La Fin du courage* est portée à la scène avec Isabelle Adjani et Laure Calamy. C'est l'indice d'une dimension nouvelle de l'autrice : sa popularité croissante s'accompagne d'un élargissement du spectre, déjà vaste, de ses formes d'écriture.

CHAPITRE 1

Les âges de la dignité

La dignité est l'une des notions les plus étudiées, de la philosophie au droit, en passant par la religion, ou la bioéthique. Pour la philosophie des Lumières (Rousseau, Kant), le principe de dignité est inséparable de la question de l'humanité, au sens où il affirme la valeur intrinsèque de la personne comme celle de l'espèce humaine ; sa consécration est donc inséparable des principes humains que sont la liberté, l'autonomie, l'égalité entre les individus. La conception des droits de l'homme, dans les Déclarations de 1789 et 1948, est la traduction juridique de cette idée philosophique révolutionnaire qui établit la dignité comme l'inaliénable de l'homme, et surtout la rend inséparable de droits et de devoirs positifs, non strictement formels : si la dignité humaine ratifie l'exceptionnalité de l'homme par rapport aux autres espèces du vivant, cette dignité est à poser du côté de la responsabilité, d'un certain ethos à assumer, et non de la toute-puissance. Sans oublier le fait que la dignité humaine suppose un cadre d'expression où les dignités sont en dialogue, tout homme prenant le risque de perdre sa dignité à se conduire de façon indigne avec tel autre. Non que la notion de dignité n'ait pas précédé l'époque des Lumières, mais elle n'était pas indissociable d'un pouvoir d'agir, d'une revendication de l'autonomie et du libre arbitre.

De la *dignitas* aristocratique à l'égale dignité

Les théologiens ont toujours défendu une conception de la dignité humaine inséparable de l'idée de créature à l'image de Dieu, tenant précisément sa valeur de cette filiation. Dans cette période d'avant les Lumières, la dignité de l'homme est irréductible dans son dialogue avec Dieu : elle ne peut lui être dérobée, parce qu'il est une créature divine. Mais sur le terrain historique et sociopolitique, la dignité de l'homme peut varier selon les statuts sociaux, sans que soit remis en cause son caractère inaliénable dans le contexte théologique. Chez les philosophes des Lumières, ce caractère inaliénable perdure ; il ne fait toutefois pas référence au statut de créature, mais à celui de « personne » – qui ne peut jamais être considérée par autrui comme un « moyen ». Dans les deux conceptions, et malgré la tension paradoxale que cela suppose, ni le péché ni l'acte immoral ne peuvent annuler la dignité, inaliénable, de l'être humain qui, telle une idée régulatrice, se maintient au-delà ou en deçà de tout acte répréhensible, subi ou commis.

Entre ces deux approches, celle des théologiens et celle des Lumières, Pic de La Mirandole signe au XV^e^ siècle un tournant splendide, en assumant et le temps historique qui le précède et qui présente l'être humain comme créature divine, et le temps futur qui l'adoube en tant que sujet susceptible d'inventer sa forme. Cette conception de la dignité assumant une plasticité de l'homme – au sens où il est celui qui parachève sa forme – n'est pas à assimiler à celle des penseurs transhumanistes, qui caricaturent la notion en la rendant étrangère à toute idée de limite et de sublimation symbolique. Chez Pic, comme chez les philosophes des Lumières, l'homme tente d'affirmer une liberté tout en ayant conscience à la fois de ses limites ontologiques (celles de la finitude) et de l'obligation morale, symbolique, de les dépasser, ne serait-ce qu'en refusant d'y associer un nihilisme. L'homme est garant du respect de l'intégrité physique de tout humain, d'une non-atteinte à son corps, comme à celui d'autrui. À l'inverse, pour les transhumanistes, l'enjeu n'est plus symbolique mais technique, et la plasticité formelle laisse place à une plasticité matérielle, orientée vers l'augmentation quantitative (et non vers le perfectionnement qualitatif, cher aux Lumières). Dès lors, la « dignité » de l'homme serait précisément de pouvoir se désolidariser d'une définition de l'homme que les transhumanistes jugent trop figée dans ses attributs tant corporels que juridiques.

Une approche historiographique du concept de dignité montre ainsi qu'il existe différents « âges » de la dignité, mettant en exergue telle ou telle conception, parfois inconciliables. Il y a d'abord eu un âge de la dignité humaine compatible avec l'inégalité, voire la revendiquant, une dignité indissociable d'une société des inégaux, indissociable de la hiérarchisation sociale et théologique des créatures divines, humaines et non humaines. Un temps où la *dignitas* de l'individu bien né, souvent aristocrate, prévalait sur toute autre conception plus intrinsèque de la dignité, dévolue à tout être humain. La *dignitas* est l'autre nom de la valeur publique conférée à un individu, indissociable de son prestige et de son honneur. Certes, les Anciens défendent un continuum entre la *dignitas* et le mérite, comme si la première était la matérialisation d'une qualité indéniable de l'individu. La *dignitas* ne peut pas être simplement l'apparence de la vertu ou de la compétence ; elle se présente comme une sorte d'autorité naturelle. Pour autant, force est de constater qu'elle est rarement l'apanage des individus sans aucun statut social ou économique.

L'intangibilité de la dignité humaine défend l'exceptionnalité de l'homme par rapport au vivant, mais aussi la divisibilité des temps terrestres et divins, les premiers prônant des discriminations irréductibles. Le sermon de Bossuet *De l'éminente dignité des pauvres* (1659) est symptomatique de ce « seuil » à venir, entre les conceptions antique et moderne de la dignité. Bossuet s'inscrit dans la tradition de la richesse des pauvres matériels, au sens où ces derniers seraient garants d'une spiritualité supérieure à celle des riches. Pour autant, il ne se résout nullement à ce que le « fardeau » des pauvres ne soit porté que par ces derniers. La lecture de Bossuet annonce ce qui se vivra comme contradiction, à savoir la dichotomie entre le caractère inaliénable de la dignité humaine et sa réalité physique, se contentant d'un caractère purement abstrait, qui, par son abstraction, désavoue l'idée même de dignité. Il est évident que la conception de la dignité ne peut être aliénée par l'obligation de matérialisation intégrale, surtout lorsqu'elle se dialectise avec la notion de *matter,* plus subjective, et liée au « ressenti ». Pour autant, l'exigence de matérialisation signe la validité du concept de dignité, sa crédibilité ; elle permet de •••

dépasser la critique sceptique, de type schopenhauerien, de la dignité, qui peut la considérer comme un *shibboleth* pour « tous les faiseurs de morale sans idée ni but ». Dans son ouvrage consacré à la question de la dignité, Michael Rosen établit plusieurs « volets » dans la signification historique et actuelle de la dignité : la dignité comme statut social *(dignitas),* comme valeur intrinsèque, comme comportement digne ou encore comme réquisit moral envers autrui. Rosen montre surtout que le concept de dignité, à l'instar de celui d'éthique, devient plus extensif pour y inclure ce qui par le passé ne l'était pas. Le « cercle de la dignité » suit celui de l'éthique en s'élargissant, jusqu'à intégrer le non-humain, le vivant dans son ensemble. De même, le concept de dignité, compatible avec la société des inégaux, devient indissociable d'une société décente, où chacun est respecté dans sa singularité et reconnu dans ses droits.

COMMENT DÉFINIR LA DIGNITÉ HUMAINE DANS UN CONTEXTE QUI DÉVALUE LA NOTION D'UNIVERSEL, OU QUI NE RECONNAÎT PAS L'EXCEPTIONNALITÉ HUMAINE PAR RAPPORT AU RESTE DU VIVANT ?

Après l'âge de la dignité dans la société des inégalités, un âge plus « démocratique » d'un accès à l'égale dignité a vu le jour, constitutif du XVIII^e^ siècle mais aussi, plus spécifiquement, du XIX^e^ siècle, avec l'avènement de la question sociale et ouvrière. En revanche, si le concept de dignité est de nouveau interrogé aujourd'hui, c'est parce qu'il fait face à des problématiques susceptibles de transformer sa définition : comment définir la dignité humaine dans un contexte qui dévalue la notion d'universel, ou qui ne reconnaît pas l'exceptionnalité humaine par rapport au reste du vivant ? Comment croire à la validité de ce concept tandis que la modernité reste une fabrique collective de l'indignité des vies, et semble banaliser le risque d'indignité comme nouvelle « épreuve à vivre », archétypale des contextes socio-économiques actuels de réification ? Cela vaut *a fortiori* dans la situation plus générale de l'anthropocène qui systématise le risque de vulnérabilité et de vie invivable ne répondant pas aux critères de la vie bonne.

Dignes de reconnaissance

Dans *Le Droit de la liberté,* Axel Honneth reprend le concept kantien de dignité pour rappeler à quel point les sujets contemporains oublient le double mouvement dans lequel est insérée la dignité humaine :

> […] la « dignité » humaine cessa d'être fondée sur l'idée que l'homme, en tant que créature de Dieu, partage, au moins en partie, ses qualités. Désormais, elle devait l'être sur l'idée que cet homme représentait sur le plan moral une fin en lui-même, une fin en soi *[Selbstzweckhaftigkeit],* du seul fait que tous les autres humains devaient le considérer comme une personne autonome capable de justifier rationnellement ses actes. […] Mais, ce que Kant avait entendu, dans une acception positive, sous le terme de « liberté morale », n'est pas, dans tous ces changements sociaux-culturels, mis en valeur sur le plan social avec la force de l'inévitabilité. Après tout, cette « liberté morale » impliquait en effet à ses yeux que nous ne sommes véritablement libres qu'à la condition non seulement de pouvoir nous soustraire à des exigences au motif de leur non-universalisabilité, mais également qu'à la condition d'orienter notre agir, « de l'intérieur », en le fondant sur des raisons universalisables.

Autrement dit, avec Kant, la dignité humaine se sécularise, elle oblige les individus à se considérer comme des fins en soi, mais également à orienter leurs « impulsions et pulsions pures en raisons rationnelles, c'est-à-dire [à] agir à partir de la perspective impartiale de la moralité ».

Le défi s'avère cependant difficile à relever : d'une part parce que le concept même d'universalité est jugé illégitime, alors qu'il reste une idée régulatrice plus opérationnelle que défaillante, du moins quand il est abordé de façon critique et non caricaturale ; d'autre part parce que l'opinion publique juge désormais la perspective d'une moralité impartiale impossible sans que soient mis à nu ses fondements coloniaux (ce qui est une excellente chose dans la mesure où

L'INFO EN PLUS

Peut-être parce que son travail se situe à la confluence de la philosophie, de la littérature et de la psychanalyse, Cynthia Fleury fait partie des plus médaillées des autrices françaises : chevalier de l'ordre national du Mérite (2014), chevalier de la Légion d'honneur (2020), officier de l'ordre des Arts et des Lettres (2021). Elle n'en continue pas moins d'écrire dans le journal communiste *L'Humanité*. Paradoxe ? Ou reflet d'une radicalité théorique qui s'associe à une confiance profonde et renouvelée dans les institutions ?

« nos » morales, « nos » métaphysiques, « nos » systèmes de valeurs sont indissociables des histoires, cultures, économies, politiques qui sont les nôtres ; l'approche décoloniale apparaît ainsi essentielle pour accéder à ce qui pourrait être une dynamique universaliste robuste épistémologiquement et moralement parlant). Ces deux points posés et assimilés, un troisième facteur pose une réelle difficulté tant il est refoulé : la tendance à vouloir extraire de tout jeu intersubjectif, social et même juridique, le concept de dignité.

Les « marches de la dignité » n'expriment pas seulement une demande de reconnaissance ; ce sont des marches de la fierté *(pride),* de la valeur intrinsèque des vies *(matter),* du respect inconditionnel dû d'emblée aux individus, pas simplement en tant qu'isolats, mais insérés dans leur histoire collective de souffrance et de cibles d'irrespect. Un vent de radicalité souffle sur le concept de dignité, alors même que celui de reconnaissance trahit – peut-être – encore le désir sourd, ou la nécessité, d'être estimé par l'autre. La revendication actuelle de la dignité semble davantage s'inscrire dans un horizon de l'irréconciliable. Chacun comprend aisément que la dignité formelle et la dignité réelle doivent être les plus indissociables possible sur le terrain du politique ; mais chercher à les réconcilier intégralement, comme si la dignité n'avait rien à gagner à se définir de façon principielle et symbolique et qu'elle devait exclusivement « vérifier » par le quantitatif ses appétences qualitatives, piège finalement le sujet en lui offrant comme seul horizon la frustration et le ressentiment. La thèse ternaire lacanienne du Réel-Symbolique-Imaginaire (RSI) rappelle que tout travail analytique s'appuie sur une clinique à trois variables constituées par ces « trois registres de la réalité humaine ». Pour le dire de façon didactique, et nécessairement insuffisante, tout sujet humain navigue entre ces trois repères, formant un seul fleuve en tension, et qui doit rester en tension ; à défaut, le sujet est pris au piège du Réel, de l'Imaginaire ou du seul Symbolique. Vouloir « vérifier » intégralement l'ordre du qualitatif exclusivement par celui du quantitatif voue le sujet à la passion pulsion de l'insatiabilité : cette « liberté » relève en fait de l'addiction et de la dépendance, au sens où le sujet croit pouvoir combler le manque uniquement par la matérialisation (qui se réfère à l'ordre de l'imaginaire). Or la matérialisation seule ne comble rien, car le manque est structurellement infini. Seul le symbolique est susceptible de calmer le rapport à l'absence, qui reste inéluctable. Il va sans dire que manier le RSI n'a pas pour but d'excuser les manquements des politiques publiques, ou les défaillances continuelles des comportements humains. Le RSI permet simplement de rappeler que la vérité clinique n'est pas la vérité politique ou éthique. Libérer le sujet de sa tentation ressentimiste lui permet en revanche d'envisager une guérison de son ressentiment ou de sa souffrance psychique, alors même que le terrain du Réel le désavoue et nécessite son implication politique pour se transformer.

PRIX DES DEUX MAGOTS

REMISE DU PRIX LITTÉRAIRE

Lundi 25 septembre 2023

6, PLACE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS,
75006 PARIS

LESDEUXMAGOTS.FR

90 ans de liberté d'esprit

HERMANCE TRIAY/SEUIL

JULIA CAGÉ ▪ THOMAS PIKETTY

À l'arrière-plan du paysage politique

Les deux économistes cosignent un état des lieux de plus de 800 pages qui s'appuie sur l'analyse de l'évolution des inégalités sociales et l'histoire des élections en France. Ardu mais nécessaire.

Cette *Histoire du conflit politique* est une somme. Une avalanche de chiffres, de communes étudiées, d'analyses en tous sens. Si les données du livre ne vous suffisent pas, tout est accessible sur le site Unehistoireduconflitpolitique.fr. Telle est la première prouesse : réussir ce travail de compilation de données politiques et socioéconomiques des 36 000 communes de France. Les scrutins y sont passés au révélateur politico-économique. Des procès-verbaux manuscrits du XVIIIe siècle aux élections récentes, les données portent sur la totalité des législatives et présidentielles depuis 1848, ainsi que sur les cinq scrutins référendaires qui se sont tenus entre 1793 et 2005. L'objet n'est pas tant de faire de l'histoire que d'apporter un nouvel éclairage sur les dernières élections et de livrer différents scénarios pour l'avenir.

L'autre prouesse de Julia Cagé et Thomas Piketty réside sans doute dans le mélange des disciplines : cet ouvrage n'est ni un livre d'économie ni un manuel de sociologie électorale ou d'histoire politique, ces trois champs se mêlant au gré des chapitres. L'ouvrage s'adresse aux étudiants, aux décideurs politiques et aux chercheurs, mais le lecteur non averti, s'il s'accroche, ne sera pas déçu, car c'est là un panorama complet d'une société sur deux siècles qui lui est présenté.

LA LUTTE CONTRE LES INÉGALITÉS AU POINT MORT

Si l'on dit souvent que l'Italie est le laboratoire politique de l'Europe, la France, visiblement, n'est pas en reste. Dès l'introduction, les auteurs précisent : « *Scrutin majoritaire ou proportionnel, direct ou indirect, régime parlementaire ou présidentiel, démocratie représentative ou référendaire, multiples coalitions de gauche, de droite et du centre, la France a essayé tout et son contraire au cours des deux derniers siècles.* » Indiscutablement, la marche vers l'égalité politique et la baisse des inégalités est en cours durant cette période, mais le chemin est chaotique. Et, si les conflits politiques sont toujours multidimensionnels, les clivages du passé se retrouvent souvent. Pourquoi une élection se focalise-t-elle sur un sujet précis ? Pourquoi ce vote ici et un autre à quelques kilomètres de là ? Pourquoi la France a-t-elle connu des épisodes de bipolarisation et de tripartition ? Et, surtout, comment sortir de la tripartition actuelle ?

Les deux économistes constatent que le pays a connu une bipolarisation très forte entre 1910 et 1992, et que cette période a été particulièrement favorable à la baisse des inégalités : « *Elle a nourri une compétition féconde pour la mise en place de multiples politiques publiques essentielles tout en permettant des alternances démocratiques apaisées à la tête de l'État.* » Au cours de cette période, on assiste à une opposition de classes, et la question des inégalités prend alors le pas sur le reste. C'est à la faveur du référendum de Maastricht, en 1992, et de l'alignement des partis sur une même position, que le système a évolué, selon les auteurs, vers une tripartition mortifère, jusqu'à l'élection d'Emmanuel Macron en 2022 – « *la plus bourgeoise de l'histoire* ». Depuis 2017, le paysage politique français est scindé en trois blocs : RN, LFI et, au milieu, une alliance libérale progressiste. Dès lors, le débat politique se focalise sur les questions d'identité… et sur la peur des deux premiers blocs. Les électorats les plus pauvres – de banlieue et ruraux – votent moins pour le bloc central et davantage pour les deux autres. Pourtant, de nombreuses problématiques les rassemblent, et ils auraient tout intérêt à faire front commun.

Alors que la lutte contre les inégalités et pour l'égalité politique est aujourd'hui en panne, Julia Cagé et Thomas Piketty partent de la situation antérieure à 1910 pour retrouver une bipolarisation force de progrès social, le scénario d'un effacement de la gauche au profit d'une bipolarisation bloc libéral progressiste/RN n'étant pas, selon eux, inéluctable : entre 1880 et 1890, la gauche avait su construire des « *plateformes redistributives à même de rassembler classes populaires urbaines et rurales* » et, comme aujourd'hui, le bloc central n'était alors pas si solide. Les auteurs plaident ainsi pour une gauche écologiste qui prendrait en compte la réduction des inégalités sociales dans toutes leurs dimensions, notamment celles que subissent les territoires ruraux. La question de la propriété, notamment, qui a détourné historiquement la campagne des révolutionnaires (contrairement à la thèse selon laquelle le monde rural serait intrinsèquement confit de conservatisme), doit être réexaminée par la gauche. Aujourd'hui, inégalités économiques, sociales et politiques se nourrissent les unes les autres. C'est cette mécanique dangereuse que les auteurs veulent enrayer. ■ **Aurélie Marcireau**

★★★★☆
UNE HISTOIRE DU CONFLIT POLITIQUE. ÉLECTIONS ET INÉGALITÉS SOCIALES EN FRANCE, 1789-2022
JULIA CAGÉ, THOMAS PIKETTY
832 P., SEUIL, 27 €

Requiem pour la mode

Contre une sociologie qui la dissout dans des mentalités d'époque pour lui donner un sens qu'elle n'a pas, l'Italien d'expression française Francesco Masci entend traiter, dans *Hors mode*, de la « *mode à l'état pur* ». Il la voit comme une suite de « *présents absolus* » sans lien entre eux ni avec un futur, et donc comme un miroir de notre néant moderne. Et qu'elle émane aujourd'hui de la rue n'implique aucune démocratisation. Car elle est tout aussi totalitaire, à l'image de la façon dont l'ont créée les hautes classes pour se distinguer des autres. Et sa généralisation signe sa mort, si tant est, comme le disait Cocteau, que « *la mode, c'est ce qui se démode* ». Elle est, de ce fait, l'un de nos derniers rituels sociaux qui « *tourne à vide* ». Un texte parfois un peu cryptique mais attachant, en ce qu'il préserve l'aura d'énigme de la mode. ■ **Patrice Bollon**

★★★☆☆
HORS MODE
FRANCESCO MASCI
128 P., ALLIA, 12 €

DR - AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE
par Xavier Le Clerc

Vivre une odyssée

« En me nichant dans ton histoire, voilà que je fabrique du souvenir et que je trafique les récits, moi aussi. À ce jeu, tu étais passé maître, je ne fais que t'emboîter le pas. À chacun sa fiction, désormais. Ta mort me laisse le dernier mot. Mais pas le dernier lieu. »
Ce récit bouleversant commence par la mort d'Ulysses Moïse à Rome, le 15 avril 1991. Les années sida planent sur les raisons de sa mort soudaine liée à une pneumonie, lui qui n'avait que la quarantaine. Était-il homosexuel ? Que savait-on de lui, au juste ? Commence alors l'enquête *Le plus menteur d'entre nous* de Nicole Lapierre, qui l'avait connu dandy et déserteur de la guerre du Vietnam à Nanterre, dans le bouillonnement des idées révolutionnaires de la génération 68. *« Noir américain à Paris, ancien déserteur pour les uns, ancien marine pour les autres, né où il fallait en somme, et déjà auréolé de bravoure. […] En parlant avec les unes ou les autres, je me suis retrouvée sous une avalanche de mensonges qui, s'accumulant, forment un roman dont tu es à la fois le personnage, l'auteur et la victime. »* Était-il vraiment un Juif noir new-yorkais, petit-fils d'un rabbin du Mississippi ? L'autrice remonte aux origines des mythes qu'il avait façonnés et entraîne le lecteur dans plusieurs pays, jusqu'en Haïti. Elle découvre l'enfance tragique d'Ulysses et sa véritable odyssée – son changement de nom, entre autres. Nicole Lapierre, directrice de recherche émérite au CNRS, nous livre des pages déchirantes. Et montre un amour profond à l'égard d'Ulysses, pour lequel elle et ses autres amis avaient formé au fil des décennies d'amitié un *« chœur antique qui réverbère les hauts faits du héros. »*

★★★★★
LE PLUS MENTEUR D'ENTRE NOUS
NICOLE LAPIERRE
180 P., SEUIL, 18 €

IAN KERSHAW

Une simple affaire de charisme ?

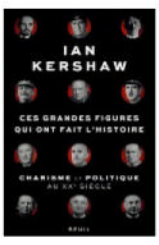
Le spécialiste du XXe siècle s'interroge sur la capacité de certains individus à modifer le cours de l'Histoire.

Comment les leaders du XXe siècle ont-ils conquis et exercé le pouvoir ? En quoi les « *circonstances* », mais aussi leur capacité à les exploiter, ont-elles permis leur émergence ? Ces questions constituent la grille à partir de laquelle Ian Kershaw a dressé les portraits de six dictateurs (Lénine, Mussolini, Hitler, Staline, Franco, Tito) et six démocrates (Churchill, de Gaulle, Adenauer, Thatcher, Gorbatchev, Kohl). À chaque fois, des circonstances exceptionnelles, le plus souvent la guerre, expliquent l'émergence de ces individus hors norme. Et tous partagent un certain nombre de traits de caractère – opiniâtreté, égotisme, autoritarisme, intransigeance, acuité tactique, capacité à rassembler –, qui ne s'expriment pas de la même manière selon la nature du régime. Ainsi, dans cette galerie, Helmut Kohl paraîtrait falot. À y regarder de près, c'est par « *la chance* » (la chute du Mur), et par sa « vista », que le chrétien-démocrate rhénan est devenu un acteur majeur de la scène internationale, en précipitant la réunification de l'Allemagne, malgré Gorbatchev et ses propres alliés.

LA PERSONNALITÉ DU FÜHRER

Le sous-titre du livre, *Charisme et politique au XXe siècle,* renvoie à la question qui taraude l'historien britannique depuis la rédaction de sa fameuse biographie de Hitler. Pourquoi les Bavarois ont-ils accepté, souvent dans l'indifférence, le passage de l'antijudaïsme catholique traditionnel, ancré mais non violent au XXe siècle, à la politique génocidaire du Reich ? La réponse, Kershaw l'avait finalement trouvée dans ce qu'il estimait être la personnalité « *charismatique* » du Führer, au sens du sociologue Max Weber : une « *autorité fondée sur la grâce personnelle et extraordinaire d'un individu* », d'où découle le « *dévouement* » d'un groupe ou d'un peuple. Et déjà il mettait l'accent sur le poids des circonstances et sur la capacité à incarner les aspirations d'un pays. Avec *Ces grandes figures qui ont fait l'Histoire,* l'ancien professeur à l'université de Manchester semble boucler un cycle. Reviendra-t-il pour autant à ses premiers travaux sur l'économie monastique au Moyen Âge, que les « *circonstances* » – l'apprentissage de l'allemand et des séjours en Bavière – lui avaient fait abandonner ? ■

Emmanuel Hecht



★★★☆☆

CES GRANDES FIGURES QUI ONT FAIT L'HISTOIRE (PERSONALITY AND POWER. BUILDERS AND DESTROYERS OF MODERN EUROPE)

IAN KERSHAW

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR AUDE DE SAINT-LOUP ET PIERRE-EMMANUEL DAUZAT, 410 P., SEUIL, 25,50 €

Encore elle !

Jeanne du Barry revient. Après le film de Maïwenn, la voici qui fait l'objet d'un livre ample, riche, surprenant, signé par l'un de nos grands historiens. Le nouvel opus d'Emmanuel de Waresquiel va au-delà des préjugés, rappelant combien la comtesse « *par hasard* » est l'objet de contes et de légendes. En plongeant dans les archives, il est frappé par les images opposées qui en ressortent. La dernière maîtresse du roi a été comme nulle autre critiquée, insultée. Pourtant, elle a été portée aux nues comme protectrice des arts. Son portrait par Vigée-Lebrun nous montre un visage harmonieux qu'aurait pu incarner à l'écran Brigitte Bardot, avec qui elle partageait le sens de la provocation. En étirant cette vie romanesque sur près de 600 pages, le lecteur traverse des époques qui de loin nous paraissent proches mais sont autant de périodes en rupture les unes avec les autres : la cour de Louis XV, celle de Louis XVI, la Révolution et toutes nos mémoires accumulées depuis lors. À chaque fois, « la Du Barry » en a été l'écho. Dans ces pages, elle revient en chair et en os. Elle n'est plus l'ectoplasme de nos fantasmes. ■

Fabrice d'Almeida

★★★☆☆

JEANNE DU BARRY

EMMANUEL DE WARESQUIEL

588 P., TALLANDIER, 27,90 €

ANDERSEN/SOLO/SEUIL - ÉDITIONS TALLANDIER

BENJAMIN STORA

L'œil de l'exilé

L'homme raconte le jeune rapatrié d'Algérie qu'il fut, de son exil à Paris à l'âge de 11 ans jusqu'à l'émergence de sa conscience politique.

Ce livre tout en émotion n'est pas un livre d'histoire à proprement parler. Pierre Nora y verra sans doute l'ultime avancée de cette « *égo-histoire* » qu'il avait imaginée voilà un demi-siècle. Benjamin Stora y narre son arrivée en France, à la fin de la guerre d'Algérie. À la lecture de ces pages s'esquisse l'image d'un vieil ami qui nous raconte son enfance. Il y décrit ses premiers émois devant Paris, la grande ville magnifique où tout change à toute allure. Et la tristesse, aussi, de quitter sa Constantine natale, où la famille avait plongé profondément ses racines, connu la fortune, voire la gloire, avant de partir dans cet exil pour un pays qui pourtant était aussi le leur, la France. Ils sont une fraction de ces 1 400 000 « *rapatriés* », d'Algérie et d'ailleurs. En France, Enrico Macias est un pied-noir ; on ne dit pas « un juif de Constantine ». Pour le jeune Stora, c'est comme si son pays disparaissait une seconde fois. Il était devenu « *une idée* ». « *Nous reviendrons* », pensaient les anciens. Mais où ? se demandait l'enfant. Émerge le souvenir de sa mère, qui faisait tout pour que les siens se sentent bien dans ce monde nouveau. Il fallait s'intégrer, oublier ses habitudes, ses rites. On devine qu'il a fallu parfois se faire discret, se faire accepter. Chez les Stora, de Gaulle n'est pas un modèle. Le père et l'oncle de Benjamin se disputent pour savoir s'il faut voter pour lui en 1965. Le ballottage fait plaisir au premier, car il n'a pas oublié « *la trahison* ».

De page en page, le lecteur de *L'Arrivée* perçoit l'émergence de la conscience politique du jeune Benjamin. Il est venu à Paris à 11 ans, en 1962 ; il en a 17 en mai 1968. De quoi vous changer un homme. Il découvre d'autres pensées, qui brisent l'ennui de la mise en conformité. Le récit change alors. Au début du livre, nous étions avec *Les Valeureux* d'Albert Cohen. Après cela, il y aura du Solal chez Benjamin Stora. Une manière de se construire un destin sans oublier son histoire. Un jour de 1974, le jeune se rend au cinéma. On y joue *Amarcord,* de Fellini. Et d'un coup tout revient. Comme un coup de poing. L'histoire, la sienne, l'Histoire, la nôtre. Sa vocation est née. Il sortira le passé du néant de l'oubli. ■ **F.D.A.**

★★★★☆
L'ARRIVÉE. DE CONSTANTINE À PARIS, 1962-1972
BENJAMIN STORA
240 P., TALLANDIER, 19,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 SEPTEMBRE.

JOËL SAGET/AFP

ET AUSSI...

★★★★☆
PROPHÈTE EN SON PAYS
GILLES KEPEL
300 P., L'OBSERVATOIRE, 23 €

C'est un bilan crépusculaire que dresse Gilles Kepel, l'un des plus grands spécialistes de l'Islam et du monde arabe contemporain. Précurseur dans l'étude des mouvements islamistes en Égypte et dans nos banlieues, quand le sujet n'intéressait personne, il a été scandaleusement marginalisé par l'université – comme jadis le sinologue Simon Leys – et condamné à mort par Daech. Heureusement, il n'a pas sonné la retraite à laquelle il a été mis d'office. Cet essai brillant et érudit, mêlant analyses et autobiographie intellectuelle, en est la preuve. S'il y a bien un ouvrage à lire en cette rentrée pour savoir où va la France, c'est *Prophète en son pays.* **E.H.**

★★★☆☆
ÉLOGE DU BRICOLAGE
FANNY LEDERLIN
176 P., PUF, 15 €.
EN LIBRAIRIES
LE 13 SEPTEMBRE.

Cet essai original et stimulant montre que le bricoleur qui se débrouille « avec les moyens du bord » – selon l'expression de Claude Lévi-Strauss, l'un des inspirateurs de Fanny Lederlin –, voire apprend à « faire sans », est porteur, par sa pratique et ses usages du monde, d'une manière propre d'exister et de penser. Riche de sa limitation et de sa finitude mêmes, le bricolage invite à accueillir le réel sans jamais laisser la pensée qui calcule cannibaliser la pensée qui réfléchit. Cet *Éloge du bricolage* est avant tout une invitation à une sagesse soucieuse d'habiter le monde en s'ajustant aux choses et aux êtres avec lesquels chacun a à vivre. **Jean Montenot**

BERNARD LAHIRE

La ferme des animaux

Dans une somme érudite, le sociologue tente, en comparant les sociétés humaines entre elles et avec les sociétés animales, d'établir les « lois » auxquelles elles seraient soumises. Un travail éclairant mais contestable sur certains points.

Depuis un demi-siècle, la sociologie privilégie les études sur des champs ou des enjeux restreints: une société en particulier ou une question spécifique – le pouvoir, les relations hommes-femmes, l'éducation, etc. Non pas qu'elle rejette la généralisation, car elle en fait beaucoup, mais, comme l'écrit Bernard Lahire au début des *Structures fondamentales des sociétés humaines,* se voulant « *progressiste* », la sociologie se méfie de toute assertion définitive qui pourrait empêcher les acteurs sociaux de créer, comme sur une « *page blanche* », la société telle qu'ils rêvent qu'elle pourrait être. De là, aussi, l'opposition des sociologues à la biologie, pour la tendance qu'ils lui prêtent à « *essentialiser* » des attitudes qui, étant culturelles, sont pour eux historiques et plastiques.

Il faut savoir gré à Lahire de rompre avec cette doxa. Il le fait en multipliant les références à la biologie évolutive, à l'éthologie, à la Préhistoire, entre autres, au point que son livre apparaît comme une encyclopédie de nos connaissances sur les espèces, leur évolution et leur vie collective. Ce qui lui permet d'apporter des clarifications utiles. Face à des sciences sociales raisonnant selon des oppositions nature/culture, inné/acquis, il distingue entre ce qui relève du « *social* », que partagent les humains et bon nombre de non-humains organisés eux aussi en sociétés, et ce qui ressortit au « *culturel* », spécifique, lui, quoique peut-être pas entièrement, aux humains. Ces derniers sont en effet la seule espèce à s'être dotée d'un langage opérant un « *déplacement symbolique* » l'autorisant à parler de choses qui ne sont pas présentes et à en accumuler et à en transmettre l'information – ce qui pourrait être la définition de la culture.

Sur la question des « *lois* » qui régissent nos sociétés, Lahire fait jouer un rôle central à notre « *altricialité* », soit le fait que, de toutes les espèces, nous sommes celle qui naît la plus inachevée, la plus prématurée – la biologie de l'évolution nous ayant appris qu'avec la station debout et ses conséquences morphologiques cette caractéristique a été pour nous, à un moment donné, une nouveauté. Et, selon Lahire, c'est elle qui, en obligeant les humains à consacrer un long temps d'apprentissage à leur progéniture, et pour celle-ci de dépendance, expliquerait les liens de domination qui affectent toutes nos sociétés et serait la matrice de l'État et du « *mystico-religieux* ».

VALEUR DE SYMPTÔME

Bien qu'il en rejette le déterminisme, cette « *sociologisation du biologique* », que Lahire revendique, pose parfois problème. Elle l'amène ainsi à soutenir qu'il n'a jamais existé de sociétés égalitaires, ce qui se conçoit mais est trop général pour rendre compte de la grande variété de ces régimes inégalitaires, ou à faire de l'ethnocentrisme une préférence « *logique* » du « *nous* » sur les autres. Lévi-Strauss avait noté que de nombreuses tribus se désignent par un terme signifiant « les Hommes ». Mais il ne s'y était pas attardé, car, pour en tirer des conclusions, il savait qu'il aurait fallu montrer que ces tribus possédaient un concept d'« Homme » tel que nous, modernes, l'entendons. Or, dans sa volonté de bâtir une « *science* » des sociétés à l'égal de la physique, Lahire néglige souvent ce type de précaution. Cela n'annule pas les mérites de son travail, mais lui donne avant tout une valeur de symptôme: la sociologie sort de sa période constructionniste, dont la théorie du genre a représenté l'apogée, pour s'ouvrir à une approche plus réaliste et nuancée, car mieux informée des apports des autres disciplines – et qui s'en plaindrait? ■

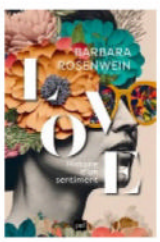
Patrice Bollon

★★★★☆
LES STRUCTURES FONDAMENTALES DES SOCIÉTÉS HUMAINES
BERNARD LAHIRE
984 P., LA DÉCOUVERTE, 32 €

CHARLOTTE KREBS/LA DÉCOUVERTE

Contours de l'amour

Revenir sur des millénaires d'histoire occidentale de l'amour, de l'*Odyssée* d'Homère aux films Netflix, en passant par les chansons des troubadours, semble être un projet titanesque. Comment commenter les récits dont il est au cœur en évitant l'écueil de l'encyclopédie indigeste et celui du ressassement de poncifs sur le sujet ? Initialement spécialiste du Moyen Âge, Barbara H. Rosenwein s'est tournée ensuite vers l'histoire sociale et culturelle des émotions. Elle fait ici une synthèse remarquable de nos représentations de l'amour à travers cinq entrées. L'amour y sera tour à tour accord des âmes avec un alter ego ; transcendance sublime qui nous élève vers le ciel ou nous enracine sur terre ; mise en conformité par le suivi de règles précises ; obsession tragique muée en une maladie des sens et, enfin, accumulation compulsive en une volonté d'appropriation de l'autre. Loin d'en épuiser les manifestations infinies, *Love. Histoire d'un sentiment* relie l'émotion amoureuse aux représentations sociales et, sans les dénoncer, nous montre comment celles-ci nous conditionnent, faisant de cette démarche *« une sorte de thérapie, qui peut nous aider à nous libérer d'histoires dont la vérité nous paraît éternelle ».* ■ **Eugénie Bourlet**



★★★☆☆
LOVE. HISTOIRE D'UN SENTIMENT (LOVE. A HISTORY IN FIVE FANTASIES)
BARBARA H. ROSENWEIN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHRISTOPHE JAQUET, 298 P., PUF, 24 €

Nuits de noces en plein jour

« C'est à l'homme, plutôt qu'à la femme, que l'on devrait, la veille du mariage, donner des instructions ! » La nuit de noces, moment inaugural que partagent les époux tout juste mariés, a été un rituel doublement codé, en France, par l'Église et par l'institution publique. Plongeant dans une littérature abondante, dans une iconographie à visée pédagogique mais aussi grivoise et dans des archives méticuleusement gardées par le Vatican, Aïcha Limbada documente précieusement l'évolution de cette étape clé de la conjugalité, du XIXe siècle jusqu'aux années 1920.

La multiplicité des sources ne saurait attester d'un savoir clair et large autour de la sexualité hétérosexuelle. Au contraire, elle montre, en creux, le tabou et l'ignorance qui pèsent différemment sur l'intimité première des mariés : si l'homme est réputé sachant, l'expression *« oie blanche »* banalise la figure de la jeune épouse naïve. La richesse des références éclaire des violences réelles, confirme la domination masculine et la volonté progressive de préserver ce moment des regards extérieurs. Le caractère accessible de *La Nuit de noces* rend passionnants cette histoire et l'enjeu historique de la connaissance qu'elle sous-tend en matière de sexualité. ■ **E.B.**

★★★☆☆
LA NUIT DE NOCES. UNE HISTOIRE DE L'INTIMITÉ CONJUGALE
AÏCHA LIMBADA
352 P., LA DÉCOUVERTE, 23 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU ALAIN BRACONNIER

Quelles que soient les époques et les cultures, chaque société humaine a reconnu le besoin de prendre soin de soi. Dans notre monde occidental, c'est la relation de soin qui nous y aide : la relation entre le patient et son thérapeute, mais également la relation de soi à soi. Mais comment s'y retrouver dans la multitude de démarches et d'offres aujourd'hui à disposition ? Comment faire le tri entre praticiens sérieux et charlatans ? Alain Braconnier fait habilement le point sur le sujet. Dans *Le meilleur thérapeute, c'est vous*, le psychiatre et psychanalyste l'annonce d'emblée : *« Aucune méthode n'assure à 100 % de bons résultats. »* Ses quarante années de pratique clinique lui ont appris aussi *« que personne ne réussira à être aidé ou à s'aider lui-même s'il ne le veut pas ».* Reste que la grande accessibilité des soins psychiques a pour conséquence de semer la confusion sur plusieurs questions. *« C'est ainsi qu'il est devenu important de bien différencier ce qui relève du désir de "mieux-être" d'un problème de santé mentale ou d'une question médico-psychologique liée à une maladie physique plus ou moins grave. La confusion entre ces différentes attentes est préjudiciable à la qualité des soins qui peuvent en découler. La question est surtout de choisir un thérapeute qui ne se dépêche pas de résoudre les symptômes mais permet au patient de comprendre et de se révéler à lui-même afin de devenir peu à peu son propre thérapeute »,* souligne Alain Braconnier, précisant que l'on peut affirmer que de 30 % à 50 % des résultats positifs obtenus, quelle que soit la méthode, reposent sur les liens favorables établis entre le thérapeute et le patient. Il offre les clés de décision et aborde ainsi, sans dogmatisme ni préjugés idéologiques, la démarche de soin en santé psychique. Un livre séduisant. **Sophie Péters**

★★★☆☆
LE MEILLEUR THÉRAPEUTE, C'EST VOUS
ALAIN BRACONNIER
222 P., ODILE JACOB, 22,90 €

BARBARA ROSENWEIN - CAROLE LOZANO/LA DÉCOUVERTE

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
LA TERRE PLATE. GÉNÉALOGIE D'UNE IDÉE FAUSSE
VIOLAINE GIACOMOTTO-CHARRA ET SYLVIE NONY
296 P., FOLIO HISTOIRE, 9,20 €

Aux États-Unis, quelque 50 millions de personnes pensent que la Terre est plate. Aujourd'hui, ce sont les réseaux sociaux qui se chargent de propager ce mythe, mais auparavant ? Pourquoi tant d'humains ont-ils été séduits par cette idée dont on sait depuis plus de deux mille ans qu'elle est fausse ? Paresse intellectuelle ? Goût pour les théories du complot ? L'historienne Violaine Giacomotto-Charra et la physicienne Sylvie Nony répondent dans un ouvrage érudit et précis. **Jean-François Paillard**

★★★☆☆
CHRISTINE DE PIZAN
FRANÇOISE AUTRAND
560 P., TALLANDIER, 13 €

Françoise Autrand, l'une de nos meilleures médiévistes, est soucieuse de replacer Christine de Pizan dans l'histoire politique, et non dans la perspective littéraire où elle a été longtemps cantonnée. Pour Autrand, Pizan fut la plus grande penseuse politique de son temps. Ayant navigué dans les intrigues de cour, elle a su conceptualiser la symbolique partisane et les logiques de propagande. À ce titre, elle est sans conteste l'une des inventrices de la France.
Fabrice d'Almeida

★★★☆☆
JUSQU'À LA FIN DES TEMPS
BRIAN GREENE
512 P., FLAMMARION/CHAMPS SCIENCES, 13 €

Sa *Magie du cosmos* nous émerveillait déjà, mais *Jusqu'à la fin des temps* élargit encore le champ de nos connaissances autant que notre cadre de pensée. L'Univers se dévoile dans sa superbe grandeur à mesure que Brian Greene nous initie à la grammaire du temps, mue par trois règles : passé, futur et, surtout, changement. Explorant l'entropie qui régit nos vies, le physicien américain cherche à percer le mystère de l'existence, avec l'élégance qu'on lui connaît. **M.D.-B.**

CARLO ROVELLI

Ce que les trous blancs troublent en nous

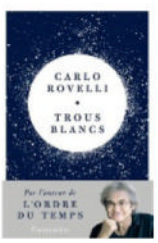
Après celle des trous noirs, objets cosmiques vertigineux qui ont été photographiés, une nouvelle théorie chamboule nos cerveaux en poussant la physique quantique dans ses retranchements.

Comment oublier cette révolution scientifique ? En avril 2019, une image peu commune enflammait les couvertures des plus grands médias : la toute première photographie, bien réelle, d'un trou noir – situé au centre de la galaxie Messier 87. Un an plus tard, les astronomes révélaient un second cliché, montrant cette fois le trou noir au cœur de la Voie lactée, notre propre galaxie. Rarement la science aura produit une image apte à provoquer un tel vertige : ces objets cosmiques dantesques, fruits d'une singularité gravitationnelle, qui semblaient n'appartenir qu'à la science-fiction, sont là, sous nos yeux. Il n'y a pas si longtemps, ils n'étaient encore que théorie. « *J'ai étudié les trous noirs toute ma vie, sans savoir s'ils existaient vraiment, et en voilà une image directe. Je n'aurais jamais imaginé ça possible quand j'étais étudiant* », admet volontiers le physicien Carlo Rovelli dans *Trous blancs*. « *Tu ne crois pas vraiment que les trous noirs existent ?* » entendait-il encore, de la part du directeur de son département, en janvier 2000, il y a vingt-trois ans seulement – de la poussière d'étoile à l'échelle de l'histoire humaine.

Et si la réalité de l'Univers était encore plus démesurée ? Si l'on pouvait pénétrer dans un trou noir et poursuivre notre chute en allant au-delà de la singularité gravitationnelle ? Peut-être verrait-on alors des trous blancs ! Si le terme est bien moins réputé, dans la fiction comme dans la pédagogie scientifique, il est cependant bien connu des astrophysiciens. Comme l'explique Carlo Rovelli, les trous blancs ont ceci de commun avec les trous noirs qu'ils relèvent, eux aussi, d'une « *solution des équations d'Einstein* ». Les trous blancs ne sont même pas une solution alternative ou différente : le sens du temps y est simplement inversé. « *Dans un trou noir, on peut entrer, mais pas sortir. D'un trou blanc, au contraire, on peut sortir, mais pas entrer* », écrit le physicien.

Si les trous noirs ont été prouvés, observés, pourrait-il en être de même un jour des trous blancs ? Au cœur des phénomènes quantiques, l'extravagance est permise. Si les trous noirs vous fascinent, préparez-vous à être encore plus étourdis : Carlo Rovelli renverse littéralement notre cerveau. ■

Marcus Dupont-Besnard



★★★★☆
TROUS BLANCS
CARLO ROVELLI
176 P., FLAMMARION, 19,50 €

GEOFFROY MATHIEU/OPALE/BRIDGEMAN/FLAMMARION

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Laïcité »

Dans le vocabulaire français figure un mot si particulier qu'on allait jusqu'à dire, il y a encore quelques décennies, qu'il n'en existait pas de traduction satisfaisante en langue étrangère, à commencer par la langue anglaise, où *secularism,* inventé au cœur du XIXe siècle rationaliste par George Holyoake – le dernier Anglais condamné pour blasphème –, peinerait à signifier ce que les Français y mettaient depuis ce jour de 1871 – on est précisément dans les premiers mois de la Troisième République – où, d'après le Littré, « laïcité » serait apparu dans les pages d'un quotidien parisien.

La famille linguistique du « laïc » n'a évidemment pas attendu une date si récente, puisqu'elle sort tout armée de l'univers mental du Moyen Âge chrétien. Celui-ci distingue nettement deux mondes : celui des « clercs » et des « laïcs », autrement dit une élite (c'est le sens profond du *klêros* grec, qui renvoie à une part d'héritage) justifiée par son statut religieux, opposée à celui, en creux, du peuple (*laos* en grec, dès Homère). Ce n'est que dans la culture politique de la Troisième République française que commencera à s'imposer une autre distinction – et une autre orthographe –, entre les catholiques (pour ne pas dire les « cathos ») et les « laïques » de la Ligue de l'enseignement ou du Grand-Orient de France. Si l'on passe, en effet, du mot à la chose, il ressort de tout ce qui précède que le destin de la laïcité a partie liée avec un destin national spécifique : celui du peuple (c'est le cas de le dire) français. Allons plus loin, et plus profond : cette affaire touche aux fondements mêmes de la nation française.

Posons que l'événement le plus important de l'histoire politique des temps modernes – qui les fonde, tout simplement – est la proclamation solennelle, et tout ce qui s'ensuit, de la souveraineté populaire, ce moment capital où un peuple (un *laos*) se métamorphose en peuple souverain. Partons du constat que les révolutions fondatrices de la modernité politique mondiale furent, dans l'ordre, la révolution néerlandaise du XVIe siècle, la révolution anglaise du XVIIe (celle de 1688 – qui, entre autres, inventa, justement, l'usage politique du mot « révolution ») et la révolution américaine du XVIIIe. La Révolution française, plus radicale que les trois qui l'ont précédée, ne fut donc que la quatrième. Or que voit-on ? Le point commun entre les trois premières est que, loin de s'opposer à la religion dominante dans ces pays, elles se sont, tout au contraire, adossées à la religion. Mais on aura déjà remarqué qu'il s'agit, dans les trois cas, de la religion protestante. En France, la religion dominante est catholique et, par la voix de ses pontifes, elle va s'opposer violemment aux principes de 1789, à commencer par la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Dans ces conditions, la nouvelle élite révolutionnaire – composée d'une majorité de clercs laïques (de culture juridique) mais aussi, on l'oublie souvent, d'une minorité active de clercs religieux – va élaborer un système audacieux d'Église à la fois démocratique et nationale, la Constitution civile du clergé. Condamnée par les papes et adoptée par seulement une minorité de catholiques, cette institution éphémère creusera pour un siècle et demi une fracture profonde entre deux cultures.

> CETTE AFFAIRE TOUCHE AUX FONDEMENTS MÊMES DE LA NATION FRANÇAISE

Le modèle de la nation à la française comprendra donc dans son bagage cette fameuse laïcité, posant une totale liberté religieuse – jusqu'à l'athéisme – et tendant vers la séparation de l'Église et de l'État. Ainsi la particularité de la politique scolaire de la Troisième République, comparée à ce qui se passe à la même époque dans le monde anglo-saxon, ne tient-elle pas dans l'« obligation » et dans la « gratuité », que l'on trouve ailleurs, mais dans la « laïcité » de ses programmes. Le XXIe siècle profond nous dira si le processus de « sécularisation » des sociétés occidentales servira de modèle au monde entier. Apparemment, ça se discute. ■

AUDREY SOVIGNET

La face cachée de la féminisation

Le temps n'est plus à la plaisanterie facile sur les cafetières et les entraîneuses. L'Académie elle-même, après avoir longtemps ferraillé dans l'ombre de ses perpétuels Druon et Carrère d'Encausse, a fini par remettre au fourreau une épée que l'on a toujours sue symbolique. Il subsiste bien, ici et là, quelques réserves de détail, mais, si le cœur y est encore, la tête n'y est déjà plus : la féminisation des noms de métiers et de fonctions est entrée dans les mœurs, au sens propre comme au figuré. Un tour comme « la maire de Lille » ne restera sans doute pas, dans l'histoire de la langue française, comme ce qu'elle aura produit de plus élégant, surtout dans un pays qui avait élevé au rang d'icône une Mère Denis encline à jouer les vedettes (ou de sa Vedette ?). Mais que pèse encore l'élégance dans un monde qui privilégie le fond au point, parfois, de vouloir le toucher ?

Au vrai, le combat s'est déplacé. Il s'agirait bien plutôt, aujourd'hui, de veiller à ce que l'injustice que l'on faisait jadis aux femmes ne soit pas remplacée par l'anarchie. Car, de même qu'il faut savoir terminer une grève (c'est un connaisseur qui l'affirmait), il faut savoir borner ses revendications. Et, de ce point de vue, il suffit d'un regard sur les millésimes 2024 de Larousse et de Robert pour constater que nous sommes loin du compte.

George Sand, « fieffée iconoclaste » désormais !

JUSQU'OÙ POUSSER LE CURSEUR ?

Le problème, pour nos lexicographes, est en effet de savoir jusqu'où pousser le curseur. Puisqu'en l'espèce le maître mot fut et reste celui de « visibilité » – celle, vous l'avez compris, qu'il faut assurer toujours et en tout lieu à une gent féminine en plein essor –, grande est la tentation de ne plus s'en tenir au seul terrain des professions et des titres : partout où le sexe peut diviser, il sied qu'il règne. À ce nouveau principe, l'Académie n'est d'ailleurs pas la dernière à apporter sa pierre : elle vient de faire d'*iconoclaste*, ce « briseur d'images » jusque-là masculin, un nom des deux genres. Sans doute pour permettre à chacun d'affirmer que George Sand était *une fieffée* iconoclaste : de la sorte, il ne sera plus dit que ces dames ne cassent rien !

On aura deviné que la tendance est plus marquée encore dans nos dictionnaires usuels, auxquels il importe plus que tout d'être de leur temps : c'est ainsi que l'on a vu éclore chez Larousse (mais pas chez Robert) *une* boat people, *une* contralto et *une*… bipède, chez Robert (mais pas chez Larousse) *une* alter ego, *une* boute-en-train et *une*… quadrupède ! Gageons que l'usager saurait gré aux susdits, sinon d'accorder leurs violons (n'allons pas rêver !), du moins de réfléchir, chacun de son côté, à la pertinence de leurs critères. Voilà qui, nous avons la faiblesse de le penser, rendrait davantage service à ceux de leurs acheteurs qui accordent plus de prix à la cohérence qu'à l'émergence – pour le moins anecdotique, parfois – de certains mots nouveaux… ■

Bruno Dewaele

À LIRE DE LA LUCARNE AUX PERCHES

Pouvait-on rêver plus belle occasion qu'une Coupe du monde à domicile pour le rappeler : notre langue est aussi imprévisible que le « référentiel bondissant aléatoire » du rugby ! Après un *En plein dans la lucarne !* voué aux manchots du football, il y a un an à peine, les deux piliers du Robert Médéric Gasquet-Cyrus et Arnaud Richard ont donc remis le couvert, avec cette fois un Philippe Spanghero dont le seul patronyme sent bon l'ovalie ! Mais ce trio d'exception ne constitue que la première ligne d'un XV de rêve, au sein duquel on relève, venus pousser en mêlée, Dusautoir, Herrero, Magne et Rives ! C'est dire si, avec de tels déménageurs de piano et un finisseur comme Vincent Clerc, le chien n'a rien à craindre de la cabane… D'autant que les légendaires Couderc, Salviac et Albaladejo, jamais en mal eux-mêmes d'une métaphore hardie, transforment les essais de ces « petits » (qui, on le sait, n'en comptent pas moins des « gros »). Avec cette sélection, si vous ne comprenez pas que le rugby se joue avec les mots autant qu'avec les mains, c'est à désespérer ! Mais, d'ici là… la balle à l'aile, la vie est belle ! ■ **B.D.**

AU CŒUR DE L'OVALIE. 150 EXPRESSIONS, MOTS ET ANECDOTES DE LÉGENDE SUR LE RUGBY
PHILIPPE SPANGHERO, MÉDÉRIC GASQUET-CYRUS, ARNAUD RICHARD
320 P., LE ROBERT, 18,90 €

MUSÉE DE LA VIE ROMANTIQUE

➔ QU'EST-CE QU'ON DIT ?

Civique ou citoyen ?

Mais où est donc passé le *civique* qui faisait les beaux jours (ou pas, comme on dit aujourd'hui !) de l'*instruction* de notre enfance ? Depuis quelque quarante ans – d'aucuns, qui aiment à mettre les points sur les i du politique, préciseront « depuis l'arrivée de la gauche au pouvoir, dans les années 1980 » –, il s'est vu déposer par *citoyen* comme Pogačar par Vingegaard dans la montée de Combloux ! Tout devient aujourd'hui éligible à la qualification de « citoyen », de l'entreprise au capitalisme en passant par le cirque, au sens – finalement « assez voisin » de *civique*, reconnaît Alain Rey – de « qui cherche à concilier éthique, responsabilité et rentabilité ». D'autant plus étonnant que cette valeur adjective n'est toujours pas reconnue par l'Académie, même dans la toute fraîche neuvième édition de son *Dictionnaire* ! Aux yeux de nos progressistes affichés, *civique* se serait-il par trop compromis avec le *Service d'action* d'un certain Pasqua, au point d'être fourré dans le même SAC que lui ? Ou s'agirait-il d'une réaction aux fréquentes injonctions du Centre d'information civique, prompt à brocarder notre propension à nous abstenir les jours d'élection ? Toujours est-il que *citoyen* est de plus en plus tendance, libertaire et sans-culotte, là où *civique* fait donneur de leçons, ringard et rabat-joie. C'est que le délit de sale gueule, ça frappe les mots autant que les gens ! ■

B.D.

➔ LE VOCABLE DU MOIS

Chienlit

Celle (la chose est désormais du féminin) qui eut naguère les honneurs de notre « mot mystère » méritait bien d'être promue « vocable du mois » : les émeutes de l'été sont passées par là ! On ne redira pas ici ce que l'intéressée, étymologiquement parlant, a de commun avec la… défécation en milieu bordé : histoire de dissiper toute équivoque, on a longtemps écrit *chie-en-lit* ! Pas davantage ce qu'elle doit à un grand Charles qu'exaspéraient les petits charlots de Mai 68, et qui vaut bien la dette de l'*abracadabrantesque* envers Chirac ou de l'anaphore envers Hollande. Ce que l'on ne sait peut-être pas, en revanche, c'est que, pour passer ainsi du sens propre – façon de parler ! – au figuré d'aujourd'hui (« mascarade tumultueuse », voire « profusion désordonnée »), il aura fallu que s'entremettent le « bout de chemise malpropre qui sort par la fente supérieure de la culotte d'un enfant », d'abord ; ensuite, et par la grâce – si l'on ose dire, là encore – de l'inévitable métonymie, la « personne déguisée et masquée qui court les carnavals populaires », et que l'on devine portée sur l'exubérance chaotique et débridée.

On dira ce que l'on voudra du français, mais personne n'ira contester qu'il a de tout temps eu le sens de la métaphore… ■ **B.D.**

ÉDUSCOL - DR

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

LILIA HASSAINE*

« Locomotive »

« "Locomotive" est un terme, mais également une très belle représentation graphique. La première lettre esquisse la cheminée tandis que les roues s'incarnent parfaitement dans les *o*. Ainsi, dès que l'on prononce le mot, un train en marche se construit presque aussitôt dans notre imaginaire. Il y a ici une réelle conjonction poétique entre le son, le sens et la forme qui me plaît énormément. Je l'imagine instantanément comme un calligramme d'Apollinaire, dont j'ai toujours admiré la modernité. "Locomotive" est riche d'évocations : l'écrivain est invité au voyage au travers de ce mot. J'écris d'ailleurs souvent dans les trains et, anecdote assez cocasse, j'ai eu le prix CCGPF Cheminots pour mon précédent roman. "Locomotive", c'est aussi ce mouvement saccadé similaire à celui de l'écriture, à ce rythme qu'ont en commun la plume sur le papier et les rails qui s'enchaînent. La pensée avance comme le transport et, bien souvent, j'en profite pour lire, écrire et laisser les nouvelles technologies de côté. Ces lieux en mouvement dans lesquels nous sommes coupés de presque tout deviennent rares, et je les chéris beaucoup. »

Propos recueillis par Marie Jouvin

*Dernier roman paru : *Panorama* (Gallimard)

Une bonne correction

Comment ne pas rendre hommage à Milan Kundera, par le truchement de cet extrait de *L'Insoutenable Légèreté de l'être* ? Las ! neuf erreurs s'y sont indûment glissées. Les repérerez-vous sans coup férir ?

« Il avait fait connaissance avec Tereza environ trois semaines plutôt dans une petite ville de Bohème. Ils avaient passé une heure à peine ensemble. Elle l'avait accompagné à la gare et elle avait attendu avec lui jusqu'au moment où il était monté dans le train. Une dixaine de jours plus tard, elle vint le voir à Prague. Ils firent l'amour le jour-même. Dans la nuit, elle eut un accès de fièvre et elle passa chez lui toute une semaine avec la grippe. Il éprouva alors un inexpliquable amour pour cette fille qui lui était presqu'inconnue. Il lui semblait que c'était un enfant que l'on avait déposé dans une corbeille enduite de pois et lâché sur les eaux d'un fleuve pour qu'il le receuille sur la berge de son lit. Elle resta chez lui une semaine puis, une fois rétablie, elle retourna dans la ville où elle habitait, à deux cent kilomètres de Prague. »

Le mot mystère

On a certes beaucoup parlé de moi pendant la crise sanitaire que vous savez : c'est que je suis propre à effrayer ces ripailleurs de Français ! Pour autant, et même si cela n'a pas fait de lui un César, il faut rendre à Louis de Funès ce qui lui appartient : c'est ce dernier qui a rendu mon nom célèbre, bien avant la pandémie. Partant, ne pas me reconnaître serait une faute… de goût !

Vive la mixité !

Elle est d'ailleurs parfaitement respectée dans cette liste de dix mots qui, septembre oblige, riment tous avec « rentrée » : cinq garçons et cinq filles ! Les identifierez-vous sans trop de peine ?

A. caducée ;
B. canopée ;
C. conopée ;
D. dragée ;
E. empyrée ;
F. gryphée ;
G. gynécée ;
H. hyménée ;
I. odyssée ;
J. orchidée.

Les cinq sens

Et pour le sens ? Saurez-vous rendre chacune de ces définitions au mot qui lui correspond dans le jeu précédent ?

1. Appartement des femmes dans l'Antiquité .....
2. Étage supérieur de la forêt .....
3. Mollusque voisin de l'huître .....
4. Séjour des dieux .....
5. Voile recouvrant le tabernacle .....

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

Les cinq sens
1G, 2B, 3F, 4E, 5C.

Sont masculins **A, C, E, G** et **H.**
Sont féminins, comme *rentrée* :
B, D, F, I et **J.**

Vive la mixité !

Le mot mystère
L'**agneusie**, bien sûr, cette « perte du sens gustatif » qui caractérisait la covid et qui avait déjà frappé le comique dans le film *L'Aile ou la cuisse* !

Une bonne correction
trois semaines **plus tôt** (ne pas prendre une antériorité pour une préférence !) – **Bohème** (c'est la *Bohème* d'Aznavour qui, pour désigner un mode de vie marginal, s'écrit avec un accent grave) – **dizaine** (ne pas confondre avec *dixième*) – le **jour même** (l'adjectif indéfini *même* ne se lie par un trait d'union qu'à un pronom personnel) – **inexplicable – presque inconnue** (l'élision du « e » final de *presque* n'est concevable que pour le nom *presqu'île*) – **poix** – **recueille** – deux **cents** kilomètres (*cent* prend la marque du pluriel quand, multiplié, il n'est pas suivi d'un autre adjectif numéral).

	1	2	3	4	5	6	7	8
13	S	E	C	T	I	O	N	S
12	E	N	E	E	■	F	A	R
11	R	I	O	L	E	■	M	U
10	R	E	N	O	■	R	Y	E
9	E	L	■	V	I	N	G	T
8	N	O	■	■	D	O	R	A
7	N	■	S	S	■	D	E	R
6	O	S	E	E	S	■	L	U
5	T	R	U	C	S	■	C	A
4	A	U	Q	U	E	L	■	T
3	R	E	R	■	R	U	E	S
2	A	D	U	L	T	E	R	E
1	P	O	T	A	S	S	E	R

FREEPIK

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

« Elle pense à l'époque de Jean-Sébastien Bach où la musique ressemblait à une rose épanouie sur l'immense plaine neigeuse du silence. »

L'Insoutenable Légèreté de l'être
Une très belle étrangeté de l'œil

Milan Kundera, 1984

« Il existe certaines choses que seuls deux amants peuvent savoir. »

Miles Davis et Juliette Gréco
Il dit « j'vous aime » et c'est léger

Salva Rubio, Sagar, *Miles et Juliette,* Delcourt, 2019

« Grâce à ce beau roman, on sait que l'amour meurt quand la langue se dégrade. » (Sylvain Tesson)

Garance Meillon
Leçon marginale

La Langue de l'ennemi, Gallimard/L'Arpenteur, 2023

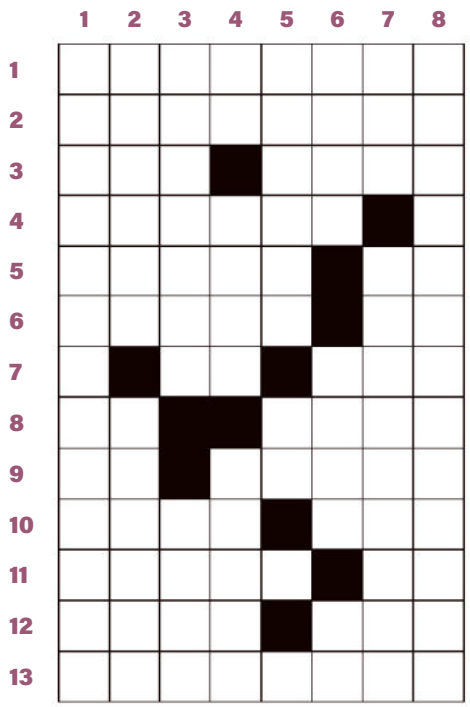
« En tuant un seul homme, j'en ai sauvé mille. »

De la main d'une femme
Une flamme de demain

Astrid de Laage, *De la main d'une femme. Charlotte Corday, une femme en quête de liberté,* Grasset, 2023

Phrase d'armes
Harpes de Mars

Paul Greveillac, Gallimard, 2023



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Bûcher. **2.** Quand un tiers s'ajoute à une moitié. **3.** Transport en commun. Regimbes. **4.** Pronom relatif. **5.** Astuces. Pronom démonstratif. **6.** Culottées. Parcouru. **7.** En Russie. Vaut dix. **8.** Cardinaux. Prénom d'une artiste qui fut proche de Picasso. **9.** Article étranger. Heure traditionnelle pour un J.T. **10.** Cité dans le Nevada. Issu du seigle. **11.** Vieille débauche. Troublé phonétiquement. **12.** Fut réellement un support de famille ! Tire vers le flan. **13.** Unités de base.

Verticalement

1. Sont sujets aux coups de foudre. **2.** Bonnes ou mauvaises, elles chatouillent les narines. Partie de corps gras. **3.** Entre autres, Stambouliotes. Fête désordonnée. **4.** Symbole d'un métal. De bas en haut, appellation familière pour un système de protection. Le plus souvent, panneau à fermer. **5.** Haute tension. Romains. **6.** Doit s'en tenir aux monologues. Ce n'est pas carré de l'écrire ainsi. Syndicat français. **7.** Équivaut à beaucoup de balais ! Ministre d'outre-Manche, généralement. **8.** Sont appelés pour sauver les meubles.

Parlez-vous *französisch*?

L'Allemagne est le cinquième pays francophone au monde. Mais la jeune génération boude l'apprentissage de la langue de Molière.

Douze millions et demi de personnes parlent français outre-Rhin. Ce qui en fait le cinquième pays au monde en nombre de locuteurs français derrière la France, la République démocratique du Congo, l'Algérie et le Maroc. Ce chiffre s'explique par des raisons stratégiques et géographiques : sept pays frontaliers sur les neuf que compte l'Allemagne sont membres ou membres observateurs de la Francophonie. La volonté de fraternité et d'union affichée par l'Allemagne et la France au sortir de la Seconde Guerre mondiale y est également pour beaucoup.

UN VASTE RÉSEAU D'INSTITUTS FRANÇAIS

En Allemagne, le premier institut français a été fondé en 1949 à Fribourg, ouvrant la porte à la création d'un des plus importants réseaux d'instituts français et de centres culturels franco-allemands indépendants au monde. Soit onze instituts français répartis dans quatorze lieux différents et treize centres culturels franco-allemands. Situés dans les plus grandes villes allemandes, ils proposent des cours de langues et une programmation culturelle. À cela s'ajoutent les universités et écoles franco-allemandes, qui contribuent à diffuser la langue française ainsi que les cultures française et francophone. Notons aussi que dans les universités allemandes les littératures francophones du monde entier sont enseignées sans distinction dans les instituts de romanistique sous la bannière « études romanes ».

Cet ancrage du français en Allemagne ne résiste pas à la tendance mondiale généralisée pour l'anglais : selon une étude publiée en janvier 2023, seuls 15,3 % des élèves allemands choisissent d'apprendre le français à l'école, contre 82,4 % pour la langue de Shakespeare. C'est le niveau le plus bas depuis vingt-six ans.

LA SARRE BILINGUE DANS VINGT ANS

L'apprentissage du français demeure cependant plébiscité dans les régions frontalières de la France. Un quart des élèves choisissent la langue française à l'école en Rhénanie-Palatinat et dans le Bade-Wurtemberg. En Sarre, ils sont plus de la moitié (51,2 %). À Sarrebruck, la capitale de ce Land frontalier de la Lorraine, de la Moselle et du Luxembourg, les panneaux seront bientôt affichés en français et en allemand. La région a décidé de devenir bilingue d'ici à 2043.

La Sarre a été annexée par Louis XIV. Vauban y a même créé de toutes pièces la ville fortifiée de Sarrelouis, qui est restée française de 1680 à 1815. De nombreux Sarrois sont francophones aujourd'hui. Autrefois Land prospère grâce au charbon et à l'acier, le territoire mise à présent sur un marché du travail transfrontalier avec la Lorraine et le Luxembourg. Dix-huit mille Français se rendent en effet chaque jour en Sarre pour y travailler. Dix mille autres y résident à l'année.

Dans ce Land, le français – par ailleurs parlé par 98 % de la population au Luxembourg – est donc un enjeu économique. S'il ne deviendra pas une langue officielle en Sarre, elle doit être une langue courante. Le gouvernement régional entend favoriser les locuteurs du français pour les recrutements au sein des administrations, et embaucher des Français dans la fonction publique. Un plan d'action a été mis en place pour atteindre cet objectif : la langue de Molière sera enseignée dès le jardin d'enfants et le CP ; au collège, elle sera proposée comme première langue étrangère au même titre que l'anglais ; enfin, les jeunes bacheliers auront vocation à intégrer l'Université franco-allemande de la Sarre, inaugurée en 1999. Si la population approuve ce plan, une génération de Sarrois bilingues entrera sur le marché du travail en 2043. ■

Gladys Marivat

L'Université franco-allemande (UFA), à Sarrebruck, fut inaugurée en 1999.

DFH

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

LiRE magazine

La langue française a besoin de votre soutien !

8,90 € SEULEMENT
Frais de port offerts

Disponible chez votre marchand de journaux et ici aussi

JE COMMANDE LE NUMÉRO LANGUE FRANÇAISE, ARRÊTEZ LE MASSACRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI Je commande le numéro LIRE MAGAZINE « LANGUE FRANÇAISE, ARRÊTEZ LE MASSACRE » au prix de **8,90€** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/23 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

LIHLF05

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, Lire Magazine met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture qui les pousse à prendre tous les risques pour être lus.

LES CHRONIQUES DU NOUVEAU-MONDE, TOME 1 : L'ODYSSÉE DE SALAMANDRE

JOFFREY LEBOURG

DES AUTEURS DES LIVRES

Ce premier tome de Joffrey Lebourg est un roman fantastique captivant. Mêlant conte et aventure, il nous plonge dans un univers original. Dans une Terre réinventée après une crise écologique, Salamandre, une jeune Gauloise, se lance dans un voyage à travers les différents Empires correspondant à des cultures anciennes. Ce récit nous fait découvrir des paysages enchanteurs et des rencontres surprenantes. L'auteur aborde des thèmes philosophiques tout en véhiculant des messages d'ouverture d'esprit, de féminisme et de prise de conscience écologique. *L'Odyssée de Salamandre* est le premier tome d'une trilogie qui promet une évolution captivante de son héroïne.

Plongez dans cet univers merveilleux et découvrez les mystères des Chroniques du Nouveau-Monde. Joffrey Lebourg est aussi l'auteur de la saga fantastique « Les sept reliques » dont le quatrième tome sortira le 25 septembre 2023.

→ ISBN : 9782492375255 - 300 PAGES – BROCHÉ

COMMENT LA TÉLÉVISION A ASSERVI LE FOOTBALL

JACQUES BLOCISZEWSKI

LIBRINOVA

Découvrez les rouages de la mainmise télévisuelle sur le football, entre droits astronomiques et manipulation de notre perception. Une relation de dépendance qui soulève des questions sur notre identité dans un monde se dissolvant progressivement dans le virtuel et l'écran. Revivez le fameux « coup de boule » de Zidane lors du mondial 2006 et la portée de cet acte à travers le prisme télévisuel.

Un ouvrage qui révèle des enjeux cruciaux de notre époque !

→ ISBN : 9791040509776 - 120 PAGES – BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LES PASSAGERS

JULIA BRANDON

DES AUTEURS DES LIVRES

Découvrez le monde fantastique «Les Passagers» de Julia Brandon. Plongez dans la Vallée de Pallia aux côtés de Félix et explorez un univers féerique rempli de créatures magiques. Ce roman captivant mêle conte et fantastique, abordant des thèmes sombres tels que la dépendance et l'infidélité mais aussi le voyage dans le temps. Les personnages attachants et les rebondissements inattendus vous captiveront.

Le tome 2, «Ainsi soit-il», sortira le 11 septembre 2023.

→ ISBN : 9791037736116 – 310 PAGES – BROCHÉ

LA MORT S'INVITE À KERANDRÉ

ISABELLE PIQUELIN

LIBRINOVA

Un été en Bretagne. Liseron Meunier se retrouve malgré elle au cœur d'un mystère glaçant. Une promenade en bord de mer la conduit à une macabre découverte : un corps inerte gisant sur la plage. Le commandant Le Floch se retrouve aux prises avec une nouvelle enquête qui le mènera dans les recoins les plus sombres de cette région. Entre suspense, meurtre et rebondissements, ce polar vous tiendra en haleine jusqu'à la dernière page.

→ ISBN : 9791040530541- 215 PAGES – BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

R M 1 : DESTIN D'UN PEUPLE

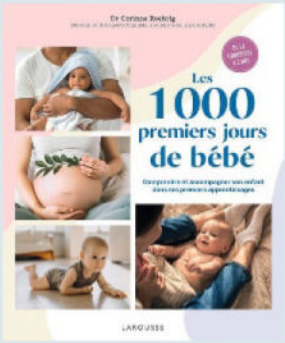
NANAN YANKHUBU II

LIBRINOVA

Dans un monde en plein chaos climatique, un couple d'Américains se lance dans une quête intrigante : percer le mystère de l'ascension de l'Afrique dans la gouvernance mondiale. À travers les destins entrelacés de jeunes Africains, se dévoile une aventure où espoir et résilience se conjuguent.

Un roman d'aventure mêlant science-fiction et engagement social. Laissez-vous emporter par cette exploration audacieuse d'un avenir meilleur.

→ ISBN : 9791040527428 – 501 PAGES – BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



LES 1000 PREMIERS JOURS DE BÉBÉ

DR CORINNE ROEHRIG

LAROUSSE

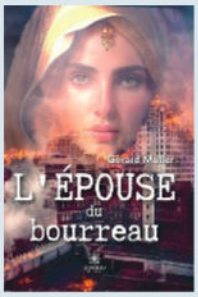
Des premiers mois de grossesse aux 2 ans de l'enfant, les 1 000 jours sont une période capitale pour le développement de l'enfant, mais aussi pour les parents.
Cette phase de croissance sensible recèle des enjeux fabuleux pour le bébé et influencera pour une grande part sa santé et son bien-être tout au long de sa vie.
Les nourritures dont il a besoin dès le premier jour ne sont pas seulement le lait de sa maman ou du biberon, mais les nourritures affectives que ses parents vont lui offrir en répondant à ses besoins, en lui apportant amour et attention. Les liens qu'ils vont ainsi tisser avec lui vont lui donner confiance, l'aider à bien grandir et à devenir autonome.
Dans cet ouvrage, rassurant et complet, découvrez tout sur la période de la grossesse et celle qui suit la naissance. 9 mois pour se préparer : les transformations du corps, les phases de développement du fœtus, les premiers contacts avec son bébé, la préparation à l'accouchement, la naissance puis les débuts de l'attachement, les soins du quotidien et les bases pour grandir…

→ ISBN : 9782036045149 - 251 PAGES
BROCHÉ

L'ÉPOUSE DU BOURREAU

GÉRARD MULLER

EDITIONS LE LYS BLEU



Comment peut-on vivre en paix avec soi-même lorsque l'on est cultivée, ouverte sur le monde moderne, intellectuelle, tout en étant l'épouse d'un dictateur sanglant qui n'hésite pas à sacrifier son peuple pour conserver le pouvoir ?
Ce roman, en partie épistolaire, débute par des échanges de lettres entre la femme du tyran, Alma, et sa sœur restée à Londres qui tente de lui faire quitter son mari en fuyant avec ses enfants. Alma va-t-elle résister à sa tyrannie ? Va-t-elle s'engager pour libérer son pays ? Le lecteur le découvrira au cours des pérégrinations des deux sœurs qui, finalement, rejoindront Moscou, avant de revenir au pays où, là, le destin les attend.

→ ISBN : 9791037792846 - 157 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LA ROSE DE TROP

KRISTINE LANGLOIS

LIBRINOVA

Plongez dans l'écheveau d'une passion bientôt devenue cauchemar. Elena et Elouan semblaient les héros d'un conte merveilleux, mais un tragique accident vient tout bouleverser. Tandis qu'Elena lutte pour se relever, le hasard la mène à Lorenzo, séduisant écho de son amour évanoui, homme aux charmes aussi piquants que fatals. Une invitation à découvrir les tréfonds de l'obsession et de l'emprise amoureuse.

→ ISBN : 9791040505303 - 141 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LE MONDE EST INJUSTE, ET ALORS ?

TANIA GOMBERT

LIBRINOVA

Inspirée de son vécu, Tania Gombert s'associe à la journaliste Clotilde Boudet, et dresse une analyse percutante sur les origines de la colère politique d'une transfuge de classe racisée. En questionnant les normes établies, ce livre invite à briser les jugements arbitraires et l'entre-soi qui limitent notre progression collective. Un message d'espoir idéal pour éveiller votre conscience sociale et semer les graines du changement.

→ ISBN : 9791040520931 - 122 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

CETTE FEMME INCONNUE QUE J'AIME ET QUI M'AIME

CLAUDE BOURDONCLE

LIBRINOVA

Une aventure où le destin réunit Sto et Kate, un amour inoubliable. Ensemble, ils se lancent dans une quête périlleuse, mêlant malédictions, chasse au trésor et rivaux de longue date. Alors que Kate remet en question toutes ses convictions, Sto lui révèle un passé énigmatique, plongeant leur amour dans un tourbillon d'incertitudes.
Un roman qui n'a rien de classique, à la croisée d'*Indiana Jones* et du *Da Vinci Code* !

→ ISBN : 9791040527534 - 446 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

MACCHABÉES BLUE

OLIVIER STEPHANI

LIBRINOVA

1959, un meurtre brutal secoue Paris. Le commissaire Rosier, et son jeune coéquipier, Louis Pujol, se retrouvent entraînés dans une enquête aussi déroutante que complexe. Le visage d'un commerçant, broyé par un fer à repasser, révèle un passé de braqueur en fuite. Un polar palpitant où humour, suspense, drame et secrets du passé s'entremêlent pour dévoiler les coulisses du banditisme au XX^{e} siècle.

→ ISBN : 9791040526780 - 285 PAGES BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

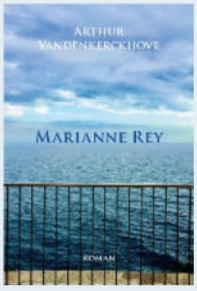
PAR AMOUR POUR CÉDRIK

ANYJANN PERRAU

LIBRINOVA

Joëlle souhaite reconstruire une famille avec Sahale, le père de son fils, mais les démons de l'un et de l'autre refont surface. Leurs liens familiaux sont mis à l'épreuve, quand d'anciens membres d'un groupe de délinquants disparaissent. Dans ce thriller poignant, amour, résilience et secrets se mêlent, posant une question cruciale : faut-il pardonner et donner une seconde chance à ceux qui nous ont blessés ?

→ ISBN : 9791040523864 - 444 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



MARIANNE REY

ARTHUR VANDENKERCKHOVE

LIBRINOVA

Cinquante années d'amour dans l'ombre, de fidélité et de tourments. Plongez dans ce drame sentimental où Julian, lauréat d'un concours musical, retrouve Angèle, son amour d'enfance. Mais son obsession dévorante pour la danseuse étoile Marianne Rey le consume, mettant en péril sa famille et son propre équilibre. Un récit intense où se heurtent les sentiments plus grands que nous, nos amours et nos vices, révélant des vérités impitoyables.

→ ISBN : 9791026276920 - 463 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LES ÉTOILES PAR LEURS NOMS

JACQUES WALTHER

LIBRINOVA

Deux frères, deux mondes que tout oppose. Pablo, garagiste-rockeur, et Stanislas, poète énigmatique. Lorsque Stanislas disparaît, Pablo se lance dans une quête surprenante, des lumières tamisées d'une auberge aux sentiers tortueux des montagnes. Au-delà des obstacles, il découvrira la puissance de l'amour fraternel, surpassant différences et blessures du passé. Un roman empreint de poésie qui vous plongera dans un tourbillon d'émotions.

→ ISBN : 9791040525981
268 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

UN CHEMIN POUR AUTRUI

STÉPHANE GUINARD

LIBRINOVA

Un périple sur le chemin de Compostelle qui transcende les kilomètres. Laurent accepte une mission singulière : être les jambes de Mme de Vilmentiers dans son rêve de pèlerinage. Mais cette aventure dépasse les limites de l'ordinaire. Au fil des rencontres inspirantes et des questionnements profonds, Laurent entame une métamorphose intérieure. Une quête intime et enivrante qui vous pousse sur le chemin de la découverte.

→ ISBN : 9791040500810 - 346 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

JÉSUS CHRIST PRÉSENT AU CENTRE DES RELIGIONS

PIERRE PRECIEUX

LIBRINOVA

Une exploration fascinante des liens cachés entre les principales grandes religions nous révèle des liens inattendus entre histoire, symboles et spiritualité, et nous éclaire aussi sur la volonté de Dieu en ces temps apocalyptiques.
Ne serait-ce pas une révélation confiée à l'avatar du Christ, ce rassembleur attendu par l'humanité ? À chacun d'apprécier ce qui est ! L'espoir d'un monde nouveau de paix et d'équité est enfin permis !

→ ISBN : 9791040510109 - 349 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

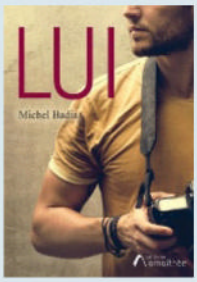
MOI SANS DIEU ET DIEU SANS MOI

YVON CORMIER

LIBRINOVA

Un essai fascinant qui questionne nos croyances face à la mort. Yvon Cormier, médecin érudit et professeur émérite, explore le concept du « Moi » perpétuel au-delà de notre existence terrestre. En puisant dans des disciplines aussi variées que complémentaires — la religion, l'histoire, la philosophie et l'astrophysique — il nous invite à défier les limites de notre compréhension et à redéfinir notre perspective sur l'après-vie.

→ ISBN : 9791040519171 - 138 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



LUI
MICHEL BADIA
AMALTHEE

Espoir du tennis français, « Lui » voit sa carrière se briser après une blessure. Il troque alors sa raquette pour son appareil photo et se met à photographier le monde qui l'entoure. La France, New York, le Portugal, l'Inde… La vie lui offre des portraits originaux, des paysages inoubliables, des rencontres improbables qui le marqueront profondément. Parmi elles, Océane, une jeune championne de surf, dont il tombe éperdument amoureux. « Lui » nous parle de photographie, d'amour et d'amitié, de déchirures, d'espoirs retrouvés, de non-dits, de hasard complice, de création. Et de ce désir insatiable de trouver le mode d'emploi. Le mode d'emploi du vivre ensemble.

→ ISBN : 9782310048873
130 PAGES - BROCHÉ,
COMMANDES AUPRÈS DE L'AUTEUR
MICHELBADIA@ORANGE.FR.

TOUT PEUT CHANGER AUJOURD'HUI
INGRID MARIE
LIBRINOVA

Deux amies inséparables, Olivia et Alice, traversent ensemble les hauts et les bas de la vie. À la mort du mari d'Alice, Olivia devient son pilier infaillible… Et l'entrée en scène d'un séduisant homme d'affaires américain pourrait bien ajouter une étincelle d'espoir à leur quotidien. Un roman qui explore avec finesse les émotions universelles qui lient les cœurs et transportent les lecteurs dans un voyage réjouissant.

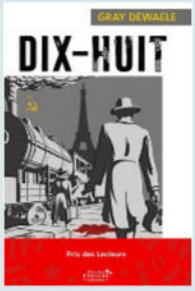
→ ISBN : 9791040511885 - 169 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

MATINALES
CALAIVE
LIBRINOVA

Dans les vers envoûtants de Calaive, la magie opère : ses poèmes, empreints de nostalgie et d'une douce ironie, sont autant de tentatives pour retenir l'éphémère. Avec une plume mélancolique et délicate, elle s'attarde avec une tendresse infinie sur les petits détails du quotidien, révélant la beauté insaisissable de l'instant. Un hymne à la fragilité de l'existence et une célébration de la splendeur de l'éphémère.

→ ISBN : 9791040515517 - 170 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

DIX-HUIT
GRAY DEWAËLE
LIBRINOVA



Dans l'ombre de la Seconde Guerre mondiale, dix-huit parachutistes infiltrés se lancent dans des missions périlleuses sous la férule implacable de Thilo, officier nazi. Alors que leurs destins se croisent et se déchirent, une lutte périlleuse s'engage pour accomplir leurs missions respectives. Un roman d'espionnage palpitant, inspiré d'une histoire vraie et lauréat du Prix des Lecteurs du Prix des étoiles Librinova 2022.

→ ISBN : 9791040501961 - 425 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LA FORÊT ROUGE
NILS AURAM
LIBRINOVA

Entre les arbres d'une forêt, Elrick a trouvé refuge, accompagné de ses compagnons animaux. Mais l'intrusion d'une étrangère vient briser cet équilibre sacré. Dévoré par la vengeance, il brandit sa hache pour détruire son ancienne alliée. Des années plus tard, un cri retentit, réveillant une forêt prête à riposter. Un roman épique et sanglant où le destin d'Elrick se noue dans les ombres les plus sombres.

→ ISBN : 9791040501510 - 199 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

UNE QUESTION ?

contact@lire.fr
01 47 00 03 23

Les Ateliers LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE SEPTEMBRE

C'est la rentrée !

Des ateliers pensés pour vous lancer, pour écrire votre histoire, pour travailler votre roman, des conseils pour se faire éditer… Un riche programme et de nombreuses thématiques vous attendent sur *lire.fr*. Ne manquez pas notre offre promotionnelle jusqu'au 4 septembre : tous les ateliers sont au prix exceptionnel de 79 € (au lieu de 99 €) pour accompagner vos résolutions de la rentrée.

NOUVEAU

→ **Écrire autour des romans de la rentrée littéraire**
avec Frédérique Anne
Vous échangerez autour des nouvelles parutions de la rentrée et vous lancerez dans l'écriture à partir des thématiques et des trouvailles stylistiques du millésime 2023 !
● Mardi 29 août à 18 h 30

ET TOUJOURS

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
● Samedi 2 septembre à 15 heures
→ **Comment débloquer son écriture ? avec Clara Le Corre**
● Dimanche 3 septembre à 15 heures
→ **Écrire une nouvelle**
avec Lola Sorrenti
● Mardi 19 septembre à 18 heures
→ **À la rentrée, je me lance dans l'écriture ! avec Frédérique Anne**
● Mardi 19 septembre à 18 h 30
→ **Comment promouvoir son livre ?**
avec Vanessa Lavergne
● Samedi 23 septembre à 10 heures
→ **Créer vos personnages et choisir un point de vue**
avec Frédérique Anne
● Lundi 25 septembre à 18 h 30
→ **Écrire ses souvenirs**
avec Lola Sorrenti
● Mardi 26 septembre à 18 heures

Informations et réservations :
lire.fr/collections/ateliers-ecritures/

« Il faut savoir oublier ses modèles »

S'adressant, dans son dernier ouvrage, à un jeune romancier rencontré au Sénégal, comme Rilke l'avait fait avec son « jeune poète », Alain Mabanckou nous raconte son incroyable parcours et livre de précieuses réflexions sur le métier d'écrire.

Vous parlez du *« désespoir »* du jeune romancier qui se relit. Comment expliquer cette fièvre qui paralyse l'écriture ?
Alain Mabanckou. Souvent, les jeunes romanciers anticipent ce qu'on dira de ce qu'ils sont en train d'écrire et, donc, se censurent. Ils croient avoir les clés pour gommer d'emblée ce qui serait mièvre et garder ce qui serait digne de leurs modèles littéraires. Or il s'agit d'avoir son propre style, avec sa lenteur, sa rapidité, sa proportion de virgules et de points-virgules, voire ses maladresses. Si vous voulez écrire comme quelqu'un d'autre, ça fait de vous un perroquet ! Il faut savoir oublier ses modèles.

Selon vous, l'inspiration ne vient pas d'une quelconque force transcendantale. Mais alors, quelle est sa source ?
A.M. On pense en effet qu'il n'y a qu'à s'asseoir sur une chaise et qu'une force transcendantale va nous porter dans l'écriture. Mais l'inspiration, pour moi, c'est le fait de laisser la place à l'inattendu : ce que vous allez écrire est en réalité imprévisible. L'acte d'écrire est le plus souvent déclenché par un événement, une vieille chanson que vous avez écoutée, un parfum que vous n'aviez plus senti depuis longtemps…

Vous écrivez aussi que la réussite d'une fiction repose sur les personnages secondaires. Pourquoi ?
A.M. Ils permettent de donner de l'ampleur au récit. Ils ont parfois plus d'épaisseur que le personnage principal, parce qu'ils ressemblent au lecteur qui est en train de vous lire. Ce dernier a tendance à vouloir protéger les personnages fragiles, éphémères, qui vont disparaître mais qui ont fait la beauté du roman. Dans *Astérix,* les maladresses d'Obélix donnent de l'intelligence à la bande dessinée, on a de l'empathie pour ce personnage qui n'a pas droit à la potion magique car il est tombé dedans quand il était petit. Et ça, on le retrouve dans un livre comme *Des souris et des hommes,* de Steinbeck : le personnage principal, George Milton, petit, roublard et intelligent, ne serait rien sans le personnage secondaire, Lennie Small, au contraire immense et quelque peu attardé. ■ **Propos recueillis par Simon Bentolila**

LETTRES À UN JEUNE ROMANCIER SÉNÉGALAIS
ALAIN MABANCKOU
170 P., LE ROBERT, 15,40 €

PH. MATSAS/LE ROBERT

L'ATELIER D'ÉCRITURE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Mon nouvel ami, ChatGPT

Bien évidemment, je n'ai pas attendu : je me suis lié d'amitié avec lui ! Dès que j'eus la possibilité d'accéder à ChatGPT, l'immense cerveau numérique dont on parle, j'ai tenu à faire sa connaissance, car l'intelligence, qu'elle soit naturelle ou artificielle, m'a toujours paru bonne à fréquenter.

Je n'ai pas demandé à Chat de composer une histoire, mais de réviser des pages existantes, puis d'en varier le style. Si le relecteur s'est révélé solide, je suis demeuré sceptique concernant le rédacteur, même si l'expérience se montra passionnante et, à l'arrivée, riche en enseignements. Comme un correcteur ou une correctrice de chair et d'os, Chat tend bien sûr à aplatir le texte en le ramenant à la norme. Les images osées, fulgurantes, les jeux avec les sonorités, les clins d'œil étymologiques, tout cela est vite écrasé au nom du tout courant, c'est-à-dire du banal. La fluidité obtenue ne manifeste pas une élégance raffinée où le travail soutenu dissimule le travail, mais celle d'un robinet d'eau tiède dont on a tué les bactéries toxiques par ionisation.

Taquin, je lui ai ensuite soumis un paragraphe selon moi parfait, le début de *Jacques le Fataliste* de mon cher Diderot. Laissez-moi vous le citer pour mémoire :

« Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ? D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien ; et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut. »

Chat le correcteur me proposa deux actions inutiles. D'abord remplacer « prochain » par « proche », ce qui enlève sa force sonore à la fin de phrase, et surtout efface la notion temporelle de « prochain », laquelle sous-entendait que l'endroit dont on vient est celui où l'on ira. Ensuite, éviter une répétition : « son capitaine affirmait », au lieu de « Le maître ne disait rien ; et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut », intervention qui supprime la chaîne des « dire » et détruit l'idée tellement drôle que le capitaine en ne disant rien disait quelque chose. Malgré ce léger manque de finesse et de discernement, je l'ai incité à poursuivre en me récrivant l'extrait dans le style de divers romanciers, Chateaubriand, Hugo, Colette, Maupassant, Schmitt. Ce fut désastreux. Des créateurs, Chat ne produit que des caricatures intellectuelles, pas des pastiches stylistiques. Certes, ici et là, il recourt à leur lexique et prélève quelques éléments de leur syntaxe, cependant il s'approprie principalement leurs thèmes, leurs pensées, leurs directions idéologiques. Par conséquent, non seulement il ne distingue pas les auteurs qui savent écrire de ceux qui ne maîtrisent pas cet art, mais il les singe en mettant en évidence leurs défauts plutôt que leurs qualités. Chateaubriand devint snob, Hugo grandiloquent, Maupassant petit-bourgeois, Colette efféminée, Schmitt émerveillé comme un ravi de crèche.

> HUGO DEVINT GRANDILOQUENT, MAUPASSANT PETIT-BOURGEOIS, COLETTE EFFÉMINÉE

J'ai donc tendu un piège à Chat : je l'ai sommé de rédiger l'incipit de Diderot dans le style de Diderot. Et voilà ce que l'inconscient m'a fourni :

« Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par une coïncidence fortuite, comme tout un chacun. Comment se nommaient-ils ? Qu'importe, cela n'a guère d'importance à vos yeux. D'où étaient-ils originaires ? Du lieu le plus proche, sans doute. Où se dirigeaient-ils ? Sait-on vraiment où l'on va en ce monde tumultueux ? Que se disaient-ils ? Le maître demeurait silencieux ; quant à Jacques, il prétendait que son capitaine affirmait que tous les événements, qu'ils soient heureux ou malheureux, qui surviennent ici-bas sont prédestinés par les cieux. »

Le génie de Diderot réside en son extrême économie, tandis que Chat rajoute des termes généraux, creux, pour donner l'illusion d'un écrivain philosophe…

Mon conseil : utilisez l'ami Chat comme un moyen d'interroger votre texte. Il vous permettra de valider ou d'invalider vos audaces, vos choix, vos partis pris. S'il ne peut pas écrire à votre place, il vous aidera éventuellement à le faire mieux. Il y a plus de « non » que de « oui » à apporter à ses propositions, mais les « oui » autant que les « non » renforceront votre identité. ■

AUDREY SOVIGNET

INDEX DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire Magazine a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Nina Allan	*Conquest*	Tristram	92	★★★★☆
Mokhtar Amoudi	*Les Conditions idéales*	Gallimard	79	★★★★☆
Jean-Baptiste Andrea	*Veiller sur elle*	L'Iconoclaste	73	★★★★☆
Nathacha Appanah	*La Mémoire délavée*	Mercure de France	76	★★★★☆
Françoise Autrand	*Christine de Pizan*	Tallandier	114	★★★☆☆
Amaury Barthet	*Le Diplôme*	Albin Michel	71	★★★
Pierric Bailly	*La Foudre*	P.O.L	52	★★★★★
Lisa Balavoine	*Comme nous brûlons*	Rageot	101	★★★☆☆
Maylis Besserie	*La Nourrice de Francis Bacon*	Gallimard	73	★★★☆☆
Laurent Binet	*Perspective(s)*	Grasset	78	☆☆☆☆☆
Alain Braconnier	*Le meilleur thérapeute, c'est vous*	Odile Jacob	113	★★★☆☆
Anthony Browne	*Le Garçon, le chien et la mer*	Kaléidoscope	101	★★★★☆
Julia Cagé, Thomas Piketty	*Une histoire du conflit politique*	Seuil	108	★★★★☆
Clément Camar-Mercier	*Le Roman de Jeanne et Nathan*	Actes Sud	79	★★★☆☆
Cécile Chabaud	*Indigne*	Écriture	74	★★★☆☆
Éric Chacour	*Ce que je sais de toi*	Philippe Rey	71	★★★
Nicolas Chemla	*L'Abîme*	Le Cherche Midi	75	★★★☆☆
Kevin Chen	*Ghost Town*	Seuil	91	★★★★☆
Gilbert Keith Chesterton	*Les Paradoxes de M. Pond*	Noir sur Blanc	103	★★★★☆
Sarah Cheveau	*Nuit de chance*	La Partie	101	★★★★☆
Sarah Chiche	*Les Alchimies*	Seuil	78	★☆☆☆☆
Yann Coillot	*Scènes de mort. Mourir en littérature*	Folio classique	103	★★★★☆
Benoît Coquil	*Petites choses*	Rivages	80	★★★☆☆
Jacqueline Crooks	*Fire Rush*	Denoël	90	★★★★☆
Christophe Dabitch, Piero Macola	*Le Passeur de lagunes*	Futuropolis	100	★★★★☆
Jean-Michel Delacomptée	*Jean de La Fontaine. Portrait d'un pommier en fleur*	Le Cherche Midi	102	★★★☆☆
Kim de l'Horizon	*Hêtre pourpre*	Julliard	89	★★★☆☆
Agnès Desarthe	*Le Château des Rentiers*	L'Olivier	70	★★★★★
Cécile Desprairies	*La Propagandiste*	Seuil	81	★★★☆☆
Emmanuel de Waresquiel	*Jeanne du Barry*	Tallandier	110	★★★☆☆
Hernan Diaz	*Trust*	L'Olivier	64	★★★★★
Dario Diofebi	*Paradise, Nevada*	Albin Michel	86	★★★★☆
Anne Eekhout	*Mary*	Gallimard	95	★★★★☆
Olivia Elkaim	*Fille de Tunis*	Stock	71	★★★☆☆
Jérémy Fel	*Malgré toute ma rage*	Rivages	74	★★★☆☆
Caryl Férey	*Okavango*	Gallimard/Série noire	94	★★★★☆
Isabela Figueiredo	*La Grosse*	Chandeigne	89	★★★★☆
Carole Fives	*Le Jour et l'Heure*	JC Lattès	76	★★★☆☆
Émilie Frèche	*Les Amants du Lutetia*	Albin Michel	62	★★★★☆
Paolo Giordano	*Tasmania*	Le Bruit du monde	91	★★★☆☆
David Grann	*Les Naufragés du Wager*	Sous-sol	88	★★★★★
Yannick Grannec	*Au-dedans*	Anne Carrière	72	★★★★☆
Seth Greenland	*Plan américain*	Liana Levi	93	★★★★☆
Dana Grigorcea	*Ceux qui ne meurent jamais*	Les Argonautes	93	★★★☆☆
Julie Héraclès	*Vous ne connaissez rien de moi*	JC Lattès	81	★★★★☆
Gouzel Iakhina	*Convoi pour Samarcande*	Noir sur Blanc	87	★★★★☆
Ivan Jablonka	*Goldman*	Seuil	8	★★★★★
Dimitri Kantcheloff	*Vie et mort de Vernon Sullivan*	Finitude	74	★★★★☆
Gilles Kepel	*Prophète en son pays*	L'Observatoire	111	★★★★☆
Ian Kershaw	*Ces grandes figures qui ont fait l'Histoire*	Seuil	110	★★★☆☆
Karl Ove Knausgaard	*L'Étoile du matin*	Denoël	88	★★★★★
Bernard Lahire	*Les Structures fondamentales des sociétés humaines*	La Découverte	112	★★★★☆
Oscar Lalo	*Le Dernier Amant*	Récamier	78	☆☆☆☆☆
Nicole Lapierre	*Le plus menteur d'entre nous*	Seuil	109	★★★★★
Fanny Lederlin	*Éloge du bricolage*	PUF	111	★★★☆☆
Aïcha Limbada	*La Nuit de noces. Une histoire de l'intimité conjugale*	La Découverte	113	★★★☆☆
Hugo Lindenberg	*La Nuit imaginaire*	Flammarion	62	★★★☆☆
Francesco Masci	*Hors mode*	Allia	109	★★★☆☆
Karim Miské	*La Situation*	Les Avrils	75	★★★☆☆
Ottessa Moshfegh	*Lapvona*	Fayard	89	★★★★☆
Laure Murat	*Proust, roman familial*	Robert Laffont	102	★★★☆☆
Megan Nolan	*Plus jamais*	L'Olivier	95	★★★☆☆
Amélie Nothomb	*Psychopompe*	Albin Michel	76	★★★★☆
Juliette Oury	*Dès que sa bouche fut pleine*	Flammarion	80	★★★☆☆
Véronique Ovaldé, Aline Zalko	*La Nuit du dodo*	Museum national d'histoire naturelle	101	★★★☆☆
Maria Pourchet	*Western*	Stock	77	★★★★☆/★
Sylvain Prudhomme	*L'Enfant dans le taxi*	Minuit	72	★★★★☆
Éric Reinhardt	*Sarah, Susanne et l'écrivain*	Gallimard	38	★★★☆☆
Thomas B. Reverdy	*Le Grand Secours*	Flammarion	72	★★★☆☆
Barbara H. Rosenwein	*Love. Histoire d'un sentiment*	PUF	113	★★★☆☆
Dimitri Rouchon-Borie	*Le Chien des étoiles*	Le Tripode	76	★★★☆☆
Carlo Rovelli	*Trous blancs*	Flammarion	114	★★★★☆
Pierre-Roland Saint-Dizier, Michaël Crosa	*Plein ciel*	Ankama	100	★★★☆☆
Antoine Sénanque	*Croix de cendre*	Grasset	74	★★★★☆
Zeruya Shalev	*Stupeur*	Gallimard	90	★★★★☆
Emily St. John Mandel	*La Mer de la Tranquillité*	Rivages	92	★★★★☆
Benjamin Stora	*L'Arrivée. De Constantine à Paris, 1962-1972*	Tallandier	111	★★★★☆
Joséphine Tassy	*L'Indésir*	L'Iconoclaste	80	★★★☆☆
Cécile Tlili	*Un simple dîner*	Calmann-Lévy	80	★★★☆☆
David Vann	*La Contrée obscure*	Gallmeister	93	★★★★☆
Dawnie Walton	*Le Dernier Revival d'Opal & Nev*	Zulma	90	★★★☆☆
Gabriella Wiener	*Portrait huaco*	Métailié	87	★★★★☆
William Carlos Williams	*Scènes & portraits*	Seghers	103	★★★★★
Raphaël Zamochnikoff	*La Maison vénéneuse*	Belfond	80	★★★☆☆
Zep	*Titeuf (t. 18). Suivez la mèche*	Glénat	100	★★★☆☆

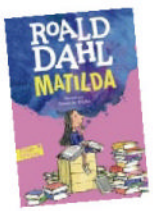
Les visites littéraires
LiRE magazine
Marchez sur les pas
des grands écrivains
avec un conférencier pour découvrir Paris autrement !
Les Belles et Rebelles de Saint-Germain-des-Prés
Hemingway, Paris est une fête
Verlaine & Rimbaud, les poètes maudits
Réservations sur www.lire.fr
Et ici aussi
METRO

RAMATA-TOULAYE SY

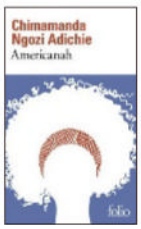
Après avoir adapté pour le grand écran, avec Atiq Rahimi, *Notre-Dame du Nil* de Scholastique Mukasonga, elle a tourné son premier long-métrage, le magnifique *Banel & Adama*, histoire d'amour aux parfums magiques, en compétition au dernier Festival de Cannes. Grande lectrice, elle nous ouvre sa bibliothèque.

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« Des bandes dessinées : *Tintin, Boule et Bill*… Et puis *Matilda*, de Roald Dahl : une petite fille très intelligente maltraitée par ses parents, qui a le pouvoir de déplacer les objets par la pensée. L'univers fantastique me passionnait. Et, tout naturellement, au collège, j'ai lu, relu et rerelu *Harry Potter*. Moi, j'étais Hermione. J'ai son caractère : studieuse et rigoureuse. C'était la première fois que je décelais la complexité des personnages et les métaphores pour évoquer la société : Voldemort et le nazisme, par exemple. »



VOTRE LIVRE DE CHEVET ?



« J'en ai plusieurs. J'adore relire. *Americanah*, de Chimamanda Ngozi Adichie ; *Syngué sabour*, d'Atiq Rahimi ; *Sula*, de Toni Morrison ; *Le Devoir de violence*, de Yambo Ouologuem… Il est le premier Africain à avoir reçu le prix Renaudot, en 1968. Pour le personnage de son Goncourt, *La Plus Secrète Mémoire des hommes*, Mohamed Mbougar Sarr s'est inspiré de lui. Accusé de plagiat, Ouologuem n'a plus jamais écrit et s'est exilé au Mali. Le livre est aujourd'hui réédité après avoir disparu. »

LE CLASSIQUE DÉCOUVERT À L'ÉCOLE?

« *Thérèse Raquin*, de Zola, une histoire de femme amoureuse passionnée qui tue son mari pour vivre avec son amant. J'ai aussi été marquée par *Le Dernier Jour d'un condamné*, de Victor Hugo. Je me suis rendu compte que le réalisme pouvait être aussi intéressant et complexe. Petit à petit, je suis allée vers le réalisme magique – c'est l'univers de mon film – grâce à d'autres lectures : *Beloved* de Toni Morrison ou *Cent ans de solitude* de García Márquez. »

LE ROMAN QUI VOUS TOMBE DES MAINS?

« *Mrs Dalloway*, de Virginia Woolf. J'ai essayé deux fois, mais je n'ai pas réussi à m'attacher à ce personnage. Trop de distance entre ma vie et la sienne. J'ai le livre entre les mains : il y a un ticket de métro à la page 130… sur 300. Je n'ai pas vu le film *The Hours*, qui s'en inspire, car il faudrait que je finisse le livre d'abord. Je sais que je vais réessayer. Je n'abandonne jamais. »

LE DERNIER OUVRAGE QUE VOUS AVEZ LU ?

« *Passion simple*, d'Annie Ernaux. L'obsession de cette femme pour cet homme m'a déstabilisée, je voulais lui dire d'arrêter ! J'ai lu aussi *Tant que je serai noire*, de Maya Angelou, dont j'adore les poèmes, et *Entre les marges*, d'Elena Ferrante. Mon rêve, c'est d'écrire ; mes scénarios sont très littéraires. Mais jusque-là je n'étais pas prête. Aujourd'hui, peut-être… »

BANEL & ADAMA
de Ramata-Toulaye Sy.
Avec Khady Mane, Mamadou Diallo, Binta Racine Sy…
En salles le 30 août.

Propos recueillis par Éric Libiot

UNIFRANCE

MARLENE DIETRICH & JOSEF VON STERNBERG
le génie du couple le plus audacieux d'Hollywood, qui révolutionna le cinéma en 6 chefs-d'œuvre

SUPPLÉMENTS EXCLUSIFS :
Les films par Mathieu Macheret & Théo Esparon - Marlene Dietrich par Xavier Leherpeur - Josef von Sternberg par Jean-Pierre Dionnet - Bandes-annonces

INCLUS : Livret 52 pages "Histoire d'un amour" par Denis Rossano

MEDIABOOK ÉDITION LIMITÉE 6 BLU-RAY ou 6 DVD
Chaque film est également disponible en Combo (Blu-ray + DVD), DVD Collector et Blu-ray single

LE 29 AOÛT

Informations et commandes : 01 55 17 16 16 - elephant1@wanadoo.fr - www.elephantfilms.com

Dans la même collection – 3 classiques avec Marlene Dietrich

UNIVERSAL · TRANSFUGE · L'ANNÉES LASER · Sofilm · poeticdf · ELEPHANT FILMS

CULTIVEZ L'ART DE VOYAGER

Avec Arts et Vie le n°1 du voyage culturel

Voyages accompagnés en petits groupes

Programmes culturels de qualité

Guides francophones expérimentés

98% de voyageurs satisfaits

Engagés pour un tourisme responsable

www.artsetvie.com

Brochure sur simple demande au 01 64 14 52 97

ARTS ET VIE
VOYAGES CULTURELS